



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

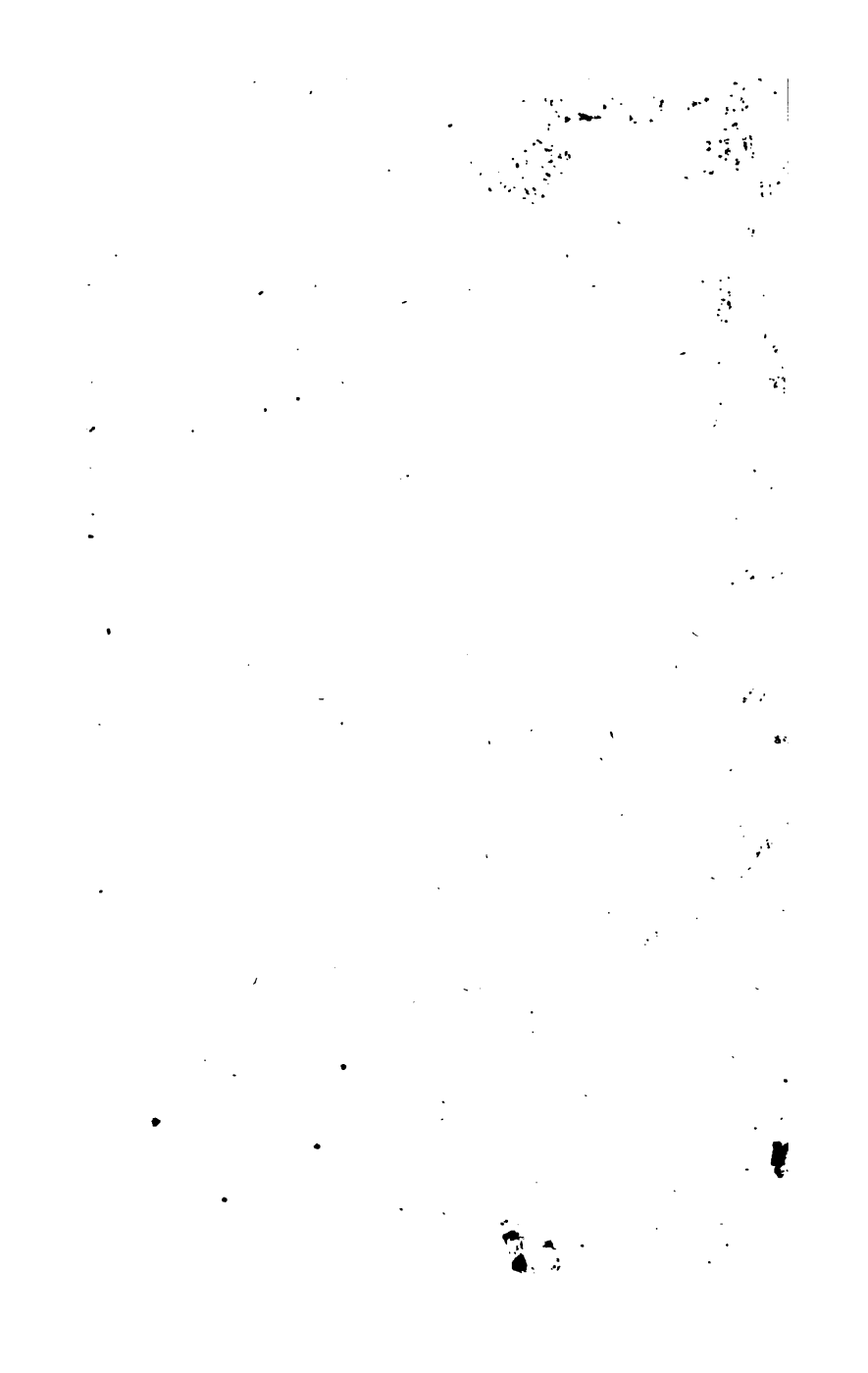
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

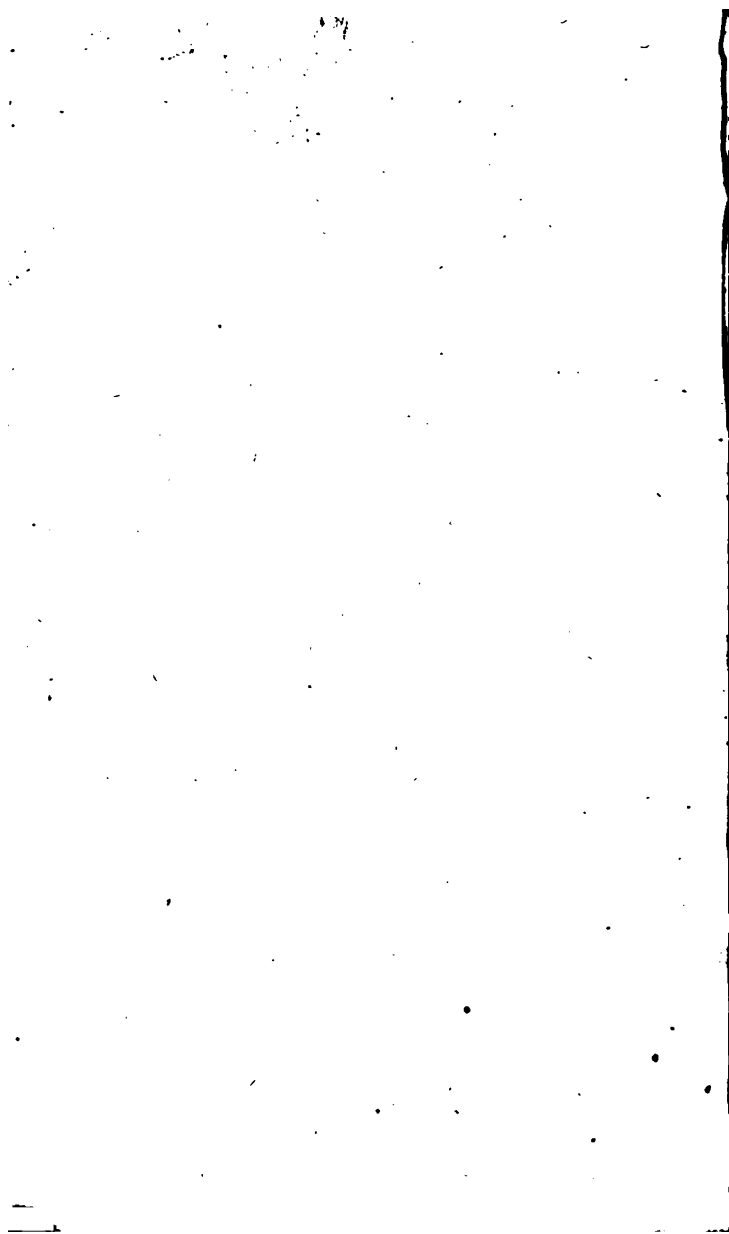












ŒUVRES
DE THÉÂTRE
DE

PHILIPPE POISSON;
NOUVELLE ÉDITION.
TOME SECOND,

THE
OFFICE OF THE
SHERIFF
OF THE COUNTY OF
SANTA BARBARA
CALIFORNIA
HAS RECEIVED
FROM THE
SHERIFF OF THE COUNTY OF
SANTA BARBARA
CALIFORNIA
A CERTIFICATE OF
MARRIAGE

**ŒUVRES
DE THÉÂTRE
D E**

**PHILIPPE POISSON;
NOUVELLE ÉDITION.
TOME SECOND.**



A PARIS;

**Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.**

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



LES RUSES D'AMOUR,

C O M É D I E

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

*Représentée pour la première fois, par
les Comédiens François,
le 30 Avril 1736.*

Tome II.

A

A C T E U R S.

M. DORIMON.

M. Fierville.

ISABELLE , fille de M.

Dorimon.

*Mlle. Dangerille-
la jeune.*

M. ZÉRO , gendre futur

de M. Dorimon.

M. Poisson.

CLITANDRE , Amant

d'Isabelle.

M. Dufresne.

LISETTE , Suivante d'Isa-

belle.

Mlle. Quinault.

FRONTIN , Valet de Cli-

tandre.

M. Armand.

LAQUAIS.

*La Scène est dans un Jardin de la
Maison de M. Dorimon.*



LES RUSES
D'AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

COMMENT me trouves-tu ? Suis-je bien
déguisé ?

FRONTIN.

Pas mal : mais on remarque en vous un
air aisé,

Un certain air de Cour, qui me paroît contraire
Au rôle qu'en ces lieux vous projettez de faire.
Vous ne pourrez, malgré tout ce déguisement,
Bien cacher à la fois & l'amour & l'amant.

A 2

4 LES RUSES D'AMOUR,

C'est dans votre dessein pour vous un avantage ,
Qu'on ne connoisse point ici votre visage.
Mais croyez-vous , Monsieur , vous contraindre si
bien ,

Que de votre artifice on ne soupçonne rien ?

CLITANDRE.

Ne t'embarrasse point ; ce sera mon affaire.
Isabelle est aimable ; elle a trop su me plaire :
Et je veux , d'un rival , quel que soit son pouvoir ,
Détruire dans ce jour & l'amour & l'espoir.
On dit qu'il tranche ici de l'homme d'importance ;
Que sur l'esprit du père il a quelque puissance ;
Mais je sais que la fille a , pour cette union ,
Dans le fond de son cœur , beaucoup d'aversion.

FRONTIN.

Quoi ! seriez-vous déjà connu de cette Belle ?

CLITANDRE.

Non ; mais tout mon espoir est d'être connu d'elle.

FRONTIN.

Quel est le personnage , avec cet habit noir ,
Que vous allez jouer ? Et....

CLITANDRE.

Tu vas le savoir :

Sous ce déguisement , que l'amour me suggère ,
Je vais tromper les yeux de la fille & du père ;
Je vais voir Isabelle & goûter la douceur
De donner quelque essor à ma trop vive ardeur.

C O M É D I E.

5

Apprends que Dorimon , père de cette Belle ,
Aime sa fille autant qu'il peut être aimé d'elle ,
Et qu'il met tous ses soins , & son attention ,
A perfectionner son éducation.

J'ai donc su de quelqu'un à qui mon cœur se fie ,
Qu'il veut la faire instruire en la Géographie.
Comme j'en fais assez pour leur en imposer ,
Pour Géographe , ici , je vais me proposer :
Et sans être connu de son père ni d'elle....

F R O N T I N.

Vous allez faire voir du pays à la Belle.

C L I T A N D R E.

Elle est sage , bien née ; & le but de mes vœux
Est de faire éclater de légitimes feux.

F R O N T I N.

Vous êtes né , Monsieur , d'une noble famille.
Quelque mérite enfin qui soit dans cette fille ,
Je connois vos parens ; & je vais parier....

C L I T A N D R E.

Tu crois que , l'épousant , c'est me mésallier ?

F R O N T I N.

Et vraiment oui , Monsieur.

C L I T A N D R E.

Quelle erreur est la tienne !
Il suffit de l'honneur , de quelque sang qu'il vienne.
Prise-t-on la noblesse où la vertu n'est pas ?
Ce sont les sentimens dont toujours on fait cas ;

A 3

6 LES RUSES D'AMOUR,

Et dans de pareils choix , quoi qu'on dise & qu'on
penſe ,

L'honneur & la vertu tiennent lieu de naiſſance.

F R O N T I N.

Cet amour va vous faire aller un ſi grand train ,
Que de vos fonds bientôt vous trouverez la fin.
Je prévois que pour faire & l'amour & la Guerre ;
Il faudra bientôt vendre encore quelque Terre ;
Et de tous vos pareils , avant ſix mois paſſés ,
Je vous garantis être un des plus avancés.
Vous ſerez quelque jour des plus riches , peut-être ;
Mais c'eſt préſentement qu'il faudroit le paroître ;
Et quoique vous ſoyez jeune , bienfait , galant ,
Il eſt fâcheux d'avoir un rival opulent.

C L I T A N D R E.

Je mets tout mon eſpoir en l'aimable Iſabelle ,
Et ne vois rien ici de redoutable qu'elle.
Mais je voudrois , avant que de paroître ici ,
Être ſur Dorimon un peu plus éclairci.
Toi , de qui je connois l'eſprit , la gentilleſſe....

F R O N T I N.

Quand on eſt amoureux , qu'on a de politelle !

C L I T A N D R E.

Tu peux facilement t'introduire en ces lieux.
Et ſous quelque prétexte adroit , ingénieux ,
Chez le ſieur Dorimon ſavoir ce qui ſe paſſe ,
Et connoître...

F R O N T I N.

Il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe.

COMÉDIE.

Il me vient une idée... allons, votre portrait ;
Donnez-le : il me le faut , il aura son effet.
De toute chose ici je prendrai connoissance ,
Et vous pourrez agir avec plus d'assurance.

CLITANDRE.

Mais que je fâche , au moins...

FRONTIN.

Vous voulez être instruit :
Vous le ferez , Monsieur ; mais j'entends quelque
bruit.

C'est quelqu'un du logis , du moins il me le semble ;
Sortez , il ne faut pas que l'on nous voye ensemble.
C'est la fille. Écoutons ; sachons l'air du bureau.

SCÈNE II.

ISABELLE , LISETTE ,
FRONTIN , *à l'écart.*

LISETTE.

PENDANT que votre père & son Monsieur Zéro
S'entretiennent d'affaire , il faut parler des vôtres :
Je m'en occupe plus que de celles des autres.

FRONTIN , *à part.*

Elle est jaseuse ; bon.

LISETTE.

Sur ce futur Époux
Parlons sincèrement ; dites , que pensez-vous ?

8 LES RUSES D'AMOUR,

ISABELLE.

S'il faut t'ouvrir mon cœur , & qu'en toi je me fie ;
Je pense que mon père ici me sacrifie.

LISETTE.

Et je pense de même. Ah ! faut-il que le bien
Aveugle un homme au point de faire un tel lien ?
Non , cela ne se peut ; & Monsieur votre père
Y pensera deux fois.

ISABELLE.

Lifette , je l'espère.

Qu'il me laisse plutôt retourner au Couvent.

LISETTE.

Elle me fait pleurer.

FRONTIN , *à part.*

Et moi. La pauvre enfant !

LISETTE.

Votre père pour vous a beaucoup de tendresse ;
A prévenir vos goûts on voit qu'il s'intéresse ;
Il cherche à vous donner divers amusemens :
Mais ce font , il est vrai , de foibles passe-tems ,
Quand le cœur dans le fond n'a pas ce qu'il souhaite.
De ce Monsieur Zéro je suis peu satisfaite.
Le brutal petit homme ! Il a beaucoup de bien ,
D'accord : mais , hors cela , Monsieur Zéro n'est rien.

ISABELLE.

Tais-toi , je vois quelqu'un.

FRONTIN , *se montrant.*

A la fin je respire ;

Le voilà retrouvé.

COMÉDIE.

9

L I S E T T E.

Quoi ? Que voulez-vous dire ?

F R O N T I N.

Ce bijou , que mon Maître hier laissa tomber :
Et comme il n'est pas bon de lui rien dérober ,
Je vais lui reporter en toute diligence.
Le voilà retrouvé : quelle réjouissance !

L I S E T T E.

Voyons donc ce que c'est.

F R O N T I N.

C'est un bijou de prix

L I S E T T E.

Oui , vraiment ; les brillans en font des plus jolis.

I S A B E L L E.

Ce qui m'en plairait plus , ce feroit la peinture.

L I S E T T E.

Voilà , je vous l'avoue , une aimable figure.

(*A Frontin.*)

Tenez.

I S A B E L L E.

Lisette , attends , que je le voye encor.

F R O N T I N , *à part.*

Fort bien,

L I S E T T E.

Hé bien ! il est enchâssé dans de l'or.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas tout-à-fait cela que j'examine.

A ,

10 LES RUSES D'AMOUR,

FRONTIN.

Vous voyez-là mon Maître , & c'est toute sa mine.

L I S E T T E.

Et quel est-il ton Maître ?

FRONTIN.

Il est , en bonne foi ,

Un Capitaine en pied du Régiment du Roi :

Il s'appelle Clitandre ; il est bienfait , aimable....

Mais je m'amuse trop ici , de par le diable.

Il m'attend , pour aller tantôt à l'Opéra.

Mesdames , serviteur.

S C E N E I I I.

I S A B E L L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

A quoi songez-vous là ?

I S A B E L L E.

Que c'est pour ce garçon une heureuse aventure

D'avoir su retrouver ici cette peinture.

L I S E T T E.

Si votre père donc absolument vouloit

Vous donner cet époux , je lui dirois tout net :

» Mon père , je suis jeune , & puis encore attendre :

» Vous m'offrez un parti qui me répugne à prendre...

I S A B E L L E.

Un peintre ne rend pas toujours la vérité.

COMÉDIE.

11

L I S E T T E.

Hé comment ?

I S A B E L L E.

Le portrait pourroit être flatté.

L I S E T T E.

Oh ! vous parler encor ce feroit être dupe.

Je vois que tout de bon ce portrait vous occupe.

I S A B E L L E.

Ah ! si je ne t'ai pas donné d'attention,

Tu dois me pardonner cette distraction,

Lisette ; ce n'est pas sur rien qu'elle est fondée.

L I S E T T E.

Sachons donc ce qui peut occuper votre idée.

I S A B E L L E.

C'est, je te l'avouerai, que depuis quelques jours,
vient certain jeune homme assez souvent au Cours,

Qui ne cesse jamais d'avoir sur moi la vue :

J'ignore si de lui je puis être connue ;

Mais c'est, puisqu'il te faut ici tout déclarer,

Le jeune homme au portrait qu'on vient de nous
montrer.

L I S E T T E.

Ah ! ah ! ceci pourroit mériter qu'on y pense.

Oui, la réflexion me semble d'importance.

Ce valet pourroit bien avoir eu son dessein.

Il va dire à son Maître, (& le trait feroit fin,)

Que vous avez tenu dans vos mains sa peinture.

A 6

12 LES RUSES D'AMOUR,

ISABELLE.

Hé bien ?

LISETTE.

Que vous avez approuvé sa figure.

ISABELLE.

Hé bien ! Lifette ?

LISETTE.

Mais non ; ce valet pourroit
N'avoir point eu dessein de montrer ce portrait :
Et c'est par pur hazard que la chose s'est faite.

ISABELLE.

Mais tu pensois , peut-être , assez juste , Lifette.

LISETTE.

Ceci vous intéresse , à ce qu'il me paroît.

ISABELLE.

Et sur quoi juges-tu que j'y prenne intérêt ?

LISETTE.

Sur votre rêverie , & votre impatience.

Voilà comme l'Amour dans un cœur prend naissance.

ISABELLE.

Ah ! que dis-tu , Lifette ?

LISETTE.

Et je vois à présent
Qu'il seroit bien fâcheux de rentrer au Couvent.
Mais votre père vient.

ISABELLE.

Que mon ame est émue !
Quelques momens encore ôtons-nous de sa vue.

COMÉDIE.

13

L I S E T T E.

Monsieur Zéro le suit ; on ne peut faire un pas ,
Sans avoir aussi-tôt cet homme sur les bras.

S C E N E I V.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. DORIMON.

JE ne suis point du tout de votre avis , mon gendre :
Et tout ce qu'une fille , en un mot , peut apprendre ,
Soit danse , clavecin , musique & cætera ,
Ajoute un nouveau lustre au mérite qu'elle a.
De ces divers talens ma fille étant ornée ,
Ne ferez-vous pas aise , après votre hyménée ,
De rassembler chez vous gens en musique experts ;
Et d'avoir quelquefois des danses , des concerts ?

M. ZÉRO.

A vous dire le vrai , je n'en serois pas aise.

M. DORIMON.

Il faut bien qu'elle apprenne...

M. ZÉRO.

Eh ! beau-père , fadaïse ;
Tous ces maîtres enfin que vous voulez qu'elle ait ,
Me sont tous gens suspects , à vous en parler net.
Pour être unie à moi , quel besoin qu'Isabelle
Sache jouer ici de l'orgue , ou de la vielle ,

14. LES RUSES D'AMOUR,

Fredonner de la voix , ou des pieds tricoter ?
Il suffit *qu'à mon col elle sache sauter* :
Et c'est uniquement , si je suis votre gendre ,
Ce que moi , son époux , lui prétends seul apprendre.

M. D O R I M O N.

Quand vous l'aurez pour femme , aussi-tôt vous
pourrez

Faire d'elle , Monsieur , tout ce que vous voudrez :
Mais tant qu'elle sera sous mon obéissance ,
Souffrez que j'en dispose avec pleine licence.
Pour la déterminer en faveur de ce choix ,
Nous sommes convenus d'attendre quelques mois :
Vous savez qu'elle m'a demandé cette grace.
Dites , *pendant ce tems* que faut-il qu'elle fasse ?
On ne peut pas toujours être dans l'entretien.
A quoi voulez-vous donc qu'elle s'applique ?

M. Z É R O.

A rien.

M. D O R I M O N.

Il faut bien qu'une fille apprenne quelque chose ,
Soit la Géographie , ou la Métamorphose.
Son éducation doit seule m'attacher.
Je ne veux pas qu'elle ait rien à me reprocher.
Ni qu'elle tombe un jour , faute de connoissance ,
Dans les pièges qu'on tend toujours à l'ignorance.
C'est mon intention , & vous y souscrivez ;
A toutes ses leçons vous-même vous ferez.

COMÉDIE. 15

M. Z É R O.

De quoi lui servira , dites-moi , je vous prie ,
Qu'elle sache la Fable ou la Géographie ?
Le seul soin d'une femme est de s'appliquer bien
A remplir les devoirs du conjugal lien.
Point de livres sur-tout. Quelle qu'en soit l'espece ,
Ils corrompent toujours l'esprit de la Jeunesse.
De mon père je tiens , & lui le tient du sien ,
Que hors savoir bien vivre , il ne faut savoir rien.
Aussi n'ai-je chez moi ni Caton ni Senèque ;
Le Cuisinier François fait ma Bibliothèque.

M. D O R I M O N.

Mongendre , on le voit bien. Finissons en deux mots :
Et sans pousser plus loin d'inutiles propos ,
Voulez-vous que je fasse avec vous alliance ?

M. Z É R O.

Parbleu , si je le veux ; mais vous rêvez , je pense ?

M. D O R I M O N.

Il faut vous conformer à tous mes sentimens ,
Ne point trouver mauvais les doux amusemens ,
Qu'en père qui sourient & chérit sa famille ,
Je prétends désormais procurer à ma fille ;
Sans cela , marché nul.

M. Z É R O.

Qu'il faut avoir , morbleu ,
Pour vous de complaisance ! aussi je fais bien vœu ,
Que , dès le lendemain de notre mariage...
Allons , je ne veux pas en dire davantage.

18 LES RUSES D'AMOUR,

M. DORIMON.

Hé quoi ! vous murmurez ? vous avez , entre nous ,
Soit dit sans vous fâcher , tout l'air d'être jaloux.

M. Z É R O.

Point du tout. Il est vrai que je hais le grand monde :
Dès que j'en vois ici , je suis bourru , je gronde ;
Pour peu qu'à votre fille on parle un seul instant ,
Cette mauvaise humeur ne va qu'en augmentant.
Je déteste , je crie & jure comme un diable.
A cela près , je suis homme assez sociable.
Mais voici votre fille.

S C E N E V.

M. DORIMON , M. Z É R O ,
ISABELLE , LISETTE.

M. Z É R O.

E H bien ! charmant objet ,
Comme , sans me vanter , je suis un bon sujet ,
Quand direz-vous un Oui , qui me fait tant attendre ?
De votre bouche un jour je voudrois bien l'entendre ,
Il est assez plaissant qu'il ne faille qu'un mot
Pour rendre un homme heureux !

COMÉDIE.

17

L I S E T T E.

Ou bien pour faire un fot.

M. Z É R O.

C'est , à vous dire vrai , ce que de vous j'espère.

I S A B E L L E.

Je venois vous prier de trouver bon , mon père ,
Qu'aujourd'hui nous allions au nouvel Opéra.

M. Z É R O.

Elle répond fort juste à ce que je dis-là.

M. D O R I M O N.

Je le veux bien , allez.

M. Z É R O.

Quelle bizarre envie !

I S A B E L L E.

Vous y viendrez , Monsieur ?

M. Z É R O.

Non ; l'Opéra m'ennuie.

N'est-il pas , dites-moi , d'autres amusemens ?

Et ne pouvez-vous mieux employer vos momens ?

L I S E T T E.

Il aime mieux aller à quelque Comédie ,
Italienne , ou bien....

M. Z É R O.

Écoutez l'étourdie !

Il convient bien d'aller à ces spectacles-là.

M. D O R I M O N.

Moi , je les aime fort , & quand ma fille y va ,
Je ne la trouve point en cela condamnable.

8 LES RUSES D'AMOUR,

L I S E T T E.

Ils sont toujours remplis d'une morale aimable ;
Ce qu'on y représente est souvent merveilleux ;
On y peint des amans les traits ingénieux ;
Et soit dans une intrigue , ou dans un caractère ,
Chacun y peut trouver de quoi s'y satisfaire :
On y voit des maris fâcheux ou complaisans ,
Des grondeurs , des jaloux , des fots , des médifans ,
Des pères aveuglés , des gendres ridicules.
On peut se divertir de cela sans scrupules.

M. D O R I M O N.

De votre sentiment nous n'avons pas besoin.

M. Z É R O.

Oui , servir & vous taire est votre unique soin.
Que demande cet homme ?

S C E N E V I.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,
LISETTE, CLITANDRE.

I S A B E L L E.

AH! regarde, Lisette.

L I S E T T E.

Ah! ah! c'est du portrait la figure complète.

I S A B E L L E , *à part.*

C'est lui-même.

COMÉDIE.

19

CLITANDRE.

Sachant qu'à Messieurs vos enfans
Vous voulez ajouter le savoir aux talens...

L I S E T T E.

Écoutons ce début.

CLITANDRE.

Et ne passant ma vie
Qu'à professer l'Histoire & la Géographie...

M. DORIMON.

Ah! Monsieur, serviteur. Approchez, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

On se sert d'un prétexte, à ce qu'il me paroît.

M. Z É R O.

Ce maître Professeur est bien jeune, beau-père.

M. DORIMON.

A ma fille, Monsieur, vous ferez nécessaire:
Elle est encor novice, & ne fait franchement
Que ce qu'on a voulu lui montrer au Couvent.

CLITANDRE.

Une telle écolière a, je vous le confesse,
Tout ce qu'il faut pour être en peu de tems maitresse:
Et s'il m'étoit permis d'examiner ses yeux,
Des dispositions je pourrois juger mieux.

M. Z É R O.

Quel besoin avez-vous de ses yeux, je vous prie?

20 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

C'est que je suis savant dans la Chiromancie.
Par le secours des yeux , par les lignes des mains ,
Je puis le disputer aux plus fameux devins ;
Et si Mademoiselle a , de cette science ,
Quelque desir d'avoir un peu de connoissance....

M. Z É R O.

Isabelle n'a pas besoin de tout cela.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , dites-nous quel époux elle aura.

CLITANDRE.

Volontiers. Mais il faut que je m'approche d'elle.
L'époux que pourroit bien avoir Mademoiselle ,
N'est pas loin de ces lieux...(permettez que moncœur
Vous déclare en secret l'excès de son ardeur.)
Mais elle n'ose encor.... (toute mon espérance
Est de vous posséder.) répondre à son instance....
(Si cet aveu vous plaît , un regard seulement.)
Cela pourra venir. (Ah ! me voilà content.)

M. D O R I M O N.

Il rencontre fort juste ; à cela rien ne manque.
Cet homme est savant.

M. Z É R O.

Bon ! c'est hazard à la blanche.

L I S E T T E , à Isabelle.

Je me garderai bien de le dire tout haut ;
Voilà , sans contredit , le maître qu'il vous faut.

COMÉDIE.

25

CLITANDRE.

Mes soins ne feront pas , je l'espère , inutiles.
Les premières leçons d'abord sont difficiles ,
On craint de se livrer à trop d'attention....
Mais par la suite avec de l'inclination ,
Pour... l'étude...

M. DORIMON.

Il est vrai qu'il faut aimer l'étude.

CLITANDRE.

Oui , c'est bien dit , l'aimer.

M. DORIMON.

S'en faire une habitude.

Monfieur ; fi vous vouliez lui donner feulement
La première leçon devant nous à présent.

CLITANDRE.

Je vais l'entretenir sur la Géographie ,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle signifie.

(Il parle bas à Isabelle.)

M. ZÉRO.

Est-ce que vous souffrez qu'il lui parle tout bas ?
Monfieur , parlez plus haut ; on ne vous entend pas.

CLITANDRE.

Mais cela va , Monfieur , vous détourner , peut-être.

M. ZÉRO , à part.

Hé ! non , non , parlez haut. Je n'aime point ce maître.

CLITANDRE.

La Géographie est une description
Du Globe de la terre , ou l'explication

42 LES RUSES D'AMOUR,

De ce qu'elle contient; comme, mers, golphes, îles,
Grèves, détroits, marais, gouffres, canaux, pres-
qu'îles,

Rades, flux & reflux, isthmes, ports, caps, torrens,
Rivieres, bras de mer, côtes, digues & bancs :
Elle apprend ce que c'est que zones, latitudes,
Pole arctique, antarctique, ainsi que longitudes.

M. Z É R O.

Quels ridicules mots, & quel fatras maudit !
Et que diable allez-vous lui mettre dans l'esprit ?
Longitudes.

C L I T A N D R E.

Ce sont les termes ordinaires :

A la Géographie ils tous nécessaires ;
Et l'on les doit savoir. Pour les apprendre bien,
Nous aurons, je l'espère, un plus long entretien ;
Et vous apprendrez mieux la Carte dans les suites.
Je compte faire ici par jour quatre visites....

M. Z É R O.

Mon compte rend, Monsieur, les vôtres superflus,
Car je compte qu'ici vous ne reviendrez plus.

I S A B E L L E.

Pourquoi ? j'en suis contente ; il faut bien qu'il m'in-
struise.

Un jour ne suffit pas.

M. Z É R O.

Ho bien ! qu'il vous suffise.

Beau-père, renvoyez cet homme dans l'instant.

COMÉDIE.

27

Votre fille n'a pas besoin d'en savoir tant.
Je veux bien qu'on lui fasse apprendre la Musique ;
Mais pour ce maître-ci qu'il cherche ailleurs pratique.

M. DORIMON.

Comment donc ? pourriez-vous avoir quelque soupçon ?

L I S E T T E , *à part.*

Il faut ici donner un trait de ma façon.
Oui, Monsieur, croyez-moi, cette Géographie
Est un vrai casse-tête, & je vous certifie
Qu'elle feroit tourner d'Isabelle l'esprit.
Un maître de Musique, en un mot, lui suffit.
J'en fais un très-habile ; & quoiqu'avant dans l'âge
Il la fera chanter mieux qu'un autre, je gage.

I S A B E L L E , *à part.*

Quel est donc son dessein ?

M. Z É R O.

Cette fille a du sens.

L I S E T T E , *à Clitandre.*

Il faut que vous changiez de figure.

C L I T A N D R E.

J'entends.

L I S E T T E , *haut.*

A des filles doit-on donner de jeunes maîtres ?

(*Bas à Clitandre.*)

(Bien déguiser vos traits.) Ce sont souvent des traîtres.

4 LES RUSES D'AMOUR,

Je ne dis pas ceci pour vous assurément :
Mais en cela peut-on agir trop prudemment ?
Un vieux maître , on est sûr toujours de sa sagesse.

M. Z É R O.

Non ; il lui faut donner plutôt une maîtresse ,
Et je la choisirai , ne t'embarrasse pas.

L I S E T T E.

(*A part.*)

Ah ! comme il vous plaira. Voilà ma ruse à bas.

M. Z É R O.

Beau-père , vous voyez ; suis-je déraisonnable ?
Allons , à votre tour , montrez-vous équitable.
Renvoyez celui-ci.

M. DORIMON , à *Clitandre*.

Monsieur , à d'autres tems

Remettons les leçons.

C L I T A N D R E.

Ah ! Monsieur , j'y consens.

L I S E T T E , à *Clitandre*.

Il n'est difficulté qu'un amant ne surmonte.

De ce que vous ferez l'Amour vous tiendra compte.



SCÈNE VII.

SCENE VII.

CLITANDRE, *seul.*

ISABELLE n'est point opposée à mes feux.
Quel favorable espoir ! ah ! je suis trop heureux ;

SCENE VIII.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

FRONTIN...

FRONTIN.

Hé bien ! Monsieur , de votre stratagème
Êtes-vous satisfait ?

CLITANDRE.

Ah ! ma joie est extrême.

Oui , tout a réussi : j'ai trouvé le moment
De me faire connoître à cet objet charmant ,
De lui peindre en secret les tourmens de mon ame ;
Et j'ai lû dans ses yeux qu'elle approuvoit ma flâme.
Conçois-tu mon bonheur ?

FRONTIN.

Ce début est heureux.

Si l'Amour continue à seconder vos feux ,
Ma foi , votre rival va vous quitter la place.

Tome II.

B

26 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

Une difficulté cependant m'embarrasse.

FRONTIN.

Quelle ?

CLITANDRE.

Certain Arrêt qu'on m'a signifié....

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

C'est que déjà je suis remercié.

FRONTIN.

Ma foi , je ne vois pas par cette circonstance

Que vous deviez avoir tant de réjouissance.

Votre bonne fortune est douteuse , entre nous.

CLITANDRE.

L'Amour peut du destin réparer tous les coups :

Il m'inspire un dessein.

FRONTIN.

Qu'allons-nous entreprendre ?

CLITANDRE.

Allons voir là-dessus quel parti je dois prendre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *seul.*

MON Maître dans ce lieu m'a donné rendez-vous.
Il dit qu'on y respire un air plus sain, plus doux.
Cela s'entend fort bien, je sais ce qu'il veut dire:
C'est le même air enfin qu'Isabelle respire.
Il forme en son esprit mille divers projets,
Tous hardis, mais détruits aussi-tôt qu'ils sont faits.
Il prétend épouser une fille promise:
Je doute fort qu'il vienne à bout de l'entreprise.
Quand la Belle à l'aimer auroit le cœur porté,
Cela feroit-il rompre un hymen arrêté?
Erreur. Sa passion va lui tourner la tête:
Ce sera tout le fruit de sa belle conquête.
Le voici.



SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

CHER Frontin, hé bien! de la maison,
Dis-moi, n'a tu point vu sortir quelqu'un?

FRONTIN.

Moi? Non.

Vous, de votre côté, dans votre ardeur extrême,
Avez-vous su trouver un nouveau stratagème,
Qui puisse à votre amour?...

CLITANDRE.

Non, je ne trouve rien;
Travaille donc aussi; cherche quelque moyen,
Quelque ruse...

FRONTIN.

Qui? moi! je n'en puis trouver nulle.
C'est à vous de chercher; ce n'est pas moi qui brûle.

CLITANDRE.

Quoi! parce que l'Amour ne t'a pas sous sa loi,
Tu ne saurois agir & t'employer pour moi?

Ah! Frontin, si tantôt de celle qui m'enchanter,
Tes yeux avoient un peu remarqué la suivante,
Tu ne resterois pas si tranquille aujourd'hui.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, je l'ai vu.

CLITANDRE,

Elle est toute aimable.

FRONTIN.

Oui.

CLITANDRE.

Elle mériteroit d'être un peu cajolée.

FRONTIN.

Cela feroit pour moi de trop haute volée.
Il faudroit payer cher de semblables appas;
Et mes gages, ma foi, ne me suffiroient pas.

CLITANDRE.

Tu pourrois l'épouser; c'est à toi de lui plaire.

FRONTIN.

Croyez-vous que son cœur ne soit point à l'enchère?

CLITANDRE.

Si j'épouse Isabelle, en honneur, sur ma foi,
Tu peux compter, Frontin, la suivante être à toi:
J'en ferai mon affaire, & si l'objet te tente...

FRONTIN.

J'y consens de grand cœur. A combien la suivante?

B ;

30 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

Ne pense pas qu'ici je prétende railler.
Elle sera pour toi. Mais il faut travailler,
Et trouver de concert quelques ruses nouvelles,
Qui remplissent nos vœux, & nous approchent d'elles.

FRONTIN.

Allons, je suis tout prêt; agissons, travaillons,
Commençons par... mais non, d'abord imaginons.
Il s'agit de trouver une métamorphose
Qui nous transforme bien. Ce n'est pas peu de chose.
Nous aurons de la peine, & je vous le promets.
On reconnoît toujours les gens qui sont bienfaits.

CLITANDRE.

Ne t'embarrasse point de toi, je t'en conjure;
Ce qui m'occupe ici le moins, c'est ta figure.

FRONTIN.

Le malheur que je vois, Monsieur, à tout ceci,
C'est qu'on a remarqué tantôt la vôtre ici.
Si nous pouvions troquer l'un l'autre de visage,
Prendre le mien pour vous, seroit un avantage.

CLITANDRE.

En effet; bel effort d'imagination!

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, je suis pour l'exécution.
Faut-il d'une maison reconnoître les êtres,
Grimper, escalader, sauter par les fenêtres,

COMÉDIE.

31

Essayer en fuyant vingt coups de pistoles ,
Quand le tout ne seroit que pour rendre un poulet ,
Je suis votre homme , & c'est en cela que j'excelle ;
Au hazard du bâton , qui n'est que bagatelle.

CLITANDRE.

Sur ce pied-là je vais t'exercer là-dessus.
Mais comme dans ces lieux nous pourrions être vus ,
Il faut...

FRONTIN.

Paix, doucement; je vois quelqu'un paroître.

CLITANDRE.

C'est, je crois, Dorimon.

FRONTIN.

Et le gendre, peut-être.

CLITANDRE.

Je ne puis regarder cet objet sans courroux.

Je sens à son aspect...

FRONTIN.

Allons, retirons-nous.



S C E N E I I I.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. DORIMON.

PARBLEU, Monsieur Zéro, la dispute est nouvelle.
 Vous ai-je donc promis, vous donnant Isabelle,
 De vous en faire aimer ? Ne soyez pas fâché
 Si cet article-là n'est point dans mon marché.
 Si vous ne trouvez pas le moyen de lui plaire,
 Faut-il s'en prendre à moi ?

M. ZÉRO.

Non ; j'aurois tort, beau-père.
 Mais étant votre fille, elle devrait avoir,
 Pour moi, l'empressement que vous me faites voir.
 Elle tient, entre nous, peu de votre famille ;
 Et je douterois, moi, que ce fût votre fille.

M. DORIMON.

Le doute est ridicule, & bien digne de vous.
 Et puisqu'il faut vous dire...

M. ZÉRO.

Un moment, sans courroux.

Vous savez qu'entre ami on dit ce que l'on pense :
Ce que je vous dis-là , ce n'est qu'en confidence ;
Et cela ne doit point du tout vous offenser.

M. DORIMON.

On doit penser plus juste alors qu'on veut penser.

M. ZÉRO.

Moi , par exemple , moi , qui suis garçon sincère ,
On prétend que je n'ai rien du tout de mon père.
Voyez comme on se trompe ! après tout , savons-nous
Au vrai notre origine , & qui nous sommes tous ?
Chacun est de naissance ou noble , ou grande , ou
mince.

Moi , peut-être , je suis descendu d'un grand Prince.

M. DORIMON.

N'allez point vous frapper de ces chimères-là.
Il n'est pas question ici de tout cela.
Ne pourrai-je une fois , sans vouloir vous déplaire ,
Vous traiter comme un fils , & vous parler en père ?

M. ZÉRO.

Oui ; si vous êtes court je vous raconterai ;
Mais , si vous êtes long , ma foi je dormirai.
Nous parlons franchement , nous , dans notre famille.

M. DORIMON.

Lorsque je consentis de vous donner ma fille ,
(Je parlai aussi sans fard) je ne songeai d'abord
Qu'au bien que vous avez , & c'est en quoi j'eus tort.

B 5

34 LES RUSES D'AMOUR,

Je crus qu'il suffisoit d'être riche pour plaire :
Mais ma fille aujourd'hui me fait voir le contraire.
Elle me fait sentir, dans mon choix abusé,
Quel ridicule c'est d'être tympanisé ;
Et qu'en formant des nœuds dont son ame murmure,
Je puis craindre, en effet, du monde la censure.
A vous dire le vrai, c'est tout ce que je crains.
Cela me causeroit de violens chagrins.
Ma fille, qui gémit d'une telle alliance,
N'y pourra consentir que par obéissance.
Il ne tiendrait qu'à vous cependant, croyez-moi,
D'avoir d'elle sans peine & le cœur & la foi.
Cela dépend de vous, & cela se peut faire.

M. Z É R O.

Et comment ?

M. D O R I M O N.

En changeant d'humeur, de caractère ;
Car enfin vous n'avez aucun de ses dehors.
Affables, complaisans...

M. Z É R O.

Je sens que je m'endors.

M. D O R I M O N.

Mais...

M. Z É R O.

Vous verrez qu'il faut pour plaire à tout le monde
Me mettre en un creuset, & que l'on me refonde.

COMÉDIE.

35

M. DORIMON.

Non : mais en profitant de ce que je vous dis...

M. ZÉRO.

Mais moi je suis content d'être comme je suis.

M. DORIMON.

Si vous l'êtes, ma foi, d'autres ne le sont guère ;
Et puisqu'il faut cesser de vous parler en père ,
Je changerai de ton ; en rompant tous liens ,
Je saurai me passer de vous & de vos biens.
L'affaire ainsi sera bien vite terminée.

M. ZÉRO.

Comment ! vous rompiez la parole donnée ?

M. DORIMON.

Je la retirerai pour finir tous débats.

M. ZÉRO.

Vous la retireriez ! mais vous n'y pensez pas.
Vous savez de combien j'avantage Isabelle.
Cent mille écus, ma foi, ne sont pas bagatelle.

M. DORIMON.

Cela ne suffit pas.

M. ZÉRO.

Comment ! cent mille écus
Ne vous suffisent pas ! que voulez-vous de plus ?

M. DORIMON.

Je veux, donnant la main de ma fille Isabelle,
Qu'avec cent mille écus on soit plus digne d'elle.

36 LES RUSES D'AMOUR,

M. Z É R O.

S'il ne faut que cela pour apporter la paix ,
 Eh bien ! j'en ferai digne , & je vous le promets ;
 Je ferai pour cela tout ce qu'il faudra faire .
 Je ne me croyois pas un homme extraordinaire :
 Il faut que cela soit , puisqu'ici vous portez
 Les choses tout d'un coup à des extrémités . . .
 Franchement en voulant rompre notre alliance ,
 Vous causiez à mon cœur une diable de transe .

M. D O R I M O N .

Je vous le dis encor , pour ma fille soyez
 Plus doux , plus complaisant ; & si vous m'en croyez ,
 Défaites-vous , sur-tout , de cette jalousie ,
 Qui mêle l'amertume aux douceurs de la vie ;
 Abordez tout le monde avec un air ouvert ;
 Que ma maison enfin ne soit plus un désert ,
 Que sans profusion une table garnie
 Y puisse rassembler la bonne compagnie ;
 Recevez mes amis comme vous le devez ,
 Et faites-vous honneur du bien que vous avez .

M. Z É R O.

Ouf,

M. D O R I M O N .

Si ma fille veut aller à des spectacles ,
 Il faut y consentir , n'y point mettre d'obstacles ;

Approuver , au contraire , un tel amusement ,
Et faire vos plaisirs de tous ceux qu'elle y prend.
Au jeu , si quelquefois elle est plus divertie ,
Vous aiderez vous-même à faire la partie ;
Et si chez vous alors il vient quelque Seigneur ,
Dont la société ne peut faire qu'honneur ,
Avec distinction recevez sa visite.

M. Z É R O.

Enfin c'est donc ainsi qu'on se fait du mérite ?
Je ne le savois pas , & vous me l'apprenez.

M. D O R I M O N.

Voici , je crois , ma fille. Avec elle prenez
Des airs plus engageans : prenez sur vous empire ;
Faites voir l'opposé de ce qu'elle a pû dire.
Je vais chez mon Notaire , à dessein d'achever
Certaine affaire...

M. Z É R O.

Allez , j'irai vous y trouver.



S C E N E I V.

M. Z É R O , *seul.*

COMMENT me contrefaire ? il sera difficile
De changer comme il faut de manière , de style.
Prenons un air galant. Cela me coûtera.

S C E N E V.

M. Z É R O , ISABELLE , LISETTE.

M. Z É R O , *d'un air contraint.*

SAVEZ-VOUS qu'avec vous je vais à l'Opéra ?

I S A B È L L E.

Tantôt, en vous l'offrant, je croyois vous déplaire.

M. Z É R O.

Je le croyois aussi ; mais c'est tout le contraire.

Il faudra tous les jours que nous ayons ici

Grand jeu, grande assemblée, & grande chère aussi.

L I S E T T E.

Oh ! voilà bien du grand ! J'en suis toute étourdie.

M. Z É R O.

Si vous voulez aller à quelque Comédie,

Vous êtes la maitresse. En tout vous prévenir,
Est mon soin le plus doux.

L I S E T T E.

D'où peuvent provenir
Ces nouvelles façons?

I S A B E L L E.

Ma surprise est extrême.

M. Z É R O.

Eh! comment! n'ai-je pas toujours été de même?

L I S E T T E.

C'est abus; tout cela me paroît se jouer.

M. Z É R O, *à part.*

Ceci fait de l'effet; il faut continuer.

(*Haut.*)

Je disois tout-à-l'heure à Monsieur votre père
Qu'un homme qui voudroit à sa femme un peu plaire,
Devroit toujours agir selon sa volonté,
Lui laisser avec joie entière liberté,
N'avoir que des égards, des soins, des déférences.

I S A B E L L E.

Vous savez ce que c'est qu'avoir des complaisances!
Cela me surprend fort.

L I S E T T E.

Peut-on changer ainsi?

M. Z É R O.

Si cela vous surprend, j'en suis surpris aussi.
Car j'aurois quelque tems dû vous cacher encore.
A quel excès mon cœur vous chérit, vous adore.

40 LES RUSES D'AMOUR,

L I S E T T E.

Oh! votre amour tantôt étoit brusque, inquiet ;
Et nous devons penser...

M. Z É R O.

Je m'étois contrefait.

L I S E T T E.

Vous voudriez paroître autrement que vous n'êtes ;
Et c'est présentement que vous vous contrefaites.

M. Z É R O.

Adieu. Je ne serai jamais de ces époux
Incommodes, fâcheux, soupçonneux & jaloux.
Mon cœur, vous le voyez, incapable de feinte,
Comme il est sans détour, vous le dit sans contrainte.

S C E N E V I.

I S A B E L L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

Q U E penser, dites-moi, de tout ce changement ?
Il me divertit fort.

I S A B E L L E.

Je n'en ris nullement ;

Et je vois qu'il n'emprunte un pareil caractère
Que pour mieux profiter de l'erreur de mon père.

L I S E T T E.

A propos, vous aviez tantôt un entretien
Avec votre père ?

COMÉDIE.

41

ISABELLE.

Oui, qui n'a servi de rien.

Il persiste toujours dans la même pensée ;
Et mon ame aujourd'hui de dépit courroucée ,
Ne fait quel parti prendre en ce pressant malheur.
Qu'il se passe à présent de trouble dans mon cœur !

LISETTE.

Ne vous allarmez point si Clitandre vous aime ,
Il trouvera , sans doute , un nouveau stratagème
Pour tromper notre Argus , & s'offrir à vos yeux.
Un véritable amant devient ingénieux ;
Et la maison seroit en bastille murée ,
Qu'à l'aide de l'amour il s'y feroit entrée.
J'en fais trop là-dessus.

ISABELLE.

Je le veux croire ainsi.

Mais, Lisette, je crains que , s'il revient ici ,
Mon père ne me croye être d'intelligence.

LISETTE.

Nous paroîtrons toujours être dans l'innocence ;
Comme effectivement nous y sommes toujours.
Un amant , pour nous voir , peut jouer mille tours ;
Sans que de ce qu'il fait nous soyons responsables.
Faut-il s'en prendre à nous , si l'on nous trouve aimables ?

Quand Clitandre seroit aujourd'hui découvert ,
Avons-nous avec lui travaillé de concert ?

42 LES RUSES D'AMOUR,

ISABELLE.

Mais non, vraiment.

LISETTE.

Tantôt de sa Géographie

Si galamment trouvée, étiez-vous avertie ?

ISABELLE.

Non, je ne l'étois pas ; & toi-même tu fais
La surprise où j'étois.

LISETTB.

Eh bien ! c'en est assez.

Sous quelque caractère ici qu'il se déguise ,
Comme moi, vous pourrez être toujours surprise.
Cela seul justifie , & témoigne assez bien
Qu'à l'amour qu'il ressent nous ne trempions en rien.

ISABELLE.

Tu tournes tout cela comme tu veux , Lisette.

LISETTE.

Allez, il ne faut pas que rien vous inquiète.
Toutes choses iront au gré de nos souhaits ,
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.

ISABELLE.

Quels sont-ils ? dis-le moi. Je voudrois les apprendre.

LISETTE.

Ils sont, que vous aurez pour votre Époux Clitandre ;
Et que moi , pour le mien , je prendrai son valet.
Qu'en dites-vous , Madame ? il m'a paru bien fait.

ISABELLE.

Je vois bien que Lisette , à mon destin liée ,
Dans ses pressentimens ne s'est point oubliée.

LISETTE.

Oh ! moi , je songe à tout ; il m'a plu franchement.

ISABELLE.

Comment ! il n'a paru devant toi qu'un moment.

LISETTE.

Oh ! cela me suffit. J'ai quelque connoissance ,
Et , quoique jeune encor , assez d'expérience
Pour voir ce qui convient dès l'abord à mon cœur ;
J'entends , Mademoiselle , en tout bien , tout hon-
neur.

Quand un Sujet me plaît , sans tirer d'horoscope ,
D'un coup d'œil aussi-tôt je vous le développe ;
Qu'à cela je suis presse ! ... Ah ! voici justement
Celui dont nous parlons.

S C E N E V I I.

ISABELLE , LISETTE ,
FRONTIN , *un violon sous le bras.*

FRONTIN.

POURROIT-ON un moment ? ...

LISETTE.

Il apporte un Billet ; en personne discrète ,
Je vous le laisse lire...

44 LES RUSES D'AMOUR,

ISABELLE.

Écoutez donc, Lisette ;

Est-il de mon devoir d'accepter en ce jour ?...

LISETTE.

Consultez là-dessus la Raïson, ou l'Amour.

La Raïson dira non, je ne puis vous le taire ;

Et l'Amour franchement dira tout le contraire.

ISABELLE.

Mais...

FRONTIN.

Allons, je vois bien qu'il faut m'en retourner.

ISABELLE.

Attendez.

LISETTE.

Songez donc à vous déterminer.

La Raïson ou l'Amour doit ici vous conduire.

ISABELLE.

La Raïson ou l'Amour ! Eh bien ! il faut le lire.

LISETTE.

Oh ! j'aurois deviné, sans tant me consulter ,

Lequel des deux sur l'autre auroit dû l'emporter.

(*A Frontin.*)

Pourquoi cet instrument ?

FRONTIN.

Je le porte par ruse.

Il pourroit me servir de prétexte, d'excuse.

Si je ne vous avois rencontré en ces lieux ,
J'allois sous vos balcons en jouer de mon mieux :
Et par de tendres sons j'eusse bien fait connoître...

L I S E T T E.

Le valet est galant aussi-bien que le Maître.

F R O N T I N.

Nous sommes du même ordre à l'égard de l'amour ;
Et s'il m'étoit permis de vous faire ma cour ,
Et de vous peindre ici tout ce qu'un cœur fidele
Peut... Eh! votre nom?

L I S E T T E.

C'est Lifette qu'on m'appelle.

F R O N T I N.

Lifette! Ah! que ce nom est ravissant pour moi!
Lifette est votre nom! les Lifettes, ma foi,
Ont toutes de l'esprit, en grâces sont parfaites ;
Et j'ai toute ma vie été fol des Lifettes.

L I S E T T E.

Je commence à le croire.

I S A B E L L E.

Où ton Maître à présent

Est-il?

F R O N T I N.

Madame, il est ici-près qui m'attend.
De votre part pour lui n'ai-je rien à lui dire ?
Il est impatient, & souffre le martyr.

46. LES RUSES D'AMOUR,

ISABELLE.

Je crains d'y consentir. Il demande à me voir.

LISETTE.

Votre père & Zéro reviendront vers le soir :

Et vous aurez, je pense, assez de tems de reste,

FRONTIN.

Je cours donc l'avertir.

LISETTE.

Tu vas vite ; la peste !

ISABELLE.

Non, Lifette, il vaut mieux qu'il ne paroisse pas.

Si l'on le surprenoit, quel cruel embarras !

Ne lui dis point le trouble où sa Lettre me jette ;

Mais dis-lui seulement...

(Ici Clitandre arrive, & se met à la place de Frontin.)



SCENE VIII.

ISABELLE, CLITANDRE,
LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE.

AH ciel! c'est lui, Lisette!
Eh quoi! vous me trompez?

CLITANDRE.

Excusez un amant...

LISETTE:

Il vous trompe, il est vrai; mais agréablement.

CLITANDRE.

Je n'ai pû résister à mon impatience;
En vous uniquement je mets mon espérance.
Je fais que Dorimon vous destine un époux
Indigne de vos vœux, y consentiriez-vous?
Ah! permettez plutôt au malheureux Clitandre
D'employertous ses soins, d'oser tout entreprendre,
Pour détourner un coup si funeste pour lui.
De votre bouche un mot peut suffire.

ISABELLE.

Eh bien! oui,
Pour détourner l'hymen où me contraint mon père...

48 LES RUSES D'AMOUR,
 CLITANDRE.

Hé bien ?

ISABELLE.

J'approuve tout ce que vous pourrez faire.

CLITANDRE.

Ah ! je suis trop heureux...

FRONTIN, *imitant son Maître.*

Ah ! nous sommes charmés..

LISETTE.

Doucement. Et de quoi ?

FRONTIN.

Que nous soyons aimés.

CLITANDRE.

Soyez sûre à jamais de toute ma tendresse.

FRONTIN.

Si vous saviez combien tout cela m'intéresse...

Eh mais ! Monsieur Frontin... Ah ! ciel ! j'entends
venir

Legendre & Dorimon. Qu'allons-nous devenir ?

ISABELLE.

Clitandre, je suis morte. O ciel !

FRONTIN.

Le tour est traître.

CLITANDRE.

COMÉDIE. 49

CLITANDRE.

Ne pouvons-nous sortir?

FRONTIN.

Non; je les vois paroître.

LISETTE.

Comment faire?

CLITANDRE.

Attendez, j'imagine un secret.

Approche ici, Frontin, & joue un menuet.

SCÈNE IX.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,

LISETTE, CLITANDRE,

FRONTIN.

ISABELLE.

AH! ciel!

CLITANDRE, *prenant par la main Isabelle*
pour danser.

Ne craignez rien. Faites la révérence.

M. ZÉRO.

Comment donc?...

CLITANDRE.

Quatre pas. Ferme donc. En cadence.

M. DORIMON.

Ah! ah!

Tome II.

C

50 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

Fort bien: passez vite de ce côté.

Un contretems ici.

M. DORIMON.

Fort bien, en vérité.

M. ZÉRO, à *Lisette*.

Mais quel est donc ce maître? & d'où vient qu'Isabelle...

CLITANDRE.

Allons, ne regardez que moi, Mademoiselle; Ferme.

M. ZÉRO.

Ne sauroit-t-on savoir ici pourquoi...

CLITANDRE.

Soutenez bien ce tems, & venez droit à moi.

M. ZÉRO.

Mais, Monsieur Dorimon, dites-moi donc, de grace...

CLITANDRE.

Eh! Monsieur, un moment, faites-nous de la place. Hom! ... morbleu...

CLITANDRE.

De ce pas il faut vous souvenir.

M. ZÉRO.

Quoi! cette danse-là ne pourra pas finir?

CLITANDRE.

En présentant la main, la tête un peu panchée.

Ayez toujours sur moi votre vûe attachée.

C'est assez, c'est assez. Adieu, jusqu'à ce soir.

COMÉDIE.

51

M. Z É R O.

Mais, Monsieur Dorimon...

FRONTIN.

Messieurs jusqu'au revoir.

SCENE X.

M. DORIMON, M. Z É R O,
ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

LISETTE, je me sauve.

M. DORIMON.

Elle est déjà savante.

LISETTE.

Venez vous reposer, la danse est fatigante.

SCENE XI.

M. Z É R O, LISETTE.

M. Z É R O, l'arrêtant.

DE quelle part, dis-moi, vient ce maître à danser?

LISETTE.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce que j'en puis penser,

52 LES RUSES D'AMOUR,

C'est que dans quelqu'endroit on aura dit, peut-être,
Qu'il falloit pour la danse à ma Maitresse un maître;
Et comme celui-ci, je pense, est sans façon,
Il est entré d'abord pour lui donner leçon.
Je ne puis là-dessus en dire davantage.

M. Z É R O.

Morbleu, je me mêle ici du personnage.
Qu'il ne revienne pas, au moins, à la maison,
Ou... je vais en parler à Monsieur Dorimon.

S C E N E XII.

L I S E T T E , *seule.*

QUE, dans notre malheur, cette danse imprévue
Est à notre secours bien à propos venue :
Que l'Amour nous soutienne en tous nos embarras ;
Et que toujours ce Dieu conduise ainsi nos pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.
CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

OUI, Monsieur, j'ai passé chez l'honnête Notaire,
Qui s'est chargé de vendre au plutôt votre Terre.
Il a, dit-il, des gens tout prêts à contracter:
Mais le nom d'un de ceux qui veulent acheter,
Va vous causer, sans doute, une surprise extrême.

CLITANDRE.

Et qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

C'est Dorimon lui-même.

CLITANDRE.

Ah! ah!

FRONTIN.

La circonstance est heureuse, entre nous;
Et peut vous procurer des instans assez doux :
Car il est naturel que, vendant une Terre,
A celui qui l'achette on puisse avoir affaire.

C 3

54 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

J'admire ce que fait aujourd'hui le hazard.

FRONTIN.

Vous ne savez pas tout. Il faut vous faire part
D'un cas intéressant. . . J'en ris, lorsque j'y pense.

CLITANDRE.

Finis donc.

FRONTIN.

Il s'agit d'une reconnoissance
Des plus tendre, Monsieur, entre un Quidam & moi.
Il n'est pas d'intrigant plus habile, je croi.

CLITANDRE.

Hé bien! qu'a de commun cet homme à notre affaire?

FRONTIN.

C'est qu'il est un des Clercs de Monsieur le Notaire.

CLITANDRE.

Bon.

FRONTIN.

Comme j'ai beaucoup de confiance en lui,
Il est instruit par moi de vos feux aujourd'hui;
Et promet, soutenu de mes soins, de mon zele,
De vous faire en ce jour épouser Isabelle.

CLITANDRE.

Et de quelle façon? n'en puis-je être éclairci?

FRONTIN.

En me faisant jouer un personnage ici:
Car c'est lui qui, dressant l'Acte de votre vente,
Doit d'Isabelle aussi. . . Mais voici sa Suivante.

S C E N E I I.

CLITANDRE , FRONTIN , LISETTE.

CLITANDRE.

JE vois ici Lisette , & n'osois l'espérer.

LISETTE.

Moi j'y viens à dessein de vous y rencontrer ,
Et vous entretenir un moment d'Isabelle ,
S'il ne vous déplaît pas que je vous parle d'elle.

CLITANDRE.

Ah ! ciel ! que me dis-tu ? de cet objet charmant
Tout me ravit , m'enchanté...

LISETTE.

On vous croit. Doucement.

Je ne veux pas qu'ici l'on puisse nous entendre ,
Ni que votre jaloux nous y vienne surprendre.
Il faut qu'il ait conçu de vous un grand soupçon ;
Car il a sù tourner le père de façon
Qu'il ne veut plus ici ni maître , ni visite ;
Et par son ordre à tous l'entrée est interdite.

CLITANDRE.

Quoi ! je ne pourrois voir Isabelle un instant !

LISETTE.

Comment le pourriez-vous ? ce rival surveillant

36 LES RUSES D'AMOUR,

L'examine sans cesse, & de l'œil veut conduire
Ses gestes, ses regards, & l'air qu'elle respire.

CLITANDRE.

Quelle contrainte ! ô ciel ! je n'y saurois songer...

FRONTIN.

Ah ! qu'il mériterait que l'on s'en pût venger.

CLITANDRE.

Mais quel est, dites-moi, l'entêtement du père
Pour ce gendre ?

LISETTE.

Et c'est-là ce qui me désespère.

Parce qu'avec cet homme il s'est associé,
Et qu'il a commercé, troqué, négocié,
Il s'est imaginé que, pour de tels offices,
Il lui devoit au moins mille offres de services ;
Et cet homme abrégé, vuide de sens commun ;
Homme qui dans son tout ne fait pas le tiers d'un,
Cet homme au monde mis comme par apostille,
A cru devoir enfin lui demander sa fille.

CLITANDRE.

N'est-il point quelqu'ami sincère, officieux,
Qui fasse à Dorimon ouvrir un peu les yeux,
Et de qui les conseils ?...

LISETTE.

Bon ! ce gendre peu sage
Sait écarter tous ceux qui lui font de l'ombrage.
S'il vient quelqu'un parler à Monsieur Dorimon,
Il ne sauroit souffrir qu'il entre à la maison.

Dès qu'on ouvre la porte, il jure, peste, gronde ;
C'est en dehors qu'il veut qu'on reçoive le monde.

FRONTIN.

Si l'Amour, comme il faut, seconde nos efforts,
D'abord ce fera lui que l'on mettra dehors.

CLITANDRE.

La situation où se trouve Isabelle,
Ajoute à mon amour une peine cruelle.

LISETTE.

Pour vous faciliter le plaisir de la voir,
J'imagine un moyen.

CLITANDRE.

Ah! quel flatteur espoir!

LISETTE.

Mais comme il est à craindre ici qu'on me surprenne,
Venez m'accompagner dans la place prochaine.
Du projet que j'ai fait je vous entretiendrai.

CLITANDRE.

Nous nous concilierons touchant celui que j'ai.

LISETTE.

Toi, demeure, Frontin. Quand tu verras paroître
Le gendre & Dorimon, viens avertir ton Maître.



S C E N E I I I.

FRONTIN, *seul.*

QUAND il est question de tromper un jaloux ,
 Les femmes sont cent fois plus habiles que nous.
 Dans leurs tendres desirs , pour peu qu'elles inven-
 tent ,
 Le succès est certain de tout ce qu'elles tentent ;
 Et pour venir à bout d'un entretien galant ,
 S'il leur faut un moyen , elles en trouvent cent.

S C E N E I V.

M. DORIMON, M. ZÉRO, FRONTIN.

M. DORIMON.

LA Terre en question...

M. ZÉRO.

Qui vois-je ici paroître ?

FRONTIN.

Ah!...

M. ZÉRO.

Que fais-tu là ?

FRONTIN, *faisant l'ivrogne.*

Moi ? j'attends ici mon Maître.

M. ZÉRO.

Ton Maître ? & quel est-il ? réponds, ou d'un soufflet...

FRONTIN.

Mon Maître c'est celui dont je suis le valet.

M. DORIMON.

Eh ! mon gendre, laissez...

M. ZÉRO.

Réponds-moi d'autre sorte.

Tenez, cet espion étoit devant la porte.

FRONTIN.

Prenez garde, Monsieur, à parler comme il faut.

M. ZÉRO.

De ce maître à danser, c'est, je crois, le Prévôt ;

Et ce n'est pas pour rien qu'il est ici, je gage.

FRONTIN.

Maître à danser ? Prévôt ? quel est ce badinage ?

Allons donc, finissons.

M. DORIMON.

Il paroît pris de vin.

M. ZÉRO.

Non ; ce coquin avoit ici quelque dessein.

FRONTIN.

Permettez, s'il vous plaît...

M. ZÉRO.

Il contrefait l'homme ivre.

60 LES RUSES D'AMOUR,

FRONTIN.

Que je suive mon Maître, ou bien allez le suivre.

M. ZÉRO.

Tu n'est pas ivre.

FRONTIN.

Non ; puisqu'enfin vous voyez
Que je suis de sang-froid, & ferme sur mes pieds.

M. ZÉRO.

Je pourrois bien punir ici ton insolence.

M. DORIMON.

Seriez-vous assez bon de prendre pour offense
Tout ce qu'il peut vous dire ? il n'a point de raison ;
Ayez-en plus que lui.

FRONTIN.

Bon ! plus que moi ? lui ? Non.

M. DORIMON.

Laissez-le s'en aller.

M. ZÉRO.

Je vous dis que le traître
N'est ivre que depuis qu'il nous a vu paroître,
Et que pour nous tromper...

M. DORIMON.

Voilà de vos soupçons !

M. ZÉRO.

Oui, c'est lui qui tantôt jouoit ici...

FRONTIN.

Chansons.

COMÉDIE. 61

M. DORIMON.

Je vous reconnois bien; voilà vos jalousies :
Pouvez-vous soupçonner qu'un passant...

FRONTIN.

Fantaisies;

M. ZÉRO.

Quel est ton nom, dis-moi?

FRONTIN.

J'ai des noms plus de cent,

Et n'en retiens aucun.

M. ZÉRO.

D'où viens-tu?

FRONTIN.

Du Croissant;

M. ZÉRO.

Ma patience, ici, je l'avoue, est extrême.

FRONTIN.

Et la mienne, Monsieur, n'est-elle pas de même?

Me voulez-vous ici tenir jusqu'à demain?

M. DORIMON.

Va, mon ami, va-t-en, & passe ton chemin.

M. ZÉRO.

Si je te vois encor dans cet endroit paroître,

Je...

FRONTIN.

Ce sera plutôt qu'on ne pense, peut-être.

SCENE V.

M. DORIMON, M. ZÉRO.

M. ZÉRO.

VOUS m'avez empêché d'assommer ce fripon ;
Et je parierois bien. . .

M. DORIMON.

Tout vous allarme.

M. ZÉRO.

Non.

M. DORIMON.

Laissons donc tout cela. La Terre qu'on veut vendre,
Est d'un particulier qui s'appelle Clitandre.
Le Notaire tantôt pourroit bien l'amener.
L'Acte de vente est fait ; il ne faut que signer.
La Terre est en valeur , bien bâtie & fort belle ;
C'est un fonds que j'ajoute à la Dot d'Isabelle.
Je l'ai , ma foi , pour rien. Il faut que le vendeur
Soit bien pressé d'espece.

M. ZÉRO.

Et moi , digne acquéreur
Des charmes d'Isabelle , aujourd'hui j'ai su prendre
Certains airs qui d'abord m'ont paru la surprendre ,
Mais qui chez elle ont fait beaucoup d'impression ,
J'ai pris le ton galant sans affectation ;

Et je puis hardiment vous porter témoignage
Qu'elle pense à présent fort à mon avantage.

M. DORIMON.

Si ce n'est à présent, le tems pourra, je croi...

M. ZÉRO.

Je vous répons qu'elle est très-contente de moi;
Et je prendrois ce tems pour terminer l'affaire,
Et signer le contrat.

M. DORIMON.

Je l'ai dit au Notaire.

Il le dresse à présent, & doit nous l'apporter.
Cependant je voudrois encor patienter.

Je ne puis, entre nous, avoir l'ame contente,
Que ma fille à l'hymen de bon gré ne consente.

M. ZÉRO.

Elle y consentira de bon gré, croyez-moi.

M. DORIMON.

Mais surquoi jugez-vous qu'elle approuve ?...

M. ZÉRO.

Surquoi ?

Sur tout notre entretien.

M. DORIMON.

Et qu'a-t-il sù produire ?

Voyons, détaillez-moi ce qu'elle a pû vous dire.

M. ZÉRO.

Eh mais !... Je vous dirai là-dessus dans le fond...
Qu'elle a gardé toujours un silence profond.

64 LES RUSES D'AMOUR,

Ce langage muet a beaucoup d'éloquence ;
Et c'est bien consentir que garder le silence.

M. DORIMON.

Tout cela pourroit être encore bien douteux.

M. ZÉRO.

Je vous dis qu'on ne peut prendre un tems plus heureux :

Et puisqu'il doit venir ici, votre Notaire...

M. DORIMON.

Avec Monsieur Clitandre.

M. ZÉRO.

Et qu'en a-t-on affaire

De ce Clitandre ?

M. DORIMON.

Eh mais ! je vous l'ai dit déjà ;

C'est pour la Terre, enfin, qu'on me l'amenera,

Et terminer...

M. ZÉRO.

Eh mais ! c'étoit chez le Notaire

Qu'il falloit ce matin terminer cette affaire.



SCÈNE VI.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,
L I S E T T E.

L I S E T T E.

U N E Dame, Monsieur, vient ici pour vous voir.

M. Z É R O.

Et qui seroit-ce donc ? Faut-il la recevoir ?

L I S E T T E.

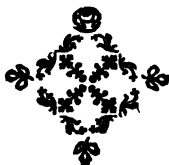
Comment ! le savoir-vivre à cela vous engage.

Elle a de fort bons airs, avec grand équipage.

Elle entre.

M. D O R I M O N.

Il faut aller au-devant de ses pas.



S C E N E V I I.

M. DORIMON, M. ZÉRO,
CLITANDRE, *déguisé en femme de Con-*
dition, ISABELLE, LISETTE,
LAQUAIS.

CLITANDRE.

QUE l'on dise à mes gens qu'ils ne s'écartent pas.
C'est-là, je crois, Monsieur, votre fille Isabelle ?

M. DORIMON.

Oui, Madame, ce l'est.

CLITANDRE, *embrassant Isabelle.*

L'aimable Demoiselle !

Quand on a, comme moi, de tels voisins à voir,
Avec plaisir, Monsieur, on remplit son devoir.

M. DORIMON.

Vous m'honorez beaucoup, Madame, je vous jure.
Vite ici des fauteuils. Mais par quelle aventure
Vous êtes-vous logée en ces lieux écartés ?

CLITANDRE.

J'aime fort les quartiers qui sont peu fréquentés.
La maison, il est vrai, n'a rien qui me convienne.
J'y suis en attendant qu'on me livre la mienne.

M. DORIMON.

Ah ! vous en avez une ?

CLITANDRE.

Oui , qu'on prétend m'ôter ;

Mais celui qui la veut pourroit s'en désister.

J'ai des droits suffisans qui lui feront connoître

Qu'il ne lui convient pas d'en vouloir être maître ;

Et si dans peu de tems il ne changeoit d'avis ,

Je lui ferois bien voir quelle femme je suis.

A le défabufer je suis bien résolue.

M. Z É R O.

Cette Dame me semble être assez absolue.

M. D O R I M O N.

Cette maison , Madame , est donc ce qu'il vous faut ?

CLITANDRE.

Elle est belle , & je veux l'occuper au plutôt.

L'aspect en est charmant , la façade agréable ;

Elle ne peut aux yeux n'offrir rien que d'aimable.

Je ne détaille point tous les appartemens ;

Par le beau du dehors on juge du dedans.

Je n'en changerai point : c'est pour toute ma vie.

M. D O R I M O N.

Est-elle chère ?

CLITANDRE.

Hélas ! celui qui l'a bâtie

En connoît peu le prix.

M. D O R I M O N.

C'est la commune erreur.

De ce que l'on possède on fait peu la valeur.

Elle est à la moderne ?

60 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

Ah! Monsieur, touteneuve.
C'est un double agrément enfin pour une veuve.

M. DORIMON.

Vous, veuve?

CLITANDRE.

Dont je suis trop heureuse, entre nous.
J'avois, je vous l'avoue, un monstre pour époux,
Jaloux, grondeur, fâcheux, d'une obscure origine,
Des plus petits d'esprit, & très-mince de mine.

ISABELLE.

Le portrait, en effet, n'en est pas gracieux.

CLITANDRE.

Il me semble toujours l'avoir devant les yeux.

M. DORIMON.

Pourquoi prendre un époux d'un pareil caractère?

CLITANDRE.

C'est par l'entêtement qu'avoit Monsieur mon père.
Il croyoit que le bien réparoit les défauts.

Ah! le cruel hymen! qu'il m'a causé de maux!

Quel ridicule, hélas! ce fut pour la famille!

On chanfonna le père & le gendre & la fille.

LISETTE.

Quelle scène!

M. DORIMON.

Comment? cela fut jusques-là?

M. ZÉRO.

Ma foi, je me ferois moqué de tout cela.

CLITANDRE.

Ce parti ne convient qu'à des ames communes.

On ne suppose point de telles infortunes

En riant ; & je crois que Monsieur Dorimon

N'aurait pas fait de même , en tel cas.

M. DORIMON.

Ma foi, non ;

ISABELLE.

On ne peut que gémir en pareille disgrâce.

CLITANDRE.

(Il lui donne un billet.)

Tenez , ma belle enfant ; mettez-vous à ma place.

Si votre père injuste (il faut le supposer ,

C'est par comparaison :) vous faisoit épouser ,

Malgré votre penchant , vos soupirs & vos larmes ,

Un homme ridicule , indigne de vos charmes ,

Qu'on fût qu'il n'eût agi dans cet hymen forcé

Que par les mouvemens d'un cœur intéressé ,

Et que de cet époux abhorrant la figure....

ISABELLE.

J'en mourrois de douleur , Madame , je vous jure ;

Et cela fait sur moi si grande impression ,

Que j'en ai , je l'avoue , un peu d'émotion.

CLITANDRE.

De cette émotion , quoi ! serois-je la cause ?

Craindriez-vous , hélas ! pour vous la même chose ?

Non, Monsieur votre père est trop juste & trop bon.

Pour prendre malgré vous un époux,....

70 LES RUSES D'AMOUR,

M. Z É R O.

Eh ! non, non !

Allez, sur ce chapitre elle n'a rien à craindre.

CLITANDRE.

Votre père n'est pas un homme à vous contraindre.

M. DORIMON.

Je ne la contrains point ; & jusques-à-présent ,
Monsieur pourroit....

M. Z É R O.

De moi ne parlez nullement.

Cette femme, entre nous, me semble extraordinaire.

CLITANDRE.

Votre fille m'enchanté. Elle est d'un caractère

A se faire adorer de celui qui l'aura :

Et que l'on dise ici tout ce que l'on voudra ,

Elle a fait ma conquête. Elle est des plus charmantes.

ISABELLE.

Madame....

M. DORIMON.

Elle vous dit des choses obligeantes :

Allons, répondez donc à son homêteté.

ISABELLE.

D'un aveu si galant mon cœur est enchanté :

Et vous avez sur moi pris un droit si suprême ,

Que je ne puis vous dire à quel point je vous aime.

CLITANDRE.

Ah ! vous me ravissez. Je prends tant d'intérêt

A ce qui vous regarde....

COMÉDIE.

71

M. Z É R O , *à part.*

Ah ! qu'elle me déplaît !

CLITANDRE.

Que je voudrois vous voir à votre gré pourvue !

M. DORIMON.

C'est à quoi nous pensons ; je n'ai point d'autre vûe.

M. Z É R O .

Oui, vraiment.

CLITANDRE.

Votre choix , peut-être , est déjà fait ?

M. DORIMON.

Eh mais!...

M. Z É R O .

Oui.

CLITANDRE.

C'est, sans doute , un aimable sujet ,

(Parlons confidemment :) jeune ?

M. DORIMON.

Assez.

CLITANDRE.

Bienfait, dites ?

M. Z É R O .

Que cette femme-là fait de longues visites !

CLITANDRE.

Si vous n'aviez pas pris encor d'engagement ,

Je vous proposerois pour cet objet charmant ,

Un Cavalier...

LES RUSES D'AMOUR,

M. ZÉRO.

Plait-il ?

CLITANDRE.

Dont je pourrois vous faire
Un fidele portrait, si je n'étois sa mère.

M. DORIMON.

Quoi ! vous avez, Madame, un fils à marier ?

CLITANDRE.

Et qui, dans peu, doit être un très-riche héritier ;
Non pas de moi si-tôt, mais d'une vieille Tante
Qui possède aujourd'hui vingt mille écus de rente.
Sans compter les bienfaits qu'il peut, au premier jour,
Par son mérite seul obtenir de la Cour.
Clitandre sera riche.

M. DORIMON.

Eh ! comment donc ! Clitandre ?

Quoi ! seroit-ce celui dont la Terre est à vendre ?

CLITANDRE.

Lui-même.

M. DORIMON.

C'est à moi qu'il la vend.

CLITANDRE.

A vous ?

M. DORIMON.

Oui.

Et pour terminer tout je l'attends aujourd'hui.

CLITANDRE.

Le hasard est plaisant !

M. DORIMON.

M. DORIMON.

En effet, le Notaire ,
Qui s'est, pour m'obliger, mêlé de cette affaire ,
M'a parlé de Clitandre avantageusement ,
Et m'a dit qu'il seroit très-riche un jour , vraiment.
L'offre dont je vous fais aujourd'hui redevable ,
Pour ma fille & pour moi, sans doute, est honorable:
Mais il est vrai que j'ai certains engagemens
Qui ne permettent pas. . .

M. ZÉRO.

Oh! non, il n'est plus tems.

CLITANDRE.

Si vous avez, Monsieur, choisi pour votre fille
Un époux jeune, aimable & de bonne famille ,
Je serai consolé ; & tel qui là-dessus
Tient de fort fots propos, alors n'en tiendra plus.

M. DORIMON.

Quoi! l'on parle déjà touchant ce mariage ?

CLITANDRE.

Dispensez-moi, Monsieur, d'en dire davantage ?
Il ne me convient pas de vous faire rapport
Des discours d'un Public qui quelquefois à tort.
C'est à vous de juger de ce quel'on peut dire
Sur un sujet pareil. Adieu ; je me retire.
Point de chagrin, ma Belle, & suivez mon avis ;
Que sert de s'affliger ? nos destins sont écrits ;

Tome II,

D

74 LES RUSES D'AMOUR,

Mais il faut, s'il vous plaît, avant que je vous quitte...

(Il embrasse Isabelle ; Dorimon la reconduit.)

M. Z É R O.

Encore ! au diable soit & la Dame & sa fuite.

SCENE VIII.

M. DORIMON, M. Z É R O,
ISABELLE, LISETTE.

M. Z É R O.

N'ALLEZ pas davantage ici la recevoir,
Au moins.

ISABELLE.

Pourquoi, Monsieur ?

LISETTE.

Je la crois bonne à voir.

ISABELLE.

Elle fait voir en tout une grace infinie.

LISETTE.

Elle a beaucoup d'esprit.

M. Z É R O.

Mauvaise compagnie.

LISETTE.

Votre père revient ; il a l'air sérieux.

ISABELLE.

Et qu'en penserois-tu ?

L I S E T T E.

C'est bon signe , tant mieux.

M. D O R I M O N.

Sa conversation m'a paru singulière.

M. Z È R O.

Cette femme m'a l'air d'être bien tracassière ;

Je la crois double un peu , je vous en avertis :

Nous avons bien affaire & d'elle & de son fils.

M. D O R I M O N.

En effet , ses discours faisoient assez comprendre

Qu'elle savoit fort bien que vous étiez mon gendre.

M. Z È R O.

C'est en quoi son esprit est tout des plus mauvais.

Pour nous brouiller ensemble elle venoit exprès.

M. D O R I M O N.

Si je l'en crois pourtant , les propos ridicules

Que sur moi dans le monde...

M. Z È R O.

Ah ! cessez vos scrupules ;

Et prenez là-dessus la résolution

De vous guérir un peu l'imagination.

Avez-vous au Public quelques comptes à rendre ?

N'est-ce pas de vous seul que vous devez dépendre ?

Ceux qui parlent sont gens jaloux de mon état ;

Et je les ferois taire en signant le Contrat.

M. D O R I M O N.

Pensez-vous que ma fille , après cette visite...

76 LES RUSES D'AMOUR,

L I S E T T E , à Isabelle.

Ils se sont éloignés ; lisez le billet vite.

M. D O R I M O N.

Après de tels discours , il sera mal-aisé
De trouver sur cela son esprit disposé.

M. Z É R O.

Mais quelque impression que la Dame ait pû faire ,
On oppose à cela l'autorité de père.
Vous êtes un trembleur ; & moi-même je vais
Lui porter la parole , & faire tous les frais.

M. D O R I M O N.

Il ne faut pourtant pas tout d'un coup la surprendre.

M. Z É R O.

Avec précaution je vais me faire entendre ;
Allez , ne craignez rien : c'est mon intention
D'agir en cette affaire avec précaution
La chose ne doit point être dite si crue.

(A Isabelle)

Hé bien ! à m'épouser êtes-vous résolue ?
On dresse le Contrat ; & sans tant barguigner ,
Dès qu'il sera venu , voulez-vous le signer ?

I S A B E L L E.

Oui , Monsieur , j'y consens , & suis prête de faire
Tout ce que là-dessus a résolu mon père.

M. D O R I M O N.

Hé ! comment ?

M. Z É R O.

Vous venez d'entendre son aveu.

Hé bien! qu'en dites-vous? fais-je m'y prendre un
peu?

Ferez-vous des sermons? & viendrez-vous me dire
Comment auprès du Sexe il faudra me conduire?

M. D O R I M O N.

Sur son cœur vous avez produit un grand effet.

Tout mon desir étoit de le voir satisfait.

Mais quoique.

M. Z É R O.

Point de mais. Qu'allez-vous encor dire?

Si vous vous en mêlez, vous la ferez dédire;

Et ce que j'ai fait-là, vous allez le gâter.

Bon, voilà le Contrat qu'on vient nous apporter.

S C E N E I X.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,
LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

FRONTIN, *en Clerc.*

MONSIEUR, c'est de la part de Monsieur le No-
taire :

Et comme il est mandé pour faire un inventaire;

A sa place, je viens apporter deux Contrats,

Auxquels il ne faut plus que votre nom au bas.

78 LES RUSES D'AMOUR,

L'un est l'Acte de vente, au sujet d'une Terre,
Dont Clitandre aujourd'hui vous fait propriétaire ;
Et l'autre est le Contrat d'Isabelle, passé...

M. Z É R O.

Signons à celui-là, j'y suis intéressé.

S C E N E X.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,
LISETTE, FRONTIN, *en-Clerc*
de Notaire, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, c'est un Monsieur qui s'appelle
Clitandre.

FRONTIN, *en Clerc*.

Ah! bon; fort à propos il vient ici se rendre.
Nous allons terminer notre acquisition.

M. Z É R O.

Finissez avec lui sans conversation.



SCENE XI.

M. DORIMON, M. ZÉRO, ISABELLE,
CLITANDRE, LISETTE,
FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

CLITANDRE.

SI j'avois en, Monsieur, l'honneur de vous con-
noître,
De ma Terre plutôt vous auriez été maître,
Et sans qu'il fût besoin de compter ici l'or;
A ces conditions, je vous la laisse encor.

M. DORIMON.

Telles offres, Monsieur, ont lieu de me confondre.
C'est l'argent à la main que j'y prétends répondre.

(*A Zéro.*)

Voilà ce qui s'appelle un Cavalier parfait.
Pour plaire, c'est ainsi que l'on doit être fait.
Je suis au désespoir que notre connoissance
Se soit faite si tard.

M. ZÉRO.

Oh! je perds patience.

Eh! morbleu, finissez tous ces fades propos.

(*A Clitandre.*)

Monsieur, voulez-vous bien nous laisser en repos?

12 LES RUSES D'AMOUR,

CLITANDRE.

Comment donc ?...

M. DORIMON.

Ah ! Monsieur ! excusez , je vous prie.

(A Zéro.)

Quel caprice est le vôtre ? & quelle brusquerie !...

Jé ne fais qui me tient dans mon ressentiment.

M. ZÉRO.

Le beau-père aujourd'hui radote , assurément.

Hé bien ! ce maître-Clerc fera-t-il diligence ?

M. DORIMON.

Quel homme ! ah ! que je suis !...

FRONTIN , *en Clerc.*

Vous plaît-il qu'on commence

Par l'Acte de vente ?

M. DORIMON.

Oui , vraiment ; il faut bien

Commencer par Monsieur.

CLITANDRE.

Non , il n'en fera rien :

Finissez le Contrat fait pour Mademoiselle.

M. DORIMON.

Non , non ; vous passerez , s'il vous plaît , devant elle.

FRONTIN.

Contrat de mar....

M. DORIMON.

Signez.

COMÉDIE. 81

FRONTIN.

Ce n'est pas celui-là.

Ah! bon. Acte de vente....

CLITANDRE, à Dorimon.

Après vous.

FRONTIN.

Le voilà.

Fort bien.

ISABELLE, à Lisette.

Ont-ils signé? Le cœur me bat, Lisette.

L I S E T T E.

Ils signent à présent. Ma foi, l'affaire est faite.

FRONTIN.

Ah! j'enrage! ah! morbleu!...

M. DORIMON.

Quels sont ces mouvemens?

FRONTIN.

Voilà ce qu'ont produit tous vos longs complimens.

Ils m'ont ici fait faire une faute étonnante.

L'un vouloit le Contrat, l'autre vouloit la vente;

Et vos civilités ont fait, pour résultat,

Que vous avez signé tous les deux le Contrat.

M. DORIMON.

Hé! comment! le Contrat est au nom de Clitandre?

FRONTIN.

Comment ai-je donc fait? je n'y puis rien comprendre.

32 LES RUSES D'AMOUR;

J'étois, apparemment, si rempli de ce nom ,
Qu'au lieu d'avoir écrit....

M. Z É R O.

Ah! le maudit brouillon!

Voilà , je vous l'avoue , un sot Clerc de Notaire!
On voit assez qu'il est du choix de mon beau-père.

M. D O R I M O N.

Cette méprise a lieu de me surprendre fort.
Mais quoi! je vois ici bien des regards d'accord!
Clitandre...

C L I T A N D R E.

Ah! que pour moi cette erreur est aimable!

F R O N T I N.

Cette faute , Monsieur , n'est pas irréparable :
Et je vais....

C L I T A N D R E.

Attendez , laissez-moi quelque instant
Être l'heureux époux de cet objet charmant.

M. Z É R O.

Ah! j'enrage. Voilà vos façons ordinaires.
Pour vouloir terminer à la fois deux affaires ,
Vous n'en pouvez jamais faire une comme il faut.
Vous vouliez , cependant , me reprendre tantôt.
De réprehension qui de nous deux est digne ?
Il signe sottement sans savoir ce qu'il signe.

COMÉDIE. 13

M. DORIMON.

Ah ! que de tels discours pour moi sont insultans !
C'en est fait , plus d'égards ; j'ai souffert trop long-
tems.

Tout ceci me fait voir à quel excès mon ame ,
En m'unissant à vous , étoit digne de blâme.

FRONTIN.

Il en faut faire un autre. Il n'est que ce moyen
Pour changer...

M. DORIMON.

Non , Monsieur , vous ne changerez rien.
Que ce soit par erreur , que ce soit par adresse ,
Tel que vous l'avez fait , je prétends qu'on le laisse ,
Et que mes intérêts ne soient jamais liés
Avec ceux de Monsieur : Isabelle , signez.

M. ZÉRO.

Bon ! bon ! vous badinez ! Isabelle est trop sage....

LISETTE.

Oh ! non , non ; ma Maitresse aime le badinage.

CLITANDRE.

J'adorois Isabelle ; & j'avoue , en effet....

M. DORIMON.

Je vous pardonne tout ce que vous avez fait.
Je fais vos qualités , vos biens , votre famille.
Vous aurez ma tendresse & la main de ma fille.

M. ZÉRO.

Quoi ! c'est donc tout de bon ! ah ! je m'en vengerai.
Oui , j'en aurai raison , ou bien je ne pourrai.

34. LES RUSES D'AMOUR, COMÉD.

Par surprise sa main vous est ici donnée ;
Et je vous ferai voir , après cet hyménée ,
Que j'étois plus que vous digne d'avoir sa foi ,
Et qu'un mari doit craindre un rival tel que moi.

(*A Isabelle.*)

Pour vous , Mademoiselle , il est extraordinaire
Que vous ne disiez rien sur une telle affaire ;
Mais vous regretterez ma tendresse , mes soins ,
Et mes biens. Adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DORIMON , CLITANDRE ,
ISABELLE , LISETTE , FRONTIN.

LISETTE.

BOn ; c'est un Zéro de moins.

M. DORIMON.

Entrons dans la maison terminer toutes choses.
Vive , vive l'Amour & ses métamorphoses.

Fin du troisieme & dernier Acte.



L'AMOUR SECRET,

L'AMOUR SECRET,

C O M É D I E

En un Acte, en Vers,

P A R M. POISSON;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens François,
le 5 Octobre 1740.*

Tome II.

E

ACTEURS

BÉRONTE, oncle de Lucile. *M. de la Thorillière.*

LUCILE, nièce de Béronte. *Mlle. Poisson.*

ÉRASTE, } *M. Dubois.*

CLITANDRE, } amis. *M. Dangeville.*

LISETTE, Suivante de Lucile. *Mlle. Dangeville.*

L'OLIVE, valet de Clitandre. *M. Poisson.*

FRONTIN, valet d'Éraste. *M. Montmény.*

La Scène est dans une Place publique.



L'AMOUR SECRET, *C O M É D I E.*

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.



ACHONS donc quels seront vos plaisirs
dans ce jour.

Jouerez-vous, boirez-vous, ou ferez-
vous l'amour ?

Car de ces choses-là, j'aurois l'ame étonnée,
Si vous n'en faisiez une, au moins, dans la journée.

ÉRASTE.

Voilà donc mes plaisirs, ou plutôt mes défauts ?
N'est-ce pas ?

E 1

88 L'AMOUR SECRET,

FRONTIN.

Non, ce sont vos plaisirs capitaux ;
Je ne compte pas ceux qui sont de moindre classe ,
Comme le Bal , le cours , les Spectacles , la chasse ,
Les veilles , les cadeaux , les concerts à minuit ,
Les fêtes , les bouquets , & les courses de nuit.

ÉRASTE.

De mes amusemens tu tiens donc un Registre ?

FRONTIN.

Comme j'en suis souvent le principal Ministre ,
Ils sont tous la plupart tracés en mon cerveau.
Hé bien ! que ferez-vous aujourd'hui de nouveau ?

ÉRASTE.

Aujourd'hui , je ne fais ce qu'il faut que je fasse.

FRONTIN.

De tant d'aïse , avouez-le , à la fin on se lasse ;
Ah ! l'ennuyeux état , l'insupportable poids ,
D'être jeune , bienfait , noble & riche à la fois !
Cela devient gênant , Monsieur.

ÉRASTE.

Tu me fais rire.

FRONTIN.

Dans votre air nonchalant , ma foi , je vous admire.

ÉRASTE , *regardant sa montre.*

Clitandre ne vient point ; cependant il est tard.

FRONTIN.

Comme dans vos plaisirs il est toujours de part ,

Il ne fauroit vers vous oublier de se rendre:
 L'aimable Cavalier, Monsieur, que ce Clitandre
 Plein d'esprit, enjoué, complaisant, généreux,
 Que vous vous convenez à merveille tous deux!
 Vous avez même bien, comme même mérite.

É R A S T E.

Et même âge, Frontin.

F R O N T I N.

Ainsi, même conduite.

É R A S T E.

Nous sommes d'amitié liés si fortement,
 Que nos cœurs n'ont aussi qu'un même sentiment;
 De nos choix, de nos goûts le rapport est extrême;
 Ce que l'un de nous veut, l'autre le veut de même.

F R O N T I N.

Fort bien; si vous aviez une Maitresse ici,
 Par ce même rapport il la voudroit aussi.

É R A S T E.

Quel discours! L'amitié, quand elle est véritable,
 N'exige jamais rien qui ne soit raisonnable.

F R O N T I N.

L'Amour & l'Amitié se combattent d'abord,
 Mais je crois que l'Amour est toujours le plus fort;
 Au cœur, vous le savez, bien vite il s'insinue.

É R A S T E.

Non; sa force, crois-moi, m'est encore inconnue.
 Je l'avouerai, Frontin; mon cœur jusqu'à ce jour,
 Sensible à l'amitié, ne l'est point à l'amour:

E ,

90. L'AMOUR SECRET,

Cependant, tu le fais, je vois assez de Belles,
Je fais même souvent le galant auprès d'elles;
Je vante leur esprit, leurs charmes & leurs voix,
Mon cœur ne pourroit faire entr'elles qu'un bon
choix,

Tout parle en leur faveur, & tout m'en sollicite;
Mais, quels que soient enfin leurs attraits, leur mérite,
Du véritable amour je ne sens point les feux,
Et je ne sais pourquoi.

FRONTIN.

C'est que l'objet heureux
Qui rendra quelque jour votre ame plus émue,
Ne se présente pas encore à votre vûe.
Ah! Monsieur, que pour vous ce seroit grand bonheur,
Si quelque jeune objet vous enflammoit le cœur!
Oui, je voudrois un jour, vous voir, pour votre gloire,
Perdre pour deux beaux yeux le manger & le boire.

ÉRASTE.

Pourquoi me souhaiter d'un Amant le destin?

FRONTIN.

C'est que vous en seriez un peu moins libertin.

ÉRASTE.

Il a, je crois, raison. Mais Clitandre s'avance.

FRONTIN.

On vous attend, Monsieur, avec impatience.
Mon Maître s'endormoit, vous venez à propos.

SCÈNE II.

CLITANDRE , ÉRASTE , FRONTIN.

CLITANDRE.

HÉ bien ! que ferons-nous ? est-ce jour de repos ?
Car depuis quelque tems nous menons une vie
Assez folle , entre nous.

ÉRASTE.

Clitandre , elle m'ennuie ,
J'en suis rassasié , d'honneur ; & ce matin
Je m'en entretenois encore avec Frontin.
Nous nous lassons de vivre ; est-ce être raisonnable ?
Jusqu'au soleil levé tous les jours être à table !
Nous y fuccomberons.

CLITANDRE.

Ma foi , trêve au plaisir.

FRONTIN.

Il faut donc pour cela faire trêve aux desirs.

CLITANDRE.

Qu'imaginerions-nous qui pût nous rendre sages ?

FRONTIN.

Cela n'est guère aisé , sur-tout fortant de Pages.

ÉRASTE.

Oui , sérieusement il faut nous modérer ,
Et de ce train de vie un peu nous retirer.
Nous dissipons nos biens , notre santé s'altère ;

92 L'AMOUR SECRET,

Et je crois qu'il seroit un moyen salutaire.
D'arrêter le torrent de nos déréglemens:
Nous allons attraper bientôt nos vingt-cinq ans,
Et nous nous trouverons, peut-être, à nos trentièmes,
Sans avoir encor fait de retour sur nous-mêmes.

(*A Frontin.*)

Laisse-nous.

FRONTIN, *sort.*
Volontiers.

S C E N E I I I .
CLITANDRE, ÉRASTE.
CLITANDRE.

EH ! quel est ce moyen-
Si salutaire ?

É R A S T E.
Il peut faire tout notre bien,
Nous tirer d'un état vraiment digne de blâme ;
C'est que chacun de nous bientôt prenne une femme.

CLITANDRE.
Ah ! parbleu le hazard est plaisant tout-à-fait ;
Sans que tu l'eusses dit , j'y pensois en effet.
Il est vrai qu'une femme aimable , jeune , sage ,
Arrête comme un frein , fixe un homme volage ,
Forme ses sentimens , règle ses actions ,
Et change en revenus ses dissipations.

É R A S T E.
Considère Damis : tu l'as vu , ce me semble ,

CLITANDRE.

Qui, son épouse & lui vivent des mieux ensemble.

ÉRASTE.

Par des soins, des respects, ils sont toujours liés ;

On ne pourroit jamais les croire mariés.

Combien d'attentions, quelle vive tendresse !

De sa femme, en un mot, il a fait sa Maitresse.

CLITANDRE.

Et Célimene encore, & le jeune Cléon ;

Ce fut l'intérêt seul qui fit leur union :

Et ce n'est que long-tems après leur alliance,

Qu'ils se sont avisés de faire connoissance.

L'un sans l'autre à présent ne sauroit faire un pas,

Et sont si bien liés qu'ils ne se quittent pas.

ÉRASTE.

Il est des unions dont mon ame est ravie,

Et que je ne puis voir sans y porter envie.

Qui pourrions-nous choisir qui pût nous convenir ?

CLITANDRE.

Il faut voir, s'informer, & ne pas nous unir :

A ces jeunes objets qui solârent sans cesse :

Mon cœur à la beauté préfère la sagesse ;

Et lorsque d'une femme on veut faire le choix...

Attends ; je me souviens qu'en ces lieux autrefois,

J'ai vu, mais jeune encor, la nièce d'un Béronte...

Elle peut bien avoir ses seize ans de bon compte.

Je vais te dire plus ; c'est que dernièrement,

Quand je fus visiter ma parente au Couvent...

E ;

94 L'AMOUR SECRET,

J'entrevis cette nièce ; elle plut à ma vûe :
Mais , je n'en eus pas l'ame en ce moment émue ,
Au point d'en conserver si grande impression ;
Cependant à présent j'y fais réflexion.
Cet oncle m'aimoit fort ; il a même une Terre ,
Où j'allois quelquefois chasser avec mon père ;
Et je crois que je puis... Mais , vas-y de ma part ;
Et même dès ce jour ; c'est un brave vieillard ,
C'est un homme de goût ; chez lui tout plaît , tout
brille.

Il étoit autrefois ami de ma famille ,
Et je ne fais pourquoi , ni par quelle raison ,
On a cessé d'avoir avec lui liaison.
Cette Belle à propos m'est venue en l'idée ,
Elle pourroit bien être à quelqu'autre accordée.
Que fais-je ? il faut tenter la chose hardiment.
Il ne t'en coûtera pour toi qu'un compliment ;
Il te recevra bien.

É R A S T E.

Que n'y vas-tu toi-même ?

C L I T A N D R E.

Non ; ma timidité là-dessus est extrême.
Ce n'est pas qu'il foit fier ; mais je serois confus
S'il me falloit en face essuyer un refus.
Cette honte pour toi ne fera pas si grande ;
De sa nièce d'abord fais pour moi la demande.
La chose est toute simple.

COMÉDIE.

95

ÉRASTE.

Est-il loin d'ici?

CLITANDRE.

Non;

Au coin de cette place où tu vois ce balcon.

ÉRASTE.

Mais pendant que pour toi je vais parler, Clitandre...

CLITANDRE.

Hé bien?

ÉRASTE.

Le même office, il faudra me le rendre,

Et pour moi t'informer...

CLITANDRE.

Oui, pour toi j'agirai.

Tu me marieras, toi; moi, je te marierai.

Mais je crois voir de loin ce Béronte paroître.

ÉRASTE.

Quoi! feroit-ce-là lui?

CLITANDRE.

Cela pourroit bien être.

Oui, parbleu, c'est lui-même; il pourroit s'arrêter.

Dans cette même place, & je dois l'éviter;

Car il faut, avant tout, s'informer & connoître.

Si sa nièce... Il approche, évitons de paroître.



S C E N E I V.
B É R O N T E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

OUI, Monsieur, sur mes soins daignez vous reposer;
Je suis prudente, & fais comme il faut enuser
Avec une jeunesse alerte, évaporée,
Et presque à tout moment au caprice livrée.
Je n'entends pas parler de Lucile; je croi
Que je ne puis près d'elle avoir qu'un doux emploi;
Et l'éducation que du Cloître...

B É R O N T E .

N'importe.

Ayez soin de veiller sur ma nièce, de sorte
Qu'il ne me puisse un jour arriver d'accident;
Pour un fâcheux revers il ne faut qu'un instant.
On a peu de scrupule en ce siècle commode,
Et les enlevemens sont beaucoup à la mode.

L I S E T T E .

Je la tiendrai si bien, qu'il faudra, par ma foi,
Si l'on veut l'enlever, qu'on l'enlève avec moi.

B É R O N T E .

Bon. Avec elle as-tu raisonné tête-à-tête ?
Je lui crois de l'esprit.

L I S E T T E .

Oh! quelle n'est pas bête !
Son air simple & dolent est chez elle affecté.

Elle nous cache un peu de sa vivacité.
 Quoiqu'à se composer elle soit attentive,
 Je vous jure qu'elle est bien moins froide que vive.

BÉRONTÉ.

Je l'aime ; son bonheur fait mon unique espoir,
 Et je veux travailler bientôt à la pourvoir.

LISETTE.

C'est bien penser.

BÉRONTÉ.

Crois-tu que là-dessus j'hésite ?

Va, va, j'en saisirai l'occasion bien vite.

LISETTE.

Son cœur fait pour aimer, bien plus que pour haïr,
 N'aura pas là-dessus peine à vous obéir ;
 Mais pour qu'elle puisse être encor plutôt pourvue,
 Il faut que sa beauté dans le monde soit vûe ;
 Un peu de promenade, un peu de l'Opéra,
 Et vous verrez après que l'on contractera.
 Des dons de la Nature étant favorisée,
 Elle peut fort bien être au grand jour exposée.

BÉRONTÉ.

C'est mon intention de la mener par-tout ;
 C'est le monde qui forme & l'esprit & le goût.

LISETTE.

La preuve par moi-même en est bien confirmée,
 Et c'est le monde, moi, qui vraiment m'a formée.

BÉRONTÉ.

Je le crois. Chez Lucile à présent il fait jour ;
 Avant que de sortir je veux y faire un tour.

98 L'AMOUR SECRET,

L I S E T T E.

Je vais faire à présent pour elle quelque emplette.

B É R O N T E.

Fort bien ; mais ne fors pas sans me parler , Lisette.

S C E N E V.

L I S E T T E , *seule.*

SORT. Voilà, je l'avoue, un-oncle complaisant ;
Pour leur nièce, il'en est qui n'en feroient pas tant.
Il a, ma foi, raison, & sa maxime est sage :
Une tille souvent qu'on tient dans l'esclavage,
Trouvant la liberté qu'on lui veut refuser,
Au gré de ses desirs croit devoir en user ;
Et secouant alors le joug de la sagesse...

S C E N E V I.

F R O N T I N , L I S E T T E.

F R O N T I N.

A Qui dans ce quartier faut-il que je m'adresse ?

L I S E T T E.

Que cherche ce Valet ?

F R O N T I N.

Dites-moi, s'il vous plaît ;

Si l'Hôtel que je vois... Oui, je crois que ce l'est...

Seroit l'Hôtel Béronte ?

COMÉDIE.

99

L I S E T T E.

Oui ; j'y demeure même.

F R O N T I N.

Ah ! vous y demeurez ; ma joie en est extrême.

Vous pourriez m'éclaircir...

L I S E T T E.

Sur quel sujet ?

F R O N T I N.

Touchant

Certaine nièce... On veut savoir si du Couvent

Elle est retirée.

L I S E T T E.

Oui.

F R O N T I N.

Fille ?

L I S E T T E.

Comme moi.

F R O N T I N.

Peste !

(Il sort.)

Adieu ; vous rendre grace est tout ce qui me reste.

L I S E T T E.

Dans sa commission ce n'est pas s'amuser.

Ah ! que j'aurois bien dû le faire un peu jaser



SCENE VII.
BÉRONTE, LISETTE.
BÉRONTE.

LUCILE en ce moment te demande, Lisette.
LISETTE.

Ah! je vois bien qu'il faut apprêter la toilette.
BÉRONTE.

Dis-lui, qu'en l'attendant, je me promene ici.
Elle pourra fort bien y prendre l'air aussi.
(*Seul.*)

Depuis que cette place est de verdure ornée,
J'y passe volontiers tout seul une journée:
Paris, de jour en jour, augmente d'agrémens,
Et je voudrois pouvoir vivre encore cent ans.

SCENE VIII.
ÉRASTE, BÉRONTE.
ÉRASTE.

DE la part d'un ami, que je puis dire intime,
Et pour lequel, Monsieur, vous avez quelque estime,
Je viens exprès vous faire un légitime aveu:
Il aspire à l'honneur d'être votre neveu;
Et comme à votre nièce il n'oseroit prétendre
Sans favoir...

COMÉDIE.

101

BÉRONTÉ.

Quel est-il, s'il vous plaît ?

ÉRASTE.

C'est Clitandre.

BÉRONTÉ.

Clitandre ! Mais vraiment il me fait trop d'honneur.
Pour ma nièce a-t-il donc besoin d'Ambassadeur ?
Ignore-t-il combien on le révère, on l'aime ?
Il pouvoit franchement se déclarer lui-même,
Et bannir entre nous cette formalité.

ÉRASTE.

Soit égard, soit respect, ou soit timidité,
Il m'a chargé, pour lui, d'en faire la demande.

BÉRONTÉ.

La faveur qu'il me fait en est d'autant plus grande,
Qu'un ami tel que vous s'intéresse pour lui.
Dites-lui que je veux le voir dès aujourd'hui.
Mais de quand, s'il vous plaît, a-t-il donc vu ma nièce ?
Car elle n'est ici que d'hier.

ÉRASTE.

Il confesse,

Que depuis quelques jours il la vit un instant,
En allant visiter sa parente au Couvent ;
Et craignant, au récit qu'on fait de son mérite,
Que quelqu'un près de vous bientôt ne sollicite...

BÉRONTÉ.

Non, qu'il ne craigne rien, & qu'il soit assuré,
Que sur tous ses rivaux il sera préféré.

102 L'AMOUR SECRET.

J'ai toujours estimé Clitandre , je vous jure ;
Outre qu'il a pour lui le bien & la figure ,
Il est né de parens qui se sont tour-à-tour
Distingués à la Guerre , aussi-bien qu'à la Cour.
D'ailleurs , je le crois sage ; il tient peu , ce me semble ,
Du jeune homme.

É R A S T E.

Depuis que nous vivons ensemble ,
Il m'a toujours paru d'assez égale humeur ;
Et , sans reproche , il est plein d'esprit & d'honneur.

B É R O N T E.

Vous êtes donc amis dès long-tems ?

É R A S T E.

Dès l'enfance ,

Depuis plus de dix ans.

B É R O N T E.

Sans vous faire une offense ,

Peut-on vous demander si vous êtes garçon ?

É R A S T E.

Oui , Monsieur , & le fils du feu Comte d'Ormon.

B É R O N T E.

Fils du Comte d'Ormon ! seroit-il bien possible ?

Je veux vous témoigner combien j'y suis sensible.

Nous étions fort amis , & suis au désespoir

De n'avoir point encore une nièce à pourvoir ;

De Clitandre & de vous je ferois deux beaux-frères.

É R A S T E.

L'alliance , Monsieur , me seroit des plus chères .

BÉRONTÉ.

J'ai connu votre père , en quatre-vingt , je croi ;
Nous étions en ce tems des gaillards , par ma foi.
Vous allez voir bientôt Lucile ici se rendre ,
Vous en ferez vous-même un récit à Clitandre ;
Vous l'examinerez , &c , sans prévention ,
Vous-même jugerez de l'acquisition.
Je serai satisfait si l'hymen se termine ,
Et ma nièce , je crois , n'en sera pas chagrine.
Hé ! que Lucile vienne ici dans le moment.
Je ne m'attendois pas à cet événement ;
La Fortune , ma foi , s'est pour elle employée :
Hier hors du Couvent , aujourd'hui mariée !
La voici qui paroît.

SCÈNE IX.

LUCILE , BÉRONTÉ , ÉRASTE ,
LISETTE.

ÉRASTE.

O Ciel ! quelle beauté !

BÉRONTÉ.

Comment la trouvez-vous ? Dites la vérité.

ÉRASTE.

Mon silence en dit plus que je n'en pourrois dire ,
Et mon étonnement... Je me tais , &c j'admire.

104 L'AMOUR SECRET,

Clitandre ne fais pas l'excès de son bonheur,
Et jamais tant d'attraits... Ah ! quel trouble en mon
cœur !

B É R O N T E..

Vous la verrez tantôt sous une autre parure ;
Ce simple négligé sent encore la clôture.

É R A S T E.

Monsieur, quand on est belle, on l'est sans ornement ;
Et les graces n'ont pas besoin d'ajustement.

L U C I L E.

Ce discours trop flatteur que je vois qu'on m'adresse,
Quoiqu'il ne soit pas juste, est plein de politesse.

É R A S T E.

Bien-loin de me servir d'un langage flatteur,
La bouche ici dit moins que ne ferait le cœur.

L I S E T T E.

Cet jeune Cavalier se fait assez entendre.

B É R O N T E..

Venons au fait. Oh ! ça, je prétends te surprendre,
Mais agréablement ; cependant tu sens bien
Que je ne te fais pas descendre ici pour rien.
N'as-tu pas de ceci quelque secret augure ?

L U C I L E, *d'un air embarrassé.*

Moi je n'augure rien, mon oncle, je vous jure.

B É R O N T E..

Quoi ! rien ne cause ici quelque trouble en ton cœur ?

L U C I L E.

J'en'y vois nul sujet de crainte ou de terreur ;
Et je ne fais pourquoi...

COMÉDIE.

105

L I S E T T E.

Chose bien difficile

A deviner !

B É R O N T E.

Je vais te l'expliquer , Lucile.

On demande ta main ; elle fait tout l'espoir

De quelqu'un qui viendra tantôt la recevoir :

Et voilà son ami qui pour lui s'intéresse ,

Et qui peut , de sa part , t'expliquer sa tendresse.

L U C I L E , *embarrassée.*

Il n'est donc pas ici ?

B É R O N T E.

Mais vraiment non.

L I S E T T E.

Oh ! oh !

Le cœur de ma Maîtresse a fait un quiproquo.

É R A S T E.

Oui , Mademoiselle , oui , de celui qui vous aime ,

J'ose vous déclarer la passion extrême ;

Il n'avoit point encor senti d'Amour le trait ,

Le moment est venu , votre vûe a tout fait :

Et rien à son destin ne sera préférable ,

Si de vous il obtient un aveu favorable.

L U C I L E.

L'aveu dont vous parlez n'auroit rien de réel ,

Et de ma part , Monsieur , seroit peu naturel ;

C'est prétendre exiger une chose impossible.

Pour ce qu'on ne voit pas , peut-on être sensible ?

106 L'AMOUR SECRET,

Ce n'est point par mépris pour qui veut bien m'avoir ;
Mais ce qu'on doit aimer , il faut du moins le voir.

B É R O N T E.

Je ne la blâme point, sa raison est fort bonne ;
Avant que d'épouser , il faut voir la personne.

(*A Érasle.*)

Ma foi, vous devriez l'amener à présent.

L I S E T T E , *à part.*

Nous nous en tiendrions volontiers à l'Agent.

É R A S T E , *s'en allant.*

Il va bientôt jouir d'une douce entrevue.

Ah ! que je me ferois passé de cette vûe !

B É R O N T E.

Allez, ma nièce, allez vous ajuster un peu ;

Il faut recevoir bien mon prétendu neveu :

Moi, je veux de ce pas aller chez mon Notaire ;

Afin de terminer avec lui quelque affaire.

S C E N E X.
L U C I L E , L I S E T T E.

L U C I L E.

H É bien ! Lifette ?

L I S E T T E.

Hé bien ! je vois votre embarras ;

Les yeux sont satisfaits, mais le cœur ne l'est pas :

Comme vous, par ma foi, j'ai pris aussi le change.

LUCILE.

Ma situation me paroît bien étrange ;
Mais , qui ne se seroit abusé comme moi ?
Un autre auroit pensé de même , je le croi ,
Et cru , sans hésiter , qu'une telle visite
N'étoit faite que pour...

LISETTE.

Vous avez cru trop vite.

LUCILE.

Trop vite , non ; mon oncle ici me fait venir ,
J'ignore à quel sujet il veut m'entretenir.
J'arrive , pour savoir ce que ce pourroit être ;
Je le crois seul , & vois ce jeune homme paroître ,
Dont l'aspect , je l'avoue , a troublé tous mes sens.

LISETTE.

Il s'est troublé de même.

LUCILE , *d'un air agité.*

Après cela j'entends ;

En termes ambigus , mon oncle qui s'exprime ,
Qui parle obscurément....

LISETTE.

De même qu'une énigme.

LUCILE.

Et puis éclaircissant ce mystère à la fin ,
En deux mots il m'apprend qu'on demande ma main ;
Et celui dont j'étois alors préoccupée...
N'est pas... Contre mon oncle , ah ! que je suis piquée !

LISETTE.

Quoi ! de l'emportement ! Je vois bien , entre nous ,

108 L'AMOUR SECRET,

Que cet objet a fait impression sur vous.
C'est un coup du hazard , vous êtes excusable ;
Mais la chose jamais ne seroit pardonnable ,
Si vous ne commenciez d'abord par arrêter
Ces premiers mouvemens , qui pourroient augmenter.
En matière d'amour je suis un peu savante ;
Notre cœur à nous nuire a toujours trop de pente.
Il faut donc vous armer de résolution ;
Car on ne suivra point votre inclination.

LUCILE.

Hélas ! non.

LISETTE.

Il faut donc que vous perdiez l'idée

De...

LUCILE.

De tes bons conseils j'ai besoin d'être aidée.

LISETTE.

De celui qui ne peut avec vous se lier.

LUCILE.

C'est mon dessein.

LISETTE.

Il faut tout-à-fait l'oublier.

LUCILE.

Oh ! je n'y songe plus.

LISETTE.

C'est bien fait.

LUCILE.

Est assez prévenante.

Sa figure

LISETTE.

L I S E T T E.

Et laissez...

L U C I L E.

Je t'assure

Qu'il est des mieux faits.

L I S E T T E.

Mais il n'est plus question...

L U C I L E.

Ah! je t'en parle ici par conversation.

Il a l'esprit galant, s'exprime avec aisance.

L I S E T T E.

Fort bien, continuez.

L U C I L E.

Tu crois donc que j'y pense?

• Et quand j'y penserois, seroit-il singulier...

L I S E T T E.

Je pense, moi, qu'il faut vous aller habiller.

L U C I L E.

A tout ce que tu veux il faut que je me livre.

Ne viens-tu pas, Lisette?

S C E N E X I.

L I S E T T E, *seule.***A**LLEZ, je vais vous suivre.

La petite personne a bien vite pris feu,

Et je crains que ceci ne soit plus fort que jeu.

Tome II.

F

110 L'AMOUR SECRET,

Ce Cavalier de même a pris du goût pour elle ,
Je ne fais quel il est , ni comment il s'appelle....
Mais celui que je vois ne m'est pas inconnu.

SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

L'OLIVE.

HÉ! bon jour.

LISETTE.

Du Pays te voilà revenu?

L'OLIVE.

Ma foi , vive Paris , mon enfant , la Province
Ne me pouvoit offrir qu'une fortune mince ;
Toujours partant , restant ; enfin tout rabattu ,
Je reste.

LISETTE.

Et qu'as-tu fait depuis qu'on ne t'a vu?

L'OLIVE.

J'ai d'un Auteur Gascon été le Secrétaire ;
Mais , chez lui je faisois un jeûne trop austère.
Je le quittai ; je fus dans la suite arrêté ,
Pour être Postillon....

LISETTE.

Quelle variété

De conditions!

COMÉDIE.

III

L' O L I V E.

Chez une veuve joueuse ,
Dont le service étoit d'une fatigue affreuse.
J'y renonçai ; depuis j'eus la condition
D'un grave Médecin , Suisse de Nation ,
Il m'avoit arrêté d'abord pour une année ,
Mais je n'y pus rester qu'une seule journée.

L I S E T T E.

Pourquoi ?

L' O L I V E.

Cet homme-là ne buvoit que de l'eau.

L I S E T T E.

Pout un Suisse le cas me semble assez nouveau.
Tu n'as pas amassé beaucoup , en apparence ?

L' O L I V E.

Bon ! il m'en a coûté du mien , en conscience.
J'ai voulu toujours vivre en garçon distingué ;
Si tu favois combien je me suis intrigué ,
Pour faire un peu fortune , & combien d'entreprises
Fausses... Oh ! par ma foi j'ai fait bien des sottises.

L I S E T T E.

L'Olive ! sans compter celles que tu feras.

L' O L I V E.

Hé ! dans ce monde-ci chacun n'en fait-il pas ?
Croirois-tu , mon enfant , que , déguisant mon être ,
J'ai pendant près d'un mois à mon tour été Maître ?

L I S E T T E.

Comment cela ?

112 L'AMOUR SECRET,

L'OLIVE.

Je fis un jour gros gain au jeu,
Près de six cens louis, & ce n'étoit pas peu
Pour moi. Quelle fortune!

LISETTE.

Elle étoit assez bonne.

L'OLIVE.

D'abord, mon premier soin fut d'orner ma personne;
J'arborai le velours pour la premiere fois,
Je pris appartement, Laquais, carrosse au mois:
Or, ce Laquais, jadis mon meilleur camarade,
Chez moi de Domestique ayant acquis le grade,
Derriere mon carrosse alloit dans le beau tems,
Et si-tôt qu'il pleuvoit, il se mettoit dedans;
Bien souvent je n'avois que lui de compagnie,
Nous mangions même ensemble, & sans cérémonie.
En divertissemens nous passions tous les jours,
Aux Spectacles par fois, & vers le soir au Cours.
Je m'étois bien meublé, j'avois aussi vaisselle,
Tabatieres, bijoux, & Maitresse nouvelle;
Mais, comme au monde il n'est rien qui ne prenne fin,
Le sort en peu de tems fit expirer mon gain;
Et la soustraction, hélas! fut bientôt faite;
Vaisselle, argent, bijoux, tout fut à la roulette,
Mon Valet prenant part à mon affliction,
Adieu, dit-il; je vais chercher condition.
Adieu, lui dis-je aussi; mais dans cette infortune,
Cherchant maison pour toi, pour moi cherches-en une.
Heureux de revenir à mon premier état.

L I S E T T E.

Il ne t'en reste rien que d'avoir été fat.

L' O L I V E.

Présentement je sers un Cavalier aimable ,
De société douce , un convive agréable ,
Qui s'appelle Clitandre , & qui lié souvent
Avec certain Érafte , autre jeune galant ,
Dont l'esprit...

L I S E T T E.

Attends donc; ce pourroient fort bien être
Nos gens en question.

L' O L I V E.

Quoi! tu crois les connoître?

L I S E T T E.

Je ne fais... Mais on peut nous entendre en ces lieux ,
Entrons dans la maison pour nous expliquer mieux.

L' O L I V E.

Mais je tiens un billet , qu'à mon Maître il faut rendre.

L I S E T T E.

Entrons vite , je vois quelqu'un ici se rendre.

S C E N E X I I I.

CLITANDRE , *seul.*

C'EST sans réflexion que tantôt je parlois.
Quelle imprudence à moi ! quoi ! je me marierois !
De l'état de garçon ai-je lieu de me plaindre ?

F 3

114 L'AMOUR SECRET,

Pourquoi dans des liens irois-je me contraindre ?
 Pourquoi renoncerois-je à cette liberté
 Qui fait tout mon repos , & ma félicité ?
 Qu'Érasme , s'il le veut , fasse choix d'une femme ,
 Je ne m'oppose point aux desirs de son ame.
 Que seul il se marie , en ses nobles transports ;
 Il en aura lui seul la joie , ou les remords.
 Qui me sera garant de l'humeur d'une épouse ?
 Ne peut-elle pas être ou coquette , ou jalouse ?
 Avoir des sentimens tout contraires aux miens ?
 Et quand l'Hymen m'aura chargé de ses liens ,
 Me fera-t-il alors aisé de les lui rendre ,
 Sans donner au Public une scène , une esclandre ?
 Ah ! quittons un dessein si légèrement pris ,
 Et dont la seule idée irrite mes esprits.
 Prendre femme , ma foi , c'est se donner un maître.
 Érasme n'aura pas vu Béronte , peut-être ;
 Je le cherche par-tout , & ne le trouve pas.
 J'ai pourtant envoyé l'Olive sur ses pas....
 Peut-être il n'est plus tems ; je souffre le martyre.
 Ah ! voici mon Valet ; qu'aura-t-il à me dire ?

SCENE XIV. L'OLIVE, CLITANDRE. L'OLIVE.

MONSIEUR, c'est un billet que m'a donné Frontin.
 De la part....

COMÉDIE.

115

CLITANDRE.

C'est d'Érasme : ah ! voici mon destin.

(Il lit.)

LETTRE.

» Ami , j'ai vu Monsieur Béronte ,
» Et me suis acquité de ma commission ;
» Il veut que d'une course prompte ,
» Vous veniez recevoir son approbation.
» Vous présenter sa nièce est tout ce qu'il desire ;
» Pour vous plein de zèle & de feu ,
» Il vous accepte pour neveu.
» Sur ce sujet , c'est tout ce que je puis vous dire.
Me voilà marié , c'est à mon grand regret ;
Je suis au désespoir de ce qu'Érasme a fait.

(Il continue de lire.)

» J'ai réfléchi quelques instans
» Sur la chaîne de l'hyménée ;
» Mon cœur est incertain , & dans cette journée
» Ne cherche rien pour moi , s'il en est encor tems.

Lui-même ne veut plus aussi de mariage ,
Il craint de s'engager dans le tems qu'il m'engage ;
Et changeant de pensée... Ami trop inconstant ,
Je voudrais bien te voir à ma place à présent.
Hélas ! que dis-je ici ? quelle est mon injustice !
Ai-je donc aujourd'hui moins que lui de caprice ?
S'il ne veut plus d'Hymen , s'il renonce à sa loi ,
Ne fait-il pas ici même chose que moi ?
Quel parti prendre ? O ciel !

116 L'AMOUR SECRET,

L'OLIVE, *à part.*

Je devine la chose,

Et du trouble qu'il a, je connois trop la cause.

Lifette m'a tout dit ; mais je le fâcherois

Encor bien autrement, si je l'en instruisois.

CLITANDRE.

Dans l'instant qu'un ami pour moi porte parole ;

Puis-je la retirer ?

L'OLIVE.

Érafte est un bon drôle.

CLITANDRE.

C'est moi-même qui l'ai prié de me servir.

L'OLIVE.

Mais vous ne l'avez pas prié de vous trahir.

CLITANDRE.

Il fera contre moi courroucé.

L'OLIVE.

Bon ! qu'importe ?

Il faut le détromper, son erreur est trop forte.

CLITANDRE.

Il aura, de ceci, tout le désagrément.

L'OLIVE, *à Clitandre.*

Érafte vous trahit, plus de ménagement.

CLITANDRE.

Érafte...

L'OLIVE.

Oui, je ne puis souffrir qu'il vous offense.

Pour l'objet de vos vœux, nous savons comme il
pense.

CLITANDRE.

Comment!... Que pense-t-il pour l'objet de mes vœux?

L'OLIVE.

Il en est devenu tout d'un coup amoureux,

Puisqu'il faut vous le dire.

CLITANDRE.

Il seroit....

L'OLIVE.

La Suivante

M'a dit tout le mystère en personne prudente.

CLITANDRE.

Ah! ciel! Quel bonheur! si...

L'OLIVE.

Quel seroit ce bonheur?

CLITANDRE.

L'Olive, tu remets le calme dans mon cœur.

L'OLIVE.

Le calme! Ce n'est pas encor toute l'affaire.

CLITANDRE.

Acheve, dis-moi tout.

L'OLIVE.

Ceci va vous déplaire.

CLITANDRE.

Non.

L'OLIVE.

Puisque vous voulez de tout être éclairci,

C'est que de votre ami Lucile est folle aussi.

Vous n'étiez point instruit de tout ce qui se passe,

Et ce revers....

F 5

CLITANDRE.

L'Olive, il faut que je tembrasse.

L'OLIVE.

Pourquoi donc cette joie? Est-ce qu'il perd l'esprit?

CLITANDRE.

Tout ceci se rapporte au billet qu'il m'écrit;
 Et la crainte qu'il a, que, dès cette journée,
 Je n'aille l'embarquer dans les nœuds d'Hyménée,
 De cet amour si prompt est la preuve; & je veux
 Travailler de ce pas au bonheur de ses feux.
 Je vais dire à Béronte, avec pleine franchise,
 Mon changement subit, & ce qui l'autorise;
 Lui parler pour Érafte, & dans la bonne foi
 Faire aujourd'hui pour lui ce qu'il faisoit pour moi.
 Cependant il est bon de mener cette affaire,
 Pour mieux me divertir, avec tant de mystère
 Qu'on n'en soupçonne rien; afin qu'au dénouement
 Nos amans soient surpris plus agréablement.
 Vois Érafte; dis-lui que mon ame est éprise,
 Que je suis enchanté que par son entremise
 Lucile soit ma femme; explique-lui combien
 J'ai le cœur satisfait d'un semblable lien.
 Et quelle alors que soit la peine qu'il endure,
 Fais-lui de nos amours la plus vive peinture.



SCENE XV.

L'OLIVE, *seul.*

OH ! je vois à présent que ce n'est plus un jeu ;
Il va faire mourir Éraсте à petit feu.
De mon récit d'abord il ne faisoit que rire ;
Mais un dépit jaloux a sur lui pris empire ,
Je ne fais pas comment la chose tournera.
Tous deux sont absolus , aucun ne cédera ,
Ils se disputeront , voudront rompre la paille ;
Cela ne finira que par une bataille.
Et moi , pour n'être point mêlé dans ce débat ,
Je veux en homme sage être loin du combat.
On nommera cela poltronnerie affreuse ;
Moi , je l'appellerai prudence merveilleuse.
Mais j'apperçois Lifette.

SCENE XVI.

LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

AH ! Monsieur l'indiscret !
Vous savez , par ma foi , bien garder un secret.

L'OLIVE.

Moi , je n'ai point parlé , Lifette.

202 L'AMOUR SECRET,

L I S E T T E.

Bon! quel conte!

Ton Maître est là-dedans qui dit tout à Béronte.

L' O L I V E.

Il est vrai que par moi mon Maître est informé,

Que de Lucile Érasme est fortement aimé ;

Que de toi seulement je tenois la nouvelle :

Je n'ai dit que cela ; c'est une bagatelle.

L I S E T T E.

Fort bien ; pour n'avoir pu t'empêcher de jaser,

Tu vas voir le beau train que cela va causer.

L' O L I V E.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Je te dis que Béronte & ton Maître,

En ce même moment sont aux prises , peut-être ;

Que je viens de les voir se parler d'action....

J'aurois voulu savoir leur conversation ;

Mais la chose , sans risque , étoit trop difficile.

Il est vrai que les noms d'Érasme & de Lucile ,

Ont frappé mon oreille. Ils se sont modérés ,

Et dans un cabinet sont promptement entrés ;

Je ne fais de ceci quelle sera la suite.

L' O L I V E.

La suite ? la voici : par moi sois-en instruite.

A son oncle aujourd'hui la nièce obéira ;

N' lui faut un époux , mon Maître le fera.

L I S E T T E.

Augure mal fondé , centurie inutile ;

Moi je prédis qu'Érasme épousera Lucile.

L' O L I V E.

Ma foi, ton Almanach, mon enfant, ne vaut rien.

L I S E T T E.

La fuite fera voir qu'il vaut mieux que le tien ;
Mais c'est trop m'amuser, certain desir me presse
D'aller, de mon côté, tout dire à ma Maitresse.

S C E N E XVII.

L' O L I V E, É R A S T E.

L' O L I V E.

BON, j'apperçois Érasme, il approche d'ici.
Il rêve, & ne voit pas...

É R A S T E.

Le fort le veut ainsi.

Non, je ne serai pas témoin de cette fête.

L' O L I V E.

Il s'entretient tout seul, il soupire, il s'arrête.

É R A S T E.

Il faut absolument m'éloigner de ces lieux,
J'aurois trop de contrainte en m'offrant à ses yeux.

L' O L I V E.

Il faut lui dire un peu quelque galanterie,
Qui puisse le tirer de cette rêverie.
Ah! Monsieur, vous voilà? savez-vous qu'aujourd'hui,
Mon Maître se marie?

É R A S T E.

Ah! il se marie?

122 L'AMOUR SECRET,

L' O L I V E.

Oui.

É R A S T E.

Il a donc vu Béronte ?

L' O L I V E.

Oui , vraiment , & Lucile.

Qu'elle est belle , Monsieur ! Je jure qu'entre mille

On ne trouvera pas une telle Beauté.

Il l'aime aussi....

É R A S T E.

J'en suis bien-aise , en vérité.

L' O L I V E.

Il vous doit tout , Monsieur ; il m'a conté lui-même ,

Que vous étiez l'auteur de son bonheur extrême ;

Et qu'il ne desiroit que les heureux momens

De vous le témoigner par ses embrassemens.

É R A S T E.

Clitandre a donc été bien reçu de la Belle ?

L' O L I V E.

Comment ! en doutez-vous ? il est adoré d'elle.

É R A S T E.

Ah ! ciel !

L' O L I V E.

Je l'ai laissé tantôt à ses genoux ,

Qui lui disoit : Enfin je suis donc cet époux ,

Qui sera possesseur... Mais, Monsieur, je puis croire,

Que vous n'êtes pas trop content de cette histoire.

É R A S T E.

Au contraire,... Poursuis.

L' O L I V E.

Elle , pendant ce tems,

COMÉDIE.

123

(*Lui tirant le bras.*)

Avec un regard tendre... exprimait...

É R A S T E.

Ah! j'entends.

L' O L I V E.

Tout ce que peut alors.... exprimer une femme.

Figurez-vous, Monsieur...

É R A S T E.

Que je souffre dans l'ame!

L' O L I V E.

Deux amans... tête-à-tête, avec la même ardeur,

Se jurer....

É R A S T E, *à part.*

Ah! bourreau, tu m'arraches le cœur.

L' O L I V E.

Vous devriez entrer là-dedans; il me semble

Que vous le trouveriez, peut-être, encor ensemble.

É R A S T E.

Quelque affaire à présent m'appelle loin d'ici....

Tu diras à Clitandre... Ah! morbleu, le voici.

S C E N E XVIII.

É R A S T E, L' O L I V E, CLITANDRE.

CLITANDRE.

A La fin je te trouve; il faut que je t'embrasse.

É R A S T E.

Hélas!

CLITANDRE.

De tous tes soins, ami, je te rends grace.

124 L'AMOUR SECRET,

ÉRASTE.

Non , tu ne me dois rien ; ton cœur est satisfait ,
Je suis assez payé de tout ce que j'ai fait.

CLITANDRE.

Non , non ; tu dois compter sur ma reconnaissance ,
Je veux te marier.

ÉRASTE.

Ami , je t'en dispense ;
J'ai dans ce même jour changé de sentiment ,
Ne force pas mon cœur à nul engagement.
J'aime ma liberté , mon ame la préfère
A tous les plus beaux choix qu'on puisse pour moi
faire.

CLITANDRE.

Béronte , cependant , de ce soin s'est chargé ,
Et veut que de sa main....

ÉRASTE.

Je lui suis obligé.

CLITANDRE.

L'espérance qu'il a feroit-elle frivole ?
Sais-tu bien que , pour toi , j'ai donné ma parole ,
Et que , dès ce jour même , il doit faire des pas...
A ce sujet.

ÉRASTE.

Hé ! non... Qu'il ne les fasse pas ,
Ma lettre ce matin t'expliquoit ma pensée.

CLITANDRE.

L'affaire , avant la lettre , étoit lors commencée ;
J'avois déjà parlé.

É R A S T E.

Que je suis malheureux !

CLITANDRE.

Mais je ne trouve rien à cela de fâcheux ;
Rien n'est désespéré : va parler à Béronte ,
Tu peux lui déclarer ton changement sans honte.
Franchement au bon-homme il faut ouvrir ton sein ;
Il n'est pas défendu de changer de dessein.
Va le voir , te voilà si près de sa demeure.

É R A S T E , *sortant.*

Oui , je vais lui parler , & reviens tout-à-l'heure.

S C E N E X I X .
CLITANDRE , L'OLIVE.
L'OLIVE.

COMME il est agité !

CLITANDRE.

C'est ce que je voulois :

Tout ici se dispose au gré de mes souhaits :
Béronte est informé par moi de l'aventure ;
Il a voulu d'abord faire quelque murmure :
Mais j'ai su l'appaîser , & l'ai si bien mené ,
Que , selon mon desir , tout fera terminé.

L'OLIVE.

Mais je ne conçois rien à tout votre système ,
Éraste va parler , peut-être , pour lui-même ;

126 L'AMOUR SECRET,

De l'esprit de Béronne en secret s'emparer ,
Et de votre Maitresse aujourd'hui vous frustrer.

CLITANDRE.

Je ne crois pas qu'on ait plus d'esprit que l'Olive ,
De pénétration plus heureuse , plus vive.

Lucile approche , & veut , peut-être , me parler ;
Je sens son embarras : toi , tu peux t'en aller.

S C E N E X X.

LUCILE , CLITANDRE , LISETTE.

LISETTE.

CETTE démarche-là , ma foi , n'est que folie.

LUCILE.

Ne m'abandonne pas , Lisette , je te prie.

LISETTE.

S'il vous aime , comment pourrez-vous empêcher...

LUCILE.

Ah ! je n'aurai , du moins , rien à me reprocher ;
Et je veux tenter tout dans cette conjoncture.

CLITANDRE , *à part*.

Il faut paroître ici soutenir la gageure.

LUCILE.

Monsieur... Vous voulez donc devenir mon époux ?

CLITANDRE.

Oui , Madame , & j'en fais mon destin le plus doux.

LUCILE.

Que ne m'est-il aisé de vous parler de même !

CLITANDRE.

Ne puis-je me flatter de ce bonheur extrême ?
Qui vous fait hésiter de répondre à mon feu ?
Quand tout est prêt, quand j'ai de votre oncle l'aveu,
Ne puis-je?...

LUCILE.

Je voudrais vous faire une prière....
Je voudrais vous ouvrir mon ame toute entière.

CLITANDRE.

Degrace, expliquez-vous sans crainte, sans détour;
Vous connoîtrez la mienne, & quel est mon amour.

LUCILE.

Avec tous les présens que la nature donne,
Cent belles qualités ornent votre personne.
Vous êtes né pour plaire, il n'en faut point douter :
De plus fières que moi n'y pourroient résister ;
Et je voudrais pouvoir vous le prouver moi-même.
Vous méritez, enfin, Monsieur, que l'on vous aime.
Mais, malgré tout cela, je vais vous allarmer....

CLITANDRE.

Comment ! pourquoi ?

LUCILE.

Je crains... de ne vous pas aimer.

CLITANDRE.

Ah ! vous me ravissez, en parlant de la forte ;
Mon espérance ici n'en devient que plus forte.
Quoi ! vous ne m'aimez point ! Je serois trop heureux,
Je verrai par degrés croître pour moi vos feux.

128 L'AMOUR SECRET,

Pour enchanter mon cœur , quelle délicatesse !
Vous avez trouvé l'art d'en être mieux maitresse.
Je hais une victoire aisée à remporter.
Je ne cherchois qu'un cœur difficile à dompter ,
Qu'un cœur qui pût tenir , lorsque l'Amour l'assiége.

L I S E T T E.

Un autre pourroit bien faire lever le siège.

L U C I L E.

Détrompez-vous , Monsieur , les aveux que je fais
D'un cœur dissimulé ne sont point les effets ;
L'espoir que vous avez semble extraordinaire ,
Et ne pourra jamais être qu'imaginaire.
Voulez-vous aspirer à la possession
D'un cœur , qui n'a pour vous nulle inclination ?

C L I T A N D R E.

Ah ! j'en présume mieux ; elle viendra sans peine ;
Je la ferois venir dans le sein de la haine.

L I S E T T E.

C'est être assez rempli de bonne opinion.

L U C I L E.

Mais songez-vous , Monsieur , qu'une telle union
Ne peut être jamais , de ma part , que forcée ;
Que , loin que votre ardeur en soit plus avancée....
Vous me verrez toujours....

C L I T A N D R E.

Chérir votre lien

A chaque instant.

L I S E T T E.

Quel homme ! il ne doute de rien.

C L I T A N D R E.

Oui , je prétends , Madame , en vous faire un prodige.
Vous m'aimerez.

L U C I L E.

Moi ?

C L I T A N D R E.

Vous ; vous m'aimerez , vous dis-je.

L I S E T T E.

Ceci passe , il est vrai , ma pénétration.

C L I T A N D R E.

Oui , vous aurez pour moi de l'inclination.
Elle prendra sur vous si vite tant d'empire ,
Que vous ferez contrainte ici de me le dire.

L U C I L E.

Je jure....

C L I T A N D R E.

N'allez pas faire de juremens ,
Madame , ce seroit autant de faux sermens.
Vous vous repentiriez....

L U C I L E.

Lisette , comment faire ?

L I S E T T E.

Dame , il semble qu'il soit bien sûr de son affaire.

C L I T A N D R E.

Je vais vous le prouver dans le même moment ;
Et pour cela votre oncle arrive heureusement.

SCENE DERNIERE.
BÉRONTE, LUCILE, ÉRASTE,
CLITANDRE, LISETTE.

CLITANDRE.

JE n'ai plus de recours que dans votre assistance.
Monsieur ; l'on fait ici beaucoup de résistance.

LUCILE.

O ciel ! que dois-je faire en cette extrémité ?

BÉRONTE.

On résiste beaucoup aussi de mon côté ;
Et votre ami , malgré tout ce que je propose ,
Avec même constance à son bonheur s'oppose.
S'il savoit quel objet peut être en son pouvoir ,
Il seroit bien fâché de ne le pas avoir.
Oui , s'il savoit ici la Belle qu'il refuse....

ÉRASTE.

Je ne pourrois l'aimer , & c'est-là mon excuse.
Ami , pour n'être pas davantage exposé
A refuser encor ce qu'on m'a proposé....
Dans le dessein que j'ai de mener une vie ,
Où l'ame aux passions ne soit point asservie....
Souffre que je m'éloigne , & que pour quelque tems
Je puisse en d'autres lieux...

CLITANDRE.

Ah ! parbleu , je prétends

Que tu feras à la nôce. Eh ! quelle fantaisie
Te fait m'abandonner ? est-ce par jalousie ?

COMÉDIE.

131

É R A S T E.

Qui ! moi ? ... Tu penserois...

CLITANDRE.

Bon ! je ne pense rien.

Je badine avec toi ; ne le vois-tu pas bien ?
Mais si tu t'obstinois à vouloir d'isparoître ,
De ne rien soupçonner je ne ferois plus maître.

É R A S T E.

Pour faire ici cesser de semblables erreurs ,
Je reste.

CLITANDRE.

Je vais donc contenter tous les cœurs.
Faites que cette main , Monsieur , me soit donnée.

B É R O N T E.

Allons , donnez , Lucile.

LUCILE , *détournant la tête.*

O cruel hyménée !

CLITANDRE , *tenant la main de Lucile & d'Erasle.*
C'est trop long-tems , ami , rire de ton chagrin ;
Reçois en ce moment Lucile de ma main.

É R A S T E.

Clitandre , que fais-tu ?...

CLITANDRE.

Pour toi je m'humanise.

L I S E T T E , *à Lucile.*

Allez , tournez la tête.

LUCILE.

Ah ! ciel ! quelle surprise !

132 L'AMOUR SECRET, COMÉDIE.

CLITANDRE.

Avois-je tort ? ce cœur n'est-il pas désarmé ?

Avouez qu'à présent de vous je suis aimé.

LUCILE.

Par vous j'éprouve un sort que je n'osois attendre ,

Et sans cesse j'aurai des graces à vous rendre.

ÉRASTE.

Mais , ne puis-je savoir par quel événement ?...

CLITANDRE.

On t'éclaircira tout. Mais fache seulement ,

Qu'apprenant de ton cœur la passion soudaine ,

J'ai voulu quelque tems rire un peu de ta peine ;

Si vos troubles secrets m'ont fait un vrai plaisir ,

J'en ressens encor plus cent fois à vous unir.

LISETTE.

Ma Maitresse auroit eu beaucoup moins de souffrance ,

Pour peu qu'elle eût été de cette confiance.

LUCILE.

Mon oncle , permettez qu'embrassant vos genoux ,

Je vous déclare ici...

BÉRONTE.

Lucile , levez-vous ;

Entre ces deux amis , aimables , faits pour plaire ,

Vous ne pouviez avoir qu'un heureux choix à faire.

Allons tout terminer.

LISETTE.

Tout est d'accord ici ,

Et l'Amour est content. Messieurs , soyez-le aussi.

FIN.

L'AMOUR MUSICIEN.

L'AMOUR
MUSICIEN,
C O M É D I E

En un Acte , en Vers ,

P A R M. POISSON ;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens ordinaires
du Roi , le*

A C T E U R S.

DAMON.

ISABELLE.

ANGÉLIQUE.

LÉANDRE.

LISETTE.

UN POÈTE.

LA BRIE.

CARLIN.

LAQUAIS.



L'AMOUR MUSICIEN, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

ANDIS qu'à composer votre oncle en-
cor s'applique ,
Et qu'il est dans l'accès de sa fièvre ly-
rique ,
Du chagrin qui vous tient , de grace , instruisez-moi.
Vous n'avez rien à craindre ; & je jure ma foi ,
Que dans tout l'Univers , il n'est point de Suivante
Qui sache mieux que moi l'emploi de confidente .

136 L'AMOUR MUSICIEN.

J'ai même des conseils qui , dans un mal pressant ,
Pour les filles , sur-tout , sont d'un secours puissant.

ISABELLE.

Moi , j'aurois des chagrins ! Lifette , tu veux rire ?

LISETTE.

Je vois que vous auriez de la peine à les dire.
Il est certains fous , tenus au fond du cœur ,
Que l'on craint d'avouer par excès de pudeur :
Pour vous débarrasser de cette peine extrême ,
Je veux de vos secrets faire l'aveu moi-même ;
Et sans plus différer , entre nous , sans éclat ,
Je vais de votre cœur découvrir tout l'état.

ISABELLE.

Tu me surprends , Lifette , avec un tel langage.

LISETTE.

Mais soyez équitable ; & quand je vous soulage
D'un fardeau si pesant , ayez la charité
De ne me point ici nier la vérité.
Je puis vous être utile , & votre confiance
Me fera vous servir de toute ma puissance.

ISABELLE.

Avec fidélité je crois que tu me sers ,
Puisqu'avec tant d'ardeur tes soins me sont offerts.

Et que de tes conseils tu veux que je profite ;
Si tu peux pénétrer le trouble qui m'agite ,
Oui, je t'avouerai tout , sans rien dissimuler.

L I S E T T E.

Ah! voilà qui va bien ; c'est comme il faut parler.
Nous ne pouvons, je pense, être ouïs de personne ;
Parlons. Le peu de soin que votre oncle se donne
Au sujet des Procès, dont il est Rapporteur,
Qui depuis plus d'un an sont trainés en longueur ;
Ses divertissemens, ses fêtes & ses danses,
Qui l'entraînent sans cesse à de grosses dépenses ;
Un logis, tous les jours plein d'affamés Auteurs,
De Danseurs turbulents, & d'altérés Chanteurs ;
De grands biens qu'on dissipe, & dont la perte entière
D'ordinaire n'est pas du goût d'une héritière :
Avez que voilà, sans tant de questions,
Un petit abrégé de vos réflexions.

I S A B E L L E.

Lisette, il est trop vrai ; voilà ce qui m'occupe.

L I S E T T E.

Mais ce n'est pas-là tout, je ne suis pas si dupe,
Et votre cœur n'est pas tout-à-fait foulagé :
Il nous revient encore un petit abrégé.

I S A B E L L E.

Quoi! ce n'est pas-là tout?

158 L'AMOUR MUSICIEN,

L I S E T T E.

Non.

I S A B E L L E.

J'en puis comprendre...

L I S E T T E.

J'en vais donc m'expliquer ; il est certain Léandre...

I S A B E L L E.

Tu parles de Léandre ?

L I S E T T E.

Eh ! oui ; fais-je , si mal ?

De nos réflexions c'est l'objet principal.

Quoi ! le rouge d'abord au visage vous monte !

Une fille à vingt ans , encore a de la honte !

La chose est étonnante ; apprenez-moi comment

Vous faites pour avoir du rouge en un moment.

I S A B E L L E.

Sans doute , ce matin , j'en ai trop mis , Lisette.

L I S E T T E.

Non , non , ce n'est point là le rouge de toilette ;

C'est celui que l'Amour prépare avec ses traits ,

Et qu'on voit rarement débiter au Palais.

Mais , si vous m'en croyez , laissons ce badinage ,

Parlez à votre tour , & changeons de langage ;

Vous voyez que je suis instruite de vos feux ,
 Que je fais que Léandre est l'objet de vos vœux ;
 Fiez-vous donc à moi , n'ayez nulle réserve ,
 Et dites franchement s'il faut que je vous serve.

ISABELLE.

Que tu viens d'augmenter le trouble de mon cœur !
 Léandre... D'où fais-tu ?...

LISETTE.

N'ayez aucune peur.

Si j'ai de vos secrets un peu de connoissance ,
 Vous devez vous en prendre à mon expérience.
 Je ne suis pas novice , & , depuis plus d'un jour ,
 Je suis instruite à fond du manège d'Amour.
 Qu'on parle , qu'on se taise , ou que l'on dissimule ,
 Je fais ce que l'on sent , je vois pour qui l'on brûle ;
 Je ne veux des Amans qu'observer le maintien ,
 Je les entends toujours , sans qu'ils se disent rien.
 Un éventail porté vers le coin de la bouche ,
 Un mouvement de lèvres , un changement de mouche ;
 Du tabac que l'on offre , & qu'on trouve excellent ;
 Une toux affectée , un faux éternuement ,
 Un gant que l'on défait sans qu'il soit nécessaire ;
 Une main qu'en passant adroitement l'on serre :
 Que vous dirai-je , enfin ? de tous ces petits soins ,
 Mes yeux ont autrefois été tant les témoins ,
 J'en ai tant vu , tant vu , qu'à présent , sans fatigue ,
 Un coup d'œil me suffit pour connoître une intrigue.

140. L'AMOUR MUSICIEN,

ISABELLE.

Rien ne peut t'échapper, Lifette, & je vois bien,
Qu'il ne m'est plus permis de te déguiser rien.

L I S E T T E.

De ma fidélité vous devez vous attendre :
Parlons donc librement de cet heureux Léandre ;
Depuis quand l'avez-vous connu ?

ISABELLE.

Depuis six mois ;

Je le vis en ce lieu pour la première fois ;
Il vint, sur un procès assez considérable,
Entretenir mon oncle.

L I S E T T E.

Il vous parut aimable ?

ISABELLE.

Tout-à-fait.

L I S E T T E.

Son esprit ?

ISABELLE.

Nul ne passe le sien,

Et dans tout ce qu'il dit...

COMÉDIE. 141

L I S E T T E.

Au fait; a-t-il du bien?
J'aime l'amour aisé, je suis fille sincère.

I S A B E L L E.

Le gain de ce procès, qu'à toute heure il espère,
Le doit faire jouir d'une succession
Solide, & convenable à sa condition;
Mais, Lisette, mon oncle...

L I S E T T E.

Ah! je crois vous entendre.
Votre oncle est Rapporteur du procès de Léandre?

I S A B E L L E.

Tu l'as dit.

L I S E T T E.

En ce cas nous aurons le destin
De ne pas si-tôt voir de ce procès la fin.
Vous savez que Damon depuis long-tems abjure
La Justice, les Loix, & la Magistrature,
Et que de l'harmonie amateur à l'excès,
Il aime mieux chanter, que vider un procès.
Depuis que la Musique a le don de lui plaire,
Il ne peut plus souffrir qu'on lui parle d'affaire;
On ne laisse qu'entrer Poètes & Chanteurs,
Et la porte est fermée à tous Solliciteurs.

G 5

142 L'AMOUR MUSICIEN,

Il a fait du Couvent sortir votre cadette,
Pour la rendre en musique une fille parfaite.
L'Opéra fait déjà son inclination:
Elle a pour les plaisirs de la vocation,
Et ne respire ici que fête & que bombance.
Votre oncle, admirateur de sa voix, de sa danse,
Lui laisse exécuter toutes ses volontés,
Et la va mettre au rang de nos enfans gâtés:
C'est dommage qu'un homme, avec tant de mérite,
Fasse voir si peu d'ordre & si peu de conduite;
Car enfin en tous lieux de chacun révééré,
On le tient Juge intègre, équitable, éclairé..

ISABELLE.

De bien rendre justice il a le don suprême.

L I S E T T E.

Il devrait bien aussi se la rendre à lui-même:
Il faut que je lui parle, & trouver le moyen
De lui faire sentir...

ISABELLE.

Lisette, n'en fais rien;
Tu pourrois l'irriter.

L I S E T T E.

Je ne crains point sa bile;
Il fait pour ses plaisirs que je lui suis utile.

Ma voix , telle qu'elle est , lui sert dans le besoin ;
Son courroux contre moi ne sauroit aller loin.
Mais , s'il vous plaît , avant que de rien entreprendre ,
Ce seroit mon avis de voir un peu Léandre ;
Dites-moi , croyez-vous que , dans un cas pareil ,
Il fût mal de tenir tous les trois un conseil ?

ISABELLE.

Non.

LISETTE.

Cela vous fera de la peine , peut-être ?

ISABELLE.

Point du tout.

LISETTE.

Je le crois ; mais qui vois-je paroître ?

ISABELLE.

C'est son valet , sans doute ; il trouve chaque jour
Quelque nouveau moyen pour me rendre...



SCENE II.

ISABELLE , LISETTE , LA BRIE.

LISETTE , *abordant la Brie.*

BON jour.

Approche , mon ami.

LA BRIE , *posant une Basse.*

J'ai l'épaule meurtrie ;

Peste de l'instrument.

LISETTE.

C'est Monsieur de la Brie!

LA BRIE.

C'est Lisette, je crois?

ISABELLE.

Quoi ! vous vous connoissez?

LA BRIE.

Eh ! bon jour , ma charmante ; il faut que...

LISETTE.

C'est assez.

COMÉDIE.

149

Fais ta commission en toute diligence,
Nous renouvelerons ensuite connoissance.

L A B R I E.

Personne donc ici ne peut être suspect ?

I S A B E L L E.

Non.

L A B R I E.

Je puis donc donner...

L I S E T T E.

Oui.

L A B R I E.

Parlant par respect,

Voici certaine lettre...

(Isabelle lit la lettre.)

L I S E T T E.

Eh bien ! avec ta Basse,

Tu trompes donc le Suisse ?

L A B R I E.

Oui, par elle je passe.

Il me faut bien, parbleu, servir de ce moyen ;

Personne n'entre ici, s'il n'est Musicien,

146 L'AMOUR MUSICIEN,

Et le peste de Suisse est cloué sur la porte :
Avec son baragouin , que le diable l'emporte.
L'être Musicien, Monsieur?... Oui... Vous entrir.
L'être Sollicite, Monsieur?... Oui... Vous sortir.
On a beau lui vouloir présenter des pistoles,
L'on n'en sauroit jamais tirer d'autres paroles.

L I S E T T E.

Ainsi le veut Damon : aux Muses trop soumis,
Il a , pour le Parnasse , abandonné Thémis.
Soutien des beaux-Esprits, protecteur de la Scène,
Des Poètes du tems il s'est fait le Mecène;
Et dissipant pour eux le plus beau de son bien,
Le Mecène dans peu pourra n'avoir plus rien.

L A B R I E.

Mais sa Charge rapporte , & toutes les Séances... :

L I S E T T E.

Ce qu'il en aime mieux , tiens , ce sont les Vacances.

I S A B E L L E , *après avoir lu.*

Que fait-il à présent ? dis.

L A B R I E.

Chez lui plein d'amour ;
Avec impatience il attend mon retour :
Ne me donnez-vous pas un petit mot de lettre ?

COMÉDIE.

147

ISABELLE.

Lifette, qu'en dis-tu?

L I S E T T E.

ISABELLE. — Faut-il vous le permettre?

La demande est plaisante!

ISABELLE.

Aurai-je bien le tems?

Si mon oncle...

L I S E T T E.

Damon jamais n'entre céans

De si bonne heure.

ISABELLE.

Mais...

L I S E T T E.

Allez, sans contredire.

L A B R I E.

C'est qu'elle ne fait pas, peut-être, encore écrire.



SCENE III.

L I S E T T E , L A B R I E.

L I S E T T E.

AH! que l'amour est fort chez les jeunes Amans!

L A B R I E.

Moi, je ne le hais pas dans les commencemens.

L I S E T T E.

Depuis quand es-tu donc le valet de Léandre?

L A B R I E.

Depuis quatre ou cinq mois j'ai bien voulu le prendre.
J'en suis assez content; il fait ce que je veux,
Il me sert, je le sers; nous nous servons tous deux;
Il est sage, assidu, fidèle, débonnaire,
Et je ne compte pas si-tôt de m'en défaire.

L I S E T T E.

C'est-à-dire qu'il est près de vous en faveur.

L A B R I E.

C'est un joli garçon, & qui me fait honneur.

COMÉDIE. 149

L I S E T T E.

Et pourquoi n'es-tu plus chez ta vieille Baronne ?
Cette condition me sembloit assez bonne.

L A B R I E.

Il est vrai ; le commerce en étoit assez doux :
Mais il est arrivé du grabuge entre nous.

L I S E T T E.

Et comment ?

L A B R I E.

Elle avoit pour la chambre une fille...

L I S E T T E.

Ah ! ah !

L A B R I E.

Jeune, brunette, & même assez gentille.

L I S E T T E.

Ensuite ?

L A B R I E.

Mon aspect lui parut gracieux ;
Sur mon mérite, enfin, elle jeta les yeux.

L I S E T T E.

Le fat !

150 L'AMOUR MUSICIEN,

L A B R I E.

En peu de tems nous fîmes connoissance ;
Nous vivions fagement , en bonne intelligence ,
Lorsqu'un certain rival , de mon bonheur jaloux ,
Voulut me supplanter ; nous en vîmes aux coups.
La Baronne fût tout , elle en fut irritée ;
La fille , pour sa part , fut un peu souffletée ;
De sorte qu'un beau jour , piqués avec raison ,
Nous prîmes le parti de quitter la maison.

L I S E T T E.

Je fais comme l'on doit entendre ce langage ;
L'on vous chassa tous deux comme mauvais ménage.

L A B R I E.

Il est vrai qu'à la fin on vit sa taille...

L I S E T T E.

Holà.

Revenons à Léandre , & laissons tout cela.
Franchement , aime-t-il fortement ma Maitresse ?

L A B R I E.

Il a pour elle autant d'amour & de tendresse ,
Que j'en ai pour le vin.

L I S E T T E.

Donc il l'aime à l'excès.

L A B R I E.

Sans doute ; ah ! s'il gaignoit son malheureux procès !
Quand crois-tu que ton Maître à ce procès s'applique ?

L I S E T T E.

Quand on rapportera les causes en musique.
Mais quel est ce procès ? je n'en fais rien encor.

L A B R I E.

Pour mon Maître, ma foi, c'est un procès tout d'or ;
En gros voici le fait. Léandre, en son jeune âge,
Laisa là sa Patrie, & sur la mer voyage ;
Aubout de quelque tems le bruit court de sa mort ;
Un Voyageur l'assure, on croit vrai son rapport ;
Il revient, il apprend le trépas de son père,
Pleure, gémit, regrette une perte si chère ;
Se montre à ses parens, redemande son bien,
On lui dit qu'il est mort, il dit qu'il n'en est rien ;
Aucun des héritiers ne veut le reconnoître :
Et voilà ce qui fait le procès de mon Maître.



SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, LA BRIE.

ISABELLE.

TIENS, voilà pour Léandre; & toi, reçois ceci.

LA BRIE.

De deux cœurs, à la fois, vous calmez le souci.
Jusqu'au revoir; je vais reprendre cette Balle,
Retourner au plutôt, de crainte de disgrâce.



SCÈNE V.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne fais quel projet Léandre a dans l'esprit ;
Je vais te faire part du Billet qu'il m'écrit.

(Isabelle lit.)

« La difficulté qu'il y a de parler à M. votre
« Oncle , & le desir extrême que j'ai de partager
« avec vous des biens qui dépendent de ses soins ,
« m'ont fait imaginer un stratagème , duquel j'ose
« tout attendre ; les entreprises les plus folles ont
« quelquefois d'heureuses suites : il suffit de vous
« dire que je paroîtrai tantôt devant vous , en sa
« présence ; ne soyez point surprise de ce que
« vous me verrez faire. Que n'entreprendrois-je
« pas , pour parvenir au bonheur de vous pos-
« séder ! »

Qu'a-t-il imaginé ? Que seroit-ce , Lisette ?
Ne pénètres-tu point ?

LISETTE.

Peut-être qu'il projette
De venir déguisé.

154 L'AMOUR MUSICIEN,

ISABELLE.

Lui! pourquoi?

LISETTE.

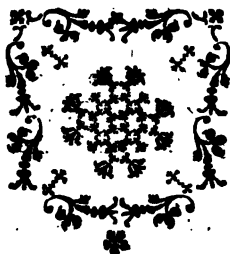
Pour vous voir
Au divertissement préparé pour ce soir.

ISABELLE.

Non, ce n'est point cela, Lifette, je t'assure.

LISETTE.

J'entends venir votre oncle, avec sa tablature,
Et tout son train.



SCENE VI.

DAMON, ISABELLE, LISETTE,
suite de Musiciens.

D A M O N.

ALLONS, tout le monde est-il prêt?
Messieurs de la Musique, avancez, s'il vous plaît.
C'est avec vos dessus qu'il vous faudra... Lisette...
Ah! bon, vous voilà tous... Tiens, ma Cantate est faite;
Mais je ne goûterois qu'un plaisir imparfait,
Si je n'en voyois pas en ce moment l'effet.
Qu'on dise qu'aujourd'hui je ne parle à personne.

L I S E T T E.

Et c'est l'ordre, Monsieur, que tous les jours on donne.



S C E N E V I I.

DAMON , ISABELLE , LISETTE ,
CARLIN , *Valet-de-chambre.*

C A R L I N.

MONSIEUR , c'est...

D A M O N , *aux Symphonistes.*

Prenez , vous , cette partition.

Sur-tout à ce passage ayez attention.

Isabelle , tenez.

C A R L I N.

Madame la Comtesse...

D A M O N.

Paix... Ici , vivement ; & là , de la tendresse.

C A R L I N.

Vous reçutes sa lettre avant-hier au soir ,
Monsieur.

D A M O N.

Oh ! je n'ai pas eu le tems de la voir.

C A R L I N.

La réponse , Monsieur ; que faut-il que je dise ?

D A M O N , *préludant.*

La réponse?... Morbleu!... Qu'elle se tranquillise.

SCÈNE VIII.

SCENE VIII.
DAMON, ISABELLE, LISETTE,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR.

DAMON.

Eh! quest-ce encor? la peste soit des gens!
Pour me parler d'affaire, ils prennent bien leur tems!

LE LAQUAIS.

C'est ce vieux Commandeur, Monsieur; depuis une
heure

Il est dans votre cour.

DAMON, *préludant toujours.*

Eh bien! qu'il y demeure.

Ouvrez ce clavecin; le ton me semble bas.

LE LAQUAIS.

Que dirai-je, Monsieur?

DAMON.

Tout ce que tu voudras.

LE LAQUAIS.

Que vous chantez?...

DAMON.

Le traître!

LE LAQUAIS.

Il est là-bas qui jure.

Tome II.

H

158 L'AMOUR MUSICIEN,

DAMON , *lui donnant un soufflet.*
Oui , dis-lui que je chante.

L I S E T T E.

Et qu'il bat la mesure.

C A N T A T E.

T E R P S I C H O R E , Muse charmante ,
Que votre empire a de douceurs !
En vous tout séduir , tout enchante ;
Et vous réglez sur tous les cœurs.



Lorsque , par un air tendre ,
Vous imitez le murmure des eaux ,
Ou le ramage des oiseaux ,
Nous croyons les entendre.



Quand , par de doux accords ,
Des mortels qu'Amour blesse ,
Vous nous exprimez la tendresse ,
Nous ressentons tous leurs transports.



Si des mers en courroux , par quelque affreux orage ,
Vous nous représentez l'image ,

Nous croyons voir l'instant
D'une fin déplorable :
Mais cette terreur cede au plaisir qu'on ressent ;
Et vos sons savent rendre aimable ,
Un spectacle effrayant.



D A M O N.
Je suis content de moi ; franchement je l'avoue.
Et toi, dis ?

L I S E T T E.
Sur vos airs, vous aimez qu'on vous loue :
C'est un foible, entre nous, qui ne vous sied pas bien.
Vous êtes en cela par trop Musicien.

D A M O N.
Ah ! j'aime la Musique, elle fait mon délice.

L I S E T T E.
Si vous aimiez de même à rendre la justice,
Que vous seriez parfait !

D A M O N.
Et ne l'aimé-je pas ?

L I S E T T E.
Oui, l'on chante ici-haut, & l'on pleure là-bas.
Je vois le même train tant que dure l'année ;
La Musique commence, & finit la journée,
H 2.

160 L'AMOUR MUSICIEN,

Sans qu'un Solliciteur puisse avoir l'agrément
De vous entretenir, de vous voir, seulement.

D A M O N.

Vas-tu me quereller ?

L I S E T T E.

Ma foi, vous pouvez croire,
Quand je vous parle ainsi, que c'est pour votre gloire;
Je compatis pour vous, je fais ce qu'on en dit:
C'est un Juge équitable, il a beaucoup d'esprit;
Pour son intégrité, par-tout on le renomme;
Il est ce qu'on appelle un parfait honnête-homme;
Mais il trouve du tems tous les jours pour chanter,
Et n'en sauroit avoir quand il faut rapporter.
Voilà les petits traits qu'on lance dans le monde.

D A M O N.

Va, j'empêcherai bien que davantage on gronde.
Je me doute de ceux qui parlent sur ce ton,
Ce peut bien être Érasme, ou Géronte, ou Criton;
Tiens, je vais parier que, de toute la clique,
Il n'en est pas un seul qui sâche la Musique.

L I S E T T E.

Eh! quoi! ne pourrez-vous n'avoir jamais d'égard
Que pour ceux seulement qui connoîtront cet art?
Mais, Monsieur, vous riez; & je vous crois trop sage,
Pour tenir tout de bon, un semblable langage.

Si la loi demandoit que tous Solliciteurs
Fussent Musiciens, ou bien Compositeurs,
Ces Messieurs, la plupart, je crois, seroient à
plaindre.

D A M O N.

Leurs procès sont en ordre ; ils ne doivent rien
craindre.

L I S E T T E.

Ils ne doivent rien craindre ? oui, voilà qui va bien,
Mais cependant, pour eux, vous ne finissez rien.
Sur-tout il en est un que je plains ; c'est Léandre :
Depuis près de six mois, vous le faites attendre.
Vous jurez tous les jours de remplir ses souhaits,
Et tous les jours, pour lui, ce sont nouveaux délais ;
Si vous sentiez les coups de ces revers terribles,
Et quel mal cela fait aux cœurs qui sont sensibles !

D A M O N.

Le procès de Léandre est prêt à rapporter.
Je pourrais au Palais même me transporter
Dès demain, dès ce jour, s'il étoit nécessaire,
Et ne veux qu'un instant pour finir son affaire.
Cependant j'aime à voir ton zèle officieux ;
Tu me fais sur moi-même ouvrir un peu les yeux.
Oui, j'ai tort, il est vrai ; l'ame se montre ingrate,
Lorsque... Re commençons enor notre Cantate.

L I S E T T E.

Fort bien ! si ses remords eussent duré long-tems,
Ç'eût été le plus grand de mes étonnemens.

H ;

162 L'AMOUR MUSICIEN.

D A M O N.

Elle m'a fait plaisir, il faut encor l'entendre.

Mais, qui vient nous troubler ?

I S A B E L L E.

Lisette, c'est Léandre.

D A M O N.

Le fâcheux contre-tema ! Léandre dans ces lieux !
Morbleu...

S C E N E I X.

L É A N D R E , D A M O N ,
I S A B E L L E , L I S E T T E .

L É A N D R E .

LÉANDRE encor, Monsieur, s'offre à vos yeux,
Et vient vous présenter...

D A M O N.

Mais, Monsieur, il me semble
Vous avoir déjà dit....

I S A B E L L E.

Ah ! Lisette, je tremble.

D A M O N.

Que vous ne deviez point vous tant inquiéter ;
Votre cause est fort juste , il faut la rapporter :
Mais il est , avant vous , des gens à satisfaire ,
Ne vous embarrassez en rien de votre affaire ;
Dans peu...

L É A N D R E.

De grace , avant que je quitte ces lieux ,
Sur ce Placet , Monsieur , daignez jeter les yeux.

D A M O N.

Bon ! pourquoi ce Placet ? Je fais ce qu'il peut dire.

L É A N D R E.

Monsieur , il est en vers.

D A M O N.

En vers , il faut le lire :
Quoi ! vous faites des vers ? Ma foi j'en suis charmé.

L É A N D R E.

Monsieur , c'est un talent que j'ai toujours aimé.

L I S E T T E , à Isabelle.

Je devine à-peu-près la fin de l'aventure ,
Et de ce Placet-là , je tire un bon augure.

164 L'AMOUR MUSICIEN,

D A M O N , *lit.*

Si d'une espérance nouvelle
Vous avez su flatter mon cœur ,
Une impatience cruelle
En détruit la douceur.
Sur son Trône Thémis sans cesse vous appelle ,
Prenez-y place en ma faveur ;
Hélas ! tout mon bonheur
Dépend de vous & d'elle.
C'est me solliciter , Monsieur , très-galamment ,
Et je saurai répondre à ce Placet charmant ;
Oui , vous pouvez compter que , sans nulle remise ,
Je m'emploierai pour vous.

L É A N D R E .

Souffrez que je vous dise ,
Que sur ces mêmes vers , à vos yeux exposés ,
J'ai fait moi-même un air qui...

D A M O N .

Quoi ! vous composez
De la Musique aussi ?

L I S E T T E , *à Isabelle.*

Ne perdons point courage ,
Ils'y prend comme il faut.

L É A N D R E .

Monsieur , dès mon jeune âge ,

De tout ce qui formoit mon éducation ,
 La Musique , sur-tout , faisoit ma passion ;
 C'est un art tout divin , & quiconque le blâme
 N'est pourvu, selon moi, de sentiment , ni d'ame :
 La Musique , en un mot , est le charme des sens ;
 Elle calme , adoucit les maux les plus cuisans ;
 Des amans malheureux fait flatter le martyr ,
 Et dans tout l'Univers...

D A M O N.

Monfieur, je vous admire ;
 Souffrez qu'on vous embrasse , & qu'il me soit permis
 De vous placer au rang de mes meilleurs amis.
 Vous voyez devant vous un homme qui n'adore
 Qu'Érato , Polymnie , Euterpe , & Terpsichore :
 Ces Muses ont pour moi des charmes ravissans ,
 Et j'estime tous ceux qui sont leurs partisans.
 Mais , venons à votre air , il faut que je l'entende ,
 S'il vous plaît.

L É A N D R E.

Le voici ; c'est une Sarabande.

DAMON , *après que Léandre a chanté.*

Il a la voix fort belle.

L I S É T T E.

Elle va jusqu'au cœur ;
 Qu'en dites-vous ?

H :

166 L'AMOUR MUSICIEN,

D A M O N.

Monsieur, je vous jure en honneur
Qu'aucun air ne m'a plu jamais tant que le vôtre ;
Il est fort de mon goût.

L I S E T T E.

Il est aussi du nôtre.

D A M O N.

Je le trouve charmant ; mais je vous dirai plus,
Je voudrais l'avoir fait.

L É A N D R E.

Vous me rendez confus ;
Je n'aurois jamais cru que cette bagatelle....

D A M O N.

Bagatelle ! Non, non, ne la nommez point telle ;
Ce qui me plaît encor de vous infiniment,
Franchement, je le dis, c'est votre goût de chant.
Tous les jours de concert, il faut ici vous rendre,
Je vous en avertis.

L É A N D R E.

Ah ! Monsieur, je...

L I S E T T E, à Isabelle.

Léandre,

COMÉDIE. 167

Dans le cœur de Damon , par ma foi , prend accès ;
Tenez , vous gagnerez tous deux votre procès.

D A M O N.

Je suis impatient de vous faire connoître
Quelle estime , pour vous , dans mon cœur a dû naître.
J'agirai pour vos droits avec tant de chaleur....

L É A N D R E.

Votre seule amitié fera tout mon bonheur ;
Et c'est pour moi , Monsieur , la faveur la plus
grande.
J'ai fait aussi des pas sur cette Sarabande ;
Dont je souhaiterois que vous fussiez content.

D A M O N.

Quoi ! de la danse aussi ? Vous êtes étonnant !
Ah ! sans plus différer , Monsieur , voyons la danse.
Accordez cette grace à mon impatience.

ISABELLE , *à Lisette.*

Lisette , il va danser.

L I S E T T E , *à Isabelle.*

Ma foi c'est tout de bon ;
Il va faire tourner la cervelle à Damon.

D A M O N.

Fort bien.

H 6.

168 L'AMOUR MUSICIEN,

LISETTE, *à Isabelle pendant que Léandre danse.*

Tous ses pas font des sentimens. Il passe
Toujours auprès de vous avec assez de grace ;
Il profite de tout pour marquer son ardeur ,
Et jusques dans sa danse , il fait parler son cœur .

D A M O N.

Je ne puis plus tenir contre tant de mérite ;
Léandre , c'en est fait , tout pour vous sollicite ;
Et de vous rendre heureux j'ai tant d'empressement ,
Que je veux dès ce jour , sans nulle retardement ,
De mes amusemens vous faisant sacrifice ,
Courir au Tribunal , & vous rendre justice ;
Quitter tout pour vous seul , par-là vous pouvez
voir
Quel plaisir je me fais de remplir votre espoir.
Venez.

L É A N D R E.

Chère Isabelle....

I S A B E L L E.

Allez en diligence ,
Et revenez content ; c'est ma seule espérance.



SCÈNE X.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

ISABELLE.

Et moi je crois rêver, Lisette, en ce moment.

LISETTE, *contrefaisant Léandre.*

Ah! qu'il danse avec grace!.... Un certain tour
d'épaule....

Un air de tête aisé... des bras... des yeux...

ISABELLE.

La folle!

LISETTE.

Ma foi, je me fais gré d'être de cette humeur,
Et d'un bonheur prochain c'est un avant-coureur.
L'espérance chez vous devrait aussi naître.



S C E N E X I.

LA BRIE, ISABELLE, LISETTE.

LA BRIE.

DAMON, dans son carrosse à fait monter mon
Maitre ;

Où vont-ils donc si vite ?

LISETTE.

Ils vont pour le procès.

Va-t-en vite, la Brie, en savoir le succès.

LA BRIE.

J'y vais.

ISABELLE.

Apporte-m'en la première nouvelle.

LA BRIE.

J'y vole, fiez-vous à l'ardeur de mon zèle.

ISABELLE.

Tu peux joindre Léandre, & lui dire....

LISETTE.

A propos,

Ce sont soins superflus ; car ce n'est qu'à huis clos
Que se rapportera , sans doute , cette affaire ?

COMÉDIE. 1771
ISABELLE.

Vraiment, elle a raison.

L A B R I E.

Allez, laissez-moi faire ;
Je vois le Buvetier dix mille fois par an ,
Par lui je saurai tout. Vive l'esprit.

L I S E T T E.

Va-t-en.
Il pourroit se tromper , & quel que soit son zèle ,
Ce sera grand hazard , s'il fait quelque nouvelle.
Mais voici votre Sœur.

I S A B E L L E.

Ah ! je vais l'éviter :
Lisette , entretiens-la ; je ne veux point rester ;
Toutes ses questions me mettent à la gêne.



S C E N E XII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QU'EST-CE donc qu'à ma Sœur, Lisette ?

LISETTE.

La migraine.

ANGELIQUE.

Oh ! ce n'est pas cela ; je le parierois bien.

LISETTE.

Ah ! que c'est un fort mal !

ANGELIQUE.

Ce n'est pas-là le sien.

Et je fais...

LISETTE.

Comment donc ? Que voulez-vous donc dire ?

ANGELIQUE.

Ma Sœur, depuis un tems, se plaint, gémit, sou-
pire ;

COMÉDIE. 173

Elle est presque toujours distraite à nos concerts ;
Elle a même oublié la plupart de ses airs.
Et tout l'ennui , enfin , tout lui fait de la peine.
Elle rêve sans cesse....

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est la migraine :
Voilà comme l'on est , quand ce maudit mal prend.

A N G E L I Q U E.

Vous m'impatientez ; suis-je donc un enfant ?
Allez , Lisette , allez , j'ai de l'intelligence ,
Et je fais là-dessus ce qu'il faut que je pense.

L I S E T T E.

Où vous ne savez rien.

A N G E L I Q U E.

Non ? Quand ma Sœur tantôt ,
Pour écrire une lettre , a monté vite en haut ,
J'ai suivi pas à pas , & j'ai fort bien su lire
Tout ce qu'elle venoit dans ce moment d'écrire.

L I S E T T E.

Elle notoit un air. Ah ! quel esprit troublé !

A N G E L I Q U E.

Eh ! non , ce n'étoit point sur du papier réglé.

174 L'AMOUR MUSICIEN.

L I S E T T E.

Vous vous êtes trompée , allez , Mademoiselle.
Quelle étoit cette lettre , & que contenoit-elle ?

A N G E L I Q U E.

Je ne me souviens pas de tout ce que j'ai lû ,
Excepté quelques mots : oui , j'en ai retenu ,
Comme sincérité , crainte , éternelle chaîne.

L I S E T T E.

Hé bien ?

A N G E L I Q U E.

Appellez-vous cela de la migraine ?

L I S E T T E.

Combattrez-vous toujours tout ce qu'on vous dira ?
C'est qu'elle copioit des Scènes d'Opéra ;
Et vous , vous avez cru que c'étoit autre chose.

A N G E L I Q U E.

Un Opéra ! fort bien ! il étoit donc en prose ?

L I S E T T E.

Si votre Sœur savoit ceci certainement ,
Elle vous feroit bien rentrer dans le Couvent.

A N G E L I Q U E.

Eh bien ! moi , je dirois les secrets , laissez faire.

COMÉDIE. 175

L I S E T T E.

Quoi! vous diriez?...

A N G E L I Q U E.

Pourquoi m'en fait-elle mystère?

L I S E T T E.

Oh! pour le coup, c'est vous qui m'impatientez.
Et pourquoi, s'il vous plaît, vos curiosités,
Mademoiselle?

A N G E L I Q U E.

Ah! ah! c'est afin de m'instruire,
Quand j'aimerai quelqu'un, comme l'on doit écrire.

L I S E T T E.

Vraiment, c'est de bonne heure.

A N G E L I Q U E.

Et voilà ce que c'est;
Dans le monde, chacun songe à son intérêt.

L I S E T T E.

Vous, aimer?

A N G E L I Q U E.

Pourquoi non?

176 L'AMOUR MUSICIEN,

L I S E T T E.

La chose est trop plaisante !
Vous n'aimerez jamais, vous êtes trop méchante.

A N G E L I Q U E.

Je n'aimerai jamais ? je connois trop mon cœur ,
Et j'aurai la migraine aussi-bien que ma Sœur.

L I S E T T E.

Allez , allez plutôt songer à votre danse ;
Le maître va venir , selon toute apparence.

A N G E L I Q U E.

Que dites-vous, mon maître ? Ah ! le pauvre garçon !
C'est moi présentement qui lui donne leçon :
Mais je ne songe pas qu'il faut que je m'apprête
Pour le bal de ce soir. Pour moi l'on fait la fête ;
Et je n'y ferai pas d'un petit ornement ;
Nous avons certains airs... Adieu , ma chère enfant,

L I S E T T E.

La petite friponne en fait plus à son âge ,
Qu'une autre à vingt-cinq ans.



SCENE XIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

ALLONS , ferme , courage ,
Les instans , je le vois , vous semblent un peu longs ;
On tarde toujours trop , lorsque nous attendons.

ISABELLE.

Ah ! je sens dans mon cœur la peine la plus rude ,
L'espérance s'y joint avec l'inquiétude ;
Mille troubles nouveaux que je ne puis dompter ,
Sans cesse , tour-à-tour , me viennent agiter ;
Je ressens , à la fois , la joie & la tristesse.
Que te dirai-je , enfin ? soit crainte , soit tendresse ,
Je n'ai jamais tant pris à Léandre intérêt.

LISETTE.

L'amour est dans son plein , voilà tout ce que c'est ;
Mais , qui vient en ce lieu ? la plaisante figure !
Cet homme , d'un Poëte , a toute l'encolure ;
Que voulez-vous , Monsieur ? Parlez.



SCÈNE XIV.

ISABELLE , LISETTE , UN POÈTE.

LE POÈTE.

MONSIEUR Damon,
C'est lui que je demande ; est-il en ce lieu ?

LISETTE.

Non ,
Et même il ne viendra que fort tard de la Ville.

LE POÈTE.

J'ai donc pris pour le voir une peine inutile ;
Comme je fais qu'il est un des fils d'Apollon ,
Qu'il fait parler de lui dans le sacré Vallon ,
Je venois , comme fils aussi du même père ,
Lui rendre , avec respect , un hommage sincère.

LISETTE.

C'est-à-dire , Monsieur , que vous êtes Auteur ?

LE POÈTE.

Oui , Madame , & , de plus , votre humble serviteur.

ISABELLE.

Tu vas le retenir.

L I S E T T E , à Isabelle.

J'aime son air grotesque ; -

Il nous divertira , je le trouve burlesque.

(Haut.)

Nous voyons des Auteurs de genres différens ,

Les uns sont sérieux & les autres plaifans.

Peut-on savoir quel est votre genre d'écrire ?

L E P O È T E.

Je m'étois autrefois mêlé de la Satyre ,

Je suivois volontiers les pas de Juvenal ,

Et me modelois fort sur mon original ;

Mais , j'ai vu qu'elle avoit des pointes périlleuses ,

Que ses suites toujours étoient trop orageuses ,

Et que , quelle que fût de ses traits la douceur ,

Ils retomboient souvent sur le dos de l'Auteur.

L I S E T T E.

Cette démanœuvre d'écrire de la sorte

Ne vous a pas duré ?

L E P O È T E.

Non , le diable m'emporte ;

J'abandonne ce genre à ces Poètes fols ,

Bourrés , cicatrisés , & qui sont faits aux coups.

I S A B E L L E.

Peut-être faites-vous des Pièces de Théâtre ?

L E P O È T E.

Encor moins ; autrefois j'en étois idolâtre ,

180 L'AMOUR MUSICIEN,

On en a joué même une de moi jadis ;
Mais elle tomba net , franchement je le dis.

L I S E T T E.

Comment ! elle tomba ! Ce fut donc par cabale ?

L E P O È T E.

Oui , je vous en réponds ; elle fut générale.
Chacun également prit le même travers ;
Car on n'en put jamais entendre que deux vers.

L I S E T T E.

La chose est étonnante , on ne peut davantage ;
Deux vers suffirent-ils pour juger d'un ouvrage ?

L E P O È T E.

Oui , dès le second vers , on lui fit son procès :
J'avois bien cependant compté sur le succès ;
Mon esprit s'égayoit & battoit la campagne ;
J'élevois , comme on dit , des châteaux en Espagne ;
Et déjà sur l'espoir du gain de mon labeur ,
J'en mettois à profit d'avance la valeur ;
Sur-tout , j'aurai , disois-je , une Bibliothèque.
A peine eus-je de quoi m'acheter un Senèque.

L I S E T T E.

La cabale se fit par de jaloux Auteurs ,
Sans doute ?

LE POÈTE.

COMÉDIE.

181

LE POÈTE.

Non ; ce fut la faute des Auteurs.

L I S E T T E.

Bon ! cela ne se peut , puisqu'ils n'eurent qu'à peine
Le moment d'en venir à la première Scène ,
C'est-là les condamner assez mal-à-propos.

LE POÈTE.

Nous mettons , en tel cas , toujours tout sur leur
dos.

Quand nous voyons tomber par malheur notre ou-
vrage ,

Nous leur donnons le tort ; c'est l'ordinaire usage.

L I S E T T E.

Cet usage , entre nous , me semble fort mauvais ,
Il faut mieux avouer qu'on a mal fait.

LE POÈTE.

Jamais

Nous n'avouons cela ; depuis mon infortune ,
Je n'ai point fait de Pièce , & n'en veux faire au-
cune ;

Je m'amuse à présent à rire de tous ceux
Qui n'ont pas sur la Scène un destin plus heureux :
Je ris de voir Alcippe à ses Pièces nouvelles
Mandier le suffrage aux loges , dans les ailes ,
Courir de toutes parts , pour tâcher d'obtenir
Des applaudissemens qui sont longs à venir ;
Et je ris de le voir alors , dans sa colère ,
Battre des mains lui seul au milieu du parterre :

Tome II.

I

182 L'AMOUR MUSICIEN,

Je ris de voir Ariste , autre Auteur d'à-présent ,
Quand son ouvrage a plu , vouloir trancher du
Grand ;

Et , d'un air de Romain , présenter une joue ,
Ou faire un air de tête au Prince qui le loue :
Comme si , tout respect à lui seul étant dû ,
Des grands Héros qu'il traite il étoit descendu.

L I S E T T E.

A quoi donc à présent s'applique votre Muse ?

L E P O È T E.

A de doctes écrits , toujours elle s'amuse ;
Mais l'ouvrage que j'ai commencé depuis peu ,
Qui de Monsieur Damon méritera l'aveu ,
N'est pas encor fini.

I S A B E L L E.

Quel est-il ?

L E P O È T E.

Un ouvrage

Instructif & badin , divertissant & sage.
Qu'il m'a déjà coûté de veilles & de soins !
Que d'Écrivains surpris ! On le feroit à moins.

L I S E T T E.

Quel titre , s'il vous plaît , a cet ouvrage utile ?

L E P O È T E.

Ce sont toutes les Loix mises en vaudeville.

L I S E T T E.

La peste ! vous aurez bien des Approbateurs.

L E P O È T E.

De ce qu'ont établi tous les Législateurs ,
Je n'ai rien oublié ; j'ai suivi les usages
Des différens Pays , & des Aréopages ;
Et de cette façon , mes chansons , & mes vers
Pourront utilement parcourir l'Univers.
On ne peut qu'approuver ma nouvelle méthode ;
Car ayant mis ainsi le Digeste , & le Code ,
Il n'est aucun enfant , à quelque âge qu'il soit ,
Qui ne puisse en chantant étudier le Droit.

I S A B E L L E.

Vraiment , c'est un grand bien , Monsieur , pour la
Jeunesse.

L E P O È T E.

Ce que j'ai déjà fait , seroit mis sous la presse :
Mais tous les Imprimeurs semblent être butés
A me faire enrager par leurs difficultés ;
Et depuis près d'un an , croirez-vous qu'on me
traîne

Toujours de mois en mois , de semaine en semaine ?
Tantôt il faut avoir une autre Approbation ,
Tantôt on est après une autre édition :
Et je venois prier Monsieur Damon lui-même ,
Pour leur faire sentir leur négligence extrême ,
De vouloir m'accorder ses secours obligeans ,
Et de faire imprimer mon Livre à ses dépens ;

184 L'AMOUR MUSICIEN,

Entendant , toutefois , qu'il aura la licence
D'en retirer les fonds sur son produit immense.

I S A B E L L E.

Monsieur , j'en instruirai mon Oncle dès ce soir.

L E P O È T E.

J'en conçois pour mon Livre un favorable espoir ;
Être méconnoissant n'est point mon caractère ,
Et je vous en promets à tous un Exemplaire.

S C E N E X I V.

I S A B E L L E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

VOILA ce qui s'appelle un grand fou.

I S A B E L L E.

Son esprit ;

Dès l'abord , s'est fait voir dans ce qu'il nous a dit ;
Mais quand il a parlé de son dernier ouvrage ,
Je n'en ai pas jugé fort à son avantage.

L I S E T T E .

Moi , j'en riois tout bas.

I S A B E L L E .

Mettre en chansons les Loix !

Mais , Lisette , quelqu'un fait entendre sa voix.

L I S E T T E .

C'est celle de la Brie , qu je suis bien trompée.

I S A B E L L E .

Mon ame de frayeur est vivement frappée.

SCENE XV.

ISABELLE, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

SOYONS toujours joyeux , & vivons sans souci ;
C'est vous ? Je suis charmé de vous trouver ici.

LISETTE.

Que fais-tu ? Dis-nous donc...

LA BRIE.

Eh bien ! l'affaire est faite...

La chose est décidée & conclue.

ISABELLE.

Ah ! Lisette.

LISETTE.

Il est ivre.

LA BRIE.

Il est vrai.

LISETTE.

Le maraud !

LA BRIE.

Dans le vin

Je me suis efforcé de noyer mon chagrin.
De se déchagriner chacun à sa manière ;
Il en est qui se vont jeter dans la rivière ,
Outre que je hais l'eau , je ne suis pas si fou
Que je ne sache bien que c'est un trait de fou.

186 L'AMOUR MUSICIEN.

L I S E T T E.

Parleras-tu toujours sans vouloir nous apprendre ?...

L A B R I E.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Cé que tu fais du procès de Léandre ;

Qu'est-ce qui s'est passé ? L'a-t-il gagné , perdu ?

L A B R I E.

Eh ! ne voyez-vous pas que je suis confondu ?

Quel plaisir trouvez-vous à redoubler ma peine ?

Tenez , n'y pensons plus.

I S A B E L L E.

Ah ! je suis à la gêne.

L I S E T T E.

J'étouffe. Malheureux , ne pourrons-nous savoir ?...

I S A B E L L E.

As-tu vu quelqu'un ?

L A B R I E.

Moi , je n'ai vu que du noir ;

J'ai pourtant entendu dire beaucoup de choses :

Mais dans l'amas confus de différentes causes ,

La mémoire ne peut.

L I S E T T E.

Il a bû tellement

Qu'on n'en sauroit tirer nul éclaircissement ;

Son style est si brouillé...

I S A B E L L E.

Je crois trop bien l'entendre.

COMÉDIE. 187

L I S E T T E.

Allez , il n'a pû voir ni Damon , ni Léandre.

L A B R I E.

Silence , s'il vous plaît ; je vais me rappeler....

L I S E T T E.

Voyons , ce qu'on pourra de ceci démêler.

L A B R I E.

Un grand homme d'abord a fait un préambule....

Ma foi , ce qu'il a dit n'étoit point ridicule :

A vous dire le vrai , j'étois fort bien placé :

Mais quand tout a fini , je me suis avancé ;

La foule , cependant , m'a fait aller de forte ,

Que je me suis encor trouvé près de la porte.

L I S E T T E.

Le maraud a perdu tellement la raison ,

Qu'il n'a pû rien savoir.

L A B R I E.

Moi , je ne fais rien ?

L I S E T T E.

Non ;

Puisque tu ne saurois rien du tout nous apprendre.

I S A B E L L E.

Mais autour de toi , dis , parloit-on de Léandre ?

L A B R I E.

Oh ! qu'oui.

L I S E T T E.

Qu'en disoit-on ?

L A B R I E.

On disoit hautement ,

Qu'il seroit déclaré le père de l'enfant.

188 L'AMOUR MUSICIEN,

L I S E T T E.

Quel enfant ?

I S A B E L L E.

Que dit-il ?

L A B R I E.

Oui, la fille en colère.

Elle-même disoit qu'il en étoit le père ;

Qu'elle avoit pièce en main, & que, sans nul effort,

Elle pourroit prouver... Ma foi, mon Maître a tort.

L I S E T T E.

Eh bien ! à ce discours que pourroit-on comprendre ?

I S A B E L L E.

Ce ne fut jamais-là le procès de Léandre.

L A B R I E.

D'autres disoient tout bas, je l'ai bien entendu,

Qu'à la rigueur...

I S A B E L L E.

Hé bien ?

L A B R I E.

Il seroit...

L I S E T T E.

Quoi ?

L A B R I E.

Penda.

I S A B E L L E.

Lisette, je frémis.

L I S E T T E.

Quelle crainte est la vôtre ?

Cet ivrogne aura pris une chambre pour l'autre.

COMÉDIE. 189

Plein des vapeurs du vin dont il a fait excès.

A quel endroit , dis-moi , plaidoit-on ce procès ?

L A B R I E.

Parbleu , vous me feriez renverser la cervelle ;

Ne vous l'ai-je pas dit ?

L I S E T T E.

Eh ! non.

L A B R I E.

A la Tournelle.

Et s'il faut des témoins pour....

L I S E T T E.

Ah ! nous y voilà.

Peste de l'innocent ! Qui t'a dit d'aller là ?

C'est pour le criminel que cette chambre est faite.

L A B R I E.

On ne m'en a pas dit un mot à la Buvette.

I S A B E L L E.

Ah ! je reprends mes sens , Lisette ; il m'a fait peur.

L I S E T T E.

A tout son quiproquo , j'ai deviné l'erreur.

Ah ! le joli garçon ! qu'il a belle mémoire !

L A B R I E.

Eh bien ! j'ai fait la faute ; adieu , je vais la boire.

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un ivrogne complet ;

A ce défaut-là près , il est fort bon valet ;

Mais , ma foi , pour le coup , nous allons tout ap-
prendre ;

Et j'aperçois venir votre Oncle avec Léandre.

SCENE XVI.

DAMON, LÉANDRE, ISABELLE,
L I S E T T E.

D A M O N.

C'EN est fait, Isabelle, & Léandre est vainqueur.
Le voilà de ses biens paisible possesseur.

I S A B E L L E.

Tout de bon ?

L I S E T T E.

Est-il vrai ?

D A M O N.

La chose est authentique.

Nous pouvons à présent faire de la Musique.

L É A N D R E.

Ah ! Monsieur, s'il vous plaît, différons d'un moment :

Il manque tout encore à mon contentement.

J'aspire dès long-tems à l'hymen d'Isabelle,

Ne la refusez point à mon amour fidele ;

Et me liant à vous par de si puissans nœuds,

Achevez de me mettre au comble de mes vœux.

D A M O N.

Vous l'aimez ?

L É A N D R E.

Oui, Monsieur, de l'amour le plus tendre ;

Et la justice enfin que vous m'avez fû rendre ,

COMÉDIE. 191

Et qui me fait rentrer aujourd'hui dans mes biens ,
Flattoit bien moins mon cœur que ces tendres liens.

D A M O N.

Bien loin de me montrer à vos desirs contraire ,
Vous présenter sa main est ce que je veux faire ;
L'Amour , je crois , sans peine y soumettra son cœur ,
Et vous avez près d'elle un fort bon Rapporteur :
Vous ne résistez pas à cela , que je pense ?

I S A B E L L E.

Je veux ce qu'il vous plaît.

L I S E T T E.

Ah ! quelle obéissance !

D A M O N.

Je fais tout aujourd'hui pour vos contentemens ,
Pour les miens , s'il vous plaît , plus de retardemens ;
A remplir mes desirs ici tout vous engage ;
Il faut de la Musique un jour de Mariage :
C'est par-là , s'il vous plaît , qu'il nous faut com-
mencer ;

Aux apprêts de l'hymen , je saurai bien penser :
J'aurai soin d'ordonner que la Fête soit leste ,
Et , le Contrat signé , vous aurez soin du reste.



192 L'AMOUR MUSICIEN, COMÉD.

SCENE DERNIERE.

ANGELIQUE, ISABELLE, DAMON,
LÉANDRE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MON Oncle, tout est prêt ; & quand il vous
plaira ,

Pour commencer le Bal tout le monde entrera.

Mais, quel est ce Monsieur ?

LISETTE.

Il n'est plus de mystère ;

Allez le saluer comme votre beau-frère.

ANGELIQUE.

Ma Sœur est mariée ?

LISETTE.

Il a reçu sa foi ;

C'en est fait.

ANGELIQUE.

Comment donc ! on fait cela sans moi !

LISETTE.

Vraiment, on a grand tort ; mais le monde s'avance ,

Allons, vive l'Amour, la Musique, & la danse.

F I N.

L'ACTRICE NOUVELLE.

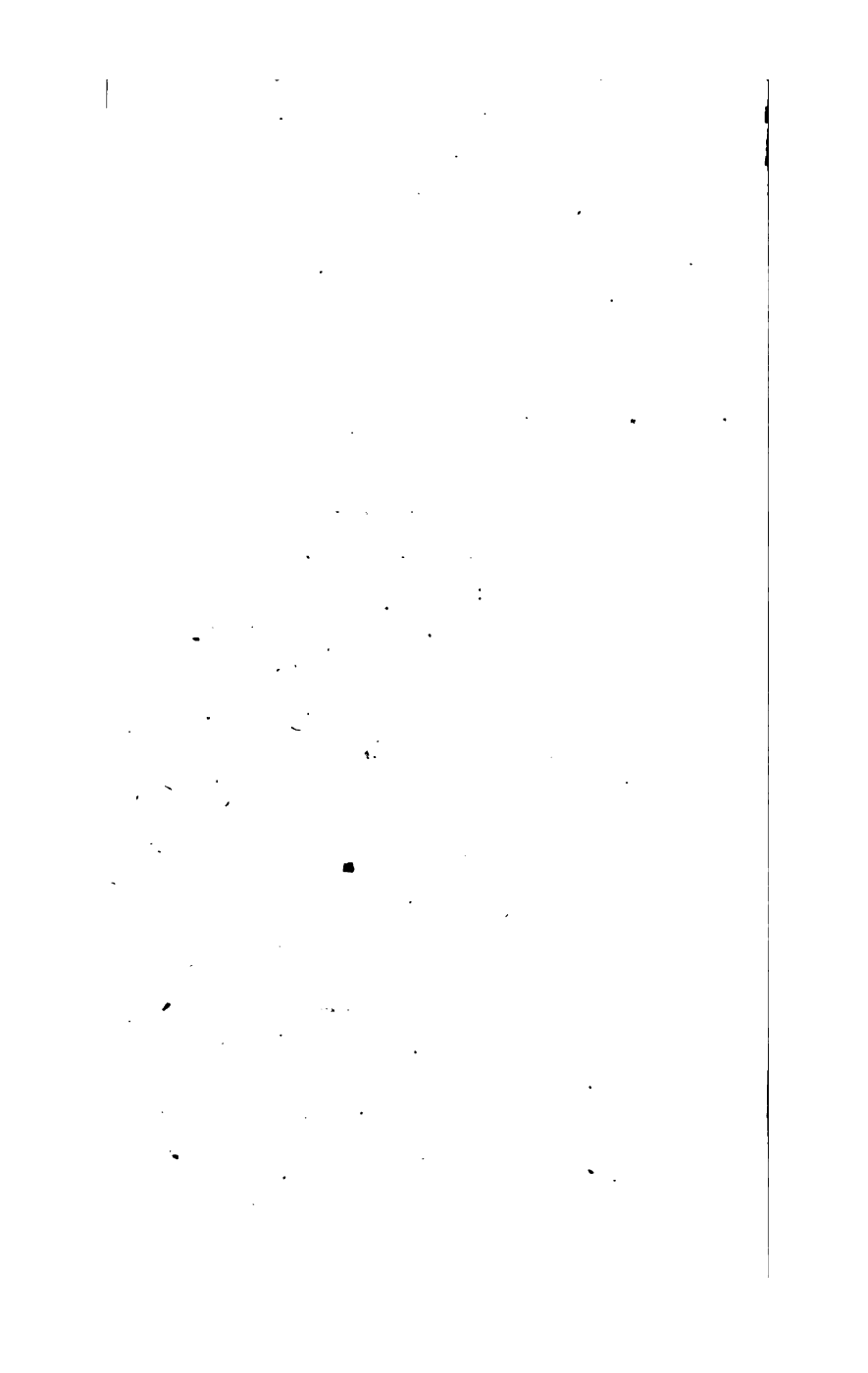
L'ACTRICE
NOUVELLE,
C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN VERS,

Par M. POISSON.

Tom. II.

K





A V I S
D U
L I B R A I R E.



ETTE petite Piece que
je donne aujourd'hui au
Public , fut envoyée il y
a quatre à cinq ans aux Comé-
diens de Paris par un Auteur
anonyme. M. Quinault, l'aîné, l'un
des Semainiers , en fit la lecture
à la Troupe ; & comme ce gra-
cieux Comédien a le talent de
prendre les inflexions de voix de

K ij

qui bon lui semble , en lisant le Rôle de la nouvelle Actrice , il donna quelques tons d'une Comédienne dont les talens pour le Théâtre font autant les délices du Public , que ses graces & son esprit font les charmes de ceux qui la voyent dans un moins grand jour. Cette Actrice n'étoit pas présente à la lecture ; mais en ayant appris quelques circonstances , & croyant se reconnoître à quelques-uns de ses traits , elle obtint par ses cabales un ordre qui défendit à ses camarades de représenter cette Piece , & les priva , par une imagination chimérique , de l'avantage réel que leur auroit procuré une Nouveauté aussi agréable.

Cette Piece m'étant tombée entre les mains , à l'insçu même de son Auteur , j'ai cru devoir dédommager le Public du tort qu'on lui a fait , en le privant de la représentation. Il y trouvera un comique noble , une versification aisée , des pensées brillantes , des portraits nouveaux & naturels , des caracteres particuliers qui n'avoient point encore paru sur la Scene. Si l'on en croit les connoisseurs , une bonne Comédie en un Acte & en Vers , doit être regardée comme le chef-d'œuvre de l'esprit comique ; des bornes aussi étroites exigent une précision que le feu & l'imagination produisent , mais qu'une raison exacte sçait diriger.

D'ailleurs j'espère que l'impres-
sion de cette Comédie désabusera
l'excellente Actrice qui s'en étoit
cru l'Objet mal à propos ; outre
qu'il n'y a aucun trait marqué qui
la singularise. Le Public décidera
s'il y a quelque Comédienne qui
puisse pousser assez loin la vanité
& l'amour-propre pour se trouver
dans ce portrait :

Se mêle du Barreau , de la Cour , de la Guerre ;
Et rien , je crois , n'est fait que par son ministère.
Qu'un emploi soit vacant , elle le fait avoir ,
Sans trop solliciter , à qui le peut vouloir ;
Entre dans le détail des Charges , des Offices ,
Des fonds des Hôpitaux , de ceux des Bénéfices :
Par elle celui-ci devient Introduceur ,
Celui-là Secrétaire , & l'autre Ambassadeur.

D'un Fripon , qui voloit partout impunément ,
Elle en fit , d'un seul mot , hier un Sous-Traitant.

Cette application pourroit peut-

être convenir à la Maîtresse d'un Ministre ; mais quel rapport peut-elle avoir à une Comédienne qui n'a daigné jusqu'à présent exercer son Empire que sur quelques-uns de nos beaux Esprits ?



A C T E U R S.

LA BARONNE.

LA COMTESSE.

L'ACTRICE NOUVELLE.

LE CHEVALIER.

LE CONSEILLER.

LE FINANCIER.

L'ABBÉ BIDET.

FRONTIN, Valet de l'Actrice.

LISETTE, Suivante de la Baronne.

Un Laquais du Conseiller.

Plusieurs Laquais de la Baronne.

La Scène est chez la Baronne.



L'ACTRICE NOUVELLE.

SCENE PREMIERE.

LISSETTE, FRONTIN.

L I S E T T E.

Que veut le beau Frontin aujourd'hui dans
ce lieu ?

F R O N T I N.

Te rendre ce billet, & t'embrasser.

L I S E T T E, *lui donnant un soufflet.*

Adieu.

K v

FRONTIN.

Si j'avois cru devoir m'attendre à la riposte ,
Je vous l'aurois , Madame , envoyé par la Poste.

LISETTE.

Tiens , tiens , baise ma main , & ne te fâche plus.
C'est donc pour ma Maîtresse ? Eh ! quoi ! point
de dessus ?

FRONTIN.

Oh ! dans notre maison nous aimons le mystère.

LISETTE.

Ta Maîtresse renferme un rare caractère ,
Le manège qu'elle a passé l'esprit humain ;
Mais quand débute-t-elle ?

FRONTIN.

A cinq heures , demain.

LISETTE.

C'est sans doute pour faire applaudir ta Maîtresse
Qu'on voit venir ici des gens de toute espèce ?
Le Chevalier , l'Abbé , le Conseiller aussi ,
Avec le Financier doivent souper ici.

Oh ! depuis quinze jours j'ai bien fait des affaires !
 Que de billets portés, de lettres circulaires !
 Dans les Hôtels garnis , les Caffés & le Cours ,
 Il faut que j'aye été quinze fois , chaque jour ;
 Elle aura des Batteurs , ou le Diable me tue :
 Jamais Actrice enfin ne fera plus battue.

L I S E T T E.

Moi , je blâme ses soins & ses précautions ;
 Et pourquoi mendier des approbations ?
 Si son mérite est sûr , il parlera pour elle :
 Estre loué de gré , vaut bien mieux que par zèle.
 Je ne suis point la dupe , & je le dis tout net ,
 D'une Actrice qui vient après son Rôle fait ,
 D'un air de suppliante entrer de Loge en Loge ,
 Et de chaque payant arracher un éloge.

FRONTIN.

Ma Maîtresse fera bien pis encor. Crois-moi ;
 Je connois son esprit , & te donne ma foi ,
 Que s'il en est qui vont dans les Loges pour
 plaire ,
 Celle-ci pourroit bien aller jusqu'au Parterre.
 Tiens , Lisette, elle est folle , & d'elle il est cent
 traits

Kvj

Que l'on ne pourroit croire , & qui pourtant
sont vrais.

De Fables , de Romans , sa chambre est toute
pleine ;

Sans cesse elle s'habille en Princesse Romaine ;

De sa fille de Chambre elle a changé le nom.

Je crois qu'elle l'appelle , attendez , Charmion.

Elle me nomme Arcas , & puis tantôt Auguste ,

Et celle qui nous fait la cuisine , Laucuste.

Mais écoute la peur qu'un jour elle me fit ;

Quand j'y pense , j'en suis encor tout interdite :

Morbleu ! qu'on est à plaindre avec telle Maî-
tresse !

Une nuit répétant son Rôle de Lucrece ,

Elle entra dans ma chambre , un poignard à la
main ,

Et vouloit , malgré moi , que je fisse Tarquin.

L I S E T T E.

Eh ! comment finit donc cette plaisante Scene ?

F R O N T I N.

A reprendre mes sens j'eus d'abord quelque
peine ;

Mais je revins à moi , pour finir ce détail ,

Quand je vis le poignard n'être qu'un événement.

L I S E T T E.

Parlons de son manège, il ne se peut comprendre,
J'en sçais aussi des traits qui pourront te sur-
prendre :

Il faut qu'elle ait entrée en vingt mille maisons ;
Car avec tout le monde elle a des liaisons ;
Se mêle du Barreau , de la Cour , de la guerre ,
Et rien , je crois , n'est fait , que par son minis-
tere.

Qu'un Emploi soit vacant , elle le fait avoir ,
Sans trop solliciter , à qui le peut vouloir.
Un mariage fait , elle le fait défaire ;
Une Terre vendue , elle la fait retraire ;
Brouille tous ceux qui sont étroitement liés ,
Et raccommode aussi tous ceux qui sont brouillés ;
Entre dans le détail des Charges , des Offices ,
Des fonds des Hôpitaux , de ceux des Bénéfices ;
Par elle celui-là devient Introduceur ,
Celui-ci Secrétaire , & l'autre Ambassadeur.
Non je ne pense pas que personne en la vie
Ait avec tel succès sçu pousser l'industrie.
D'un Fripon qui voloit par-tout impunément ,
Elle en fit , d'un seul mot , hier un Sous-traitant.

206 *L'ACTRICE NOUVELLE,*

Cette condition est , ma foi , ta fortune.

F R O N T I N.

Je l'achette bien cher , hélas ! si c'en est une.

Je ne suis pas heureux dans mes conditions ;

J'ai toujours essuyé des tribulations :

Je me souviens d'avoir servi chez certain Home
me ,

S'il m'y falloit rentrer , j'irois plutôt à Rome.

Morbleu ! que celui-là me menoit joli train !

Il m'auroit fait crever , quoiqu'il fût Médecin :

Tiens , dans cette maison je faisois tout sans
aide ;

Je rasois , je frottois , je portois les remèdes ;

Je faisois la cuisine & battois les habits ;

Je balayois la cour & je faisois les lits ;

Ratissois le jardin , habillois la Maîtresse :

Que te dirai-je enfin , courant , veillant sans
cesse ,

Tantôt Valet de Chambre , & tantôt Palfrenier ;

Tantôt à la toilette , & tantôt au grenier ;

Travaillant pour l'époux , agissant pour la femme ,

Je pensois le cheval , & je peignois Madame.

L I S E T T E.

Il falloit y rester , peut-être qu'à la fin

Tu serois , comme lui , devenu Médecin.

FRONTIN.

Vous pensez vous moquer ; mais apprenez , la
Belle ,

Que toujours le Valet au Maître se modele.
Tel est notre destin ; chez ceux que nous servons ,
Nous sommes , mon enfant , de vrais Caméléons.
Nous imitons leurs mœurs , leurs discours , leurs
allures ;

Et souvent nous prenons jusques à leurs figures.
Avec les Conseillers , nous devenons galans ;
Nous prenons un air grave avec les Présidens.
Servons-nous un jaloux ? il nous faut être traître.
Nous sommes comme foux avec un petit-Maître.
Nous prenons un air doux chez le Bénéficiaire ;
Et sommes insalens derrière un Sous-Fermier :
Mais ta Maîtresse , à toi , Madame la Baronne ,
Qui tranche de l'esprit , & sans raison raisonne ,
N'en parlerons-nous point ?

L I S E T T E.

Son style précieux
Deviens , depuis un tems , tout-à-fait ennuyeux.

FRONTIN.

Mais que dit-elle encor ?

L I S E T T E.

De la nouvelle Actrice ;
Tant que dure le jour , elle est l'admiratrice ;
Et la rage qu'elle a pour entendre des Vers ,
Mettra , je crois , bientôt son esprit à l'envers :
De sa Maîtresse enfin elle a la maladie ,
Et ne parle à présent qu'en vers de Tragédie...
Si la jeune Comtesse aujourd'hui la vient voir ,
On n'entendra que vers du matin jusqu'au soir.

F R O N T I N.

Je n'y viendrai donc pas , je suis las d'en entendre.

L I S E T T E.

Si sa Maîtresse y vient , il faudra bien t'y rendre.

F R O N T I N.

Tu crois que la Comtesse aussi déclamera ?

L I S E T T E.

Non , mais elle a toujours son jargon d'Opéra ;
De sorte que quand l'une a dit un vers tragique ,
L'autre prend la parole avec un vers lyrique ;
Et ce fol entretien regne si fréquemment ,
Qu'elles ne peuvent plus se parler autrement.

C O M É D I E.

207

F R O N T I N.

Nous nous verrons tantôt , adieu , je me retire.

L I S E T T E.

Je crois avoir encor quelque chose à te dire ,
Je voulois te parler touchant le Chevalier :
Dis-moi donc promptement, crainte de l'oublier,
Pourquoi nous le voyons toujours chez ta Maî-
tresse ?

F R O N T I N.

Il est amoureux fou de la jeune Comtesse ,
Et jaloux , qui plus est ; mais jaloux à mourir :
Et , quoiqu'il soit aimé , rien ne peut le guérir.
Il se brouille souvent pour une bagatelle ;
C'est toujours au logis quelque scène nouvelle ;
Et , comme ma Maîtresse a de l'ambition ,
Qu'elle veut des amis , de la protection ,
Elle cherche à se rendre à chacun nécessaire ;
Et, pour se ménager l'un & l'autre, & leur plaire,
Le scrupule qu'elle a , te le dirai-je net ?
Elle veut les unir par un hymén complet :
Elle en veut faire autant , je crois , de la Ba-
ronne

210 *L'ACTRICE NOUVELLE,*
Avec le Conseiller ; du moins je le soupçonne.

L I S E T T E.

J'en ferois assez aise , & te dis franchement
Que , pour parler pour lui, j'ai quelque enga-
gement.

Près d'elle j'ai promis de faire mon possible :
Pour les cœurs généreux, moi, j'ai l'ame sensible.
Mais j'entends ma Maîtresse.

F R N T I N.

Adieu, jusqu'au revoir ;
Je vais continuer mon fatigant devoir ,
Et porter au plutôt des billets de parterre
Chez les Étudians & les Clercs de Notaire.



SCÈNE II.**LA BARONNE, LISETTE.****LA BARONNE.**

Lisette , sçavez-vous ce qu'on joue aujourd'hui ?

LISETTE.

Vous voulez donc aller à la Comédie ?

LA BARONNE.

Oui.

LISETTE.

La Pièce que l'on joue est plus belle que rare ;
Car je pense avoir lu sur l'affiche , l'*Avare*.

LA BARONNE.

Oh ! je n'irai donc pas.

LISETTE.

Pour demain , nous irons.

LA BARONNE.

Je veux être à midi dans les premiers Balcons.
Je ne veux pas manquer notre Actrice nouvelle.

L I S E T T E,

Tenez , lisez.

L A B A R O N N E,

Quoi donc ?

L I S E T T E.

C'est une Lettre d'elle.

L A B A R O N N E *lit.*

- » Je ne sçai quel sera le sort
- » De la malheureuse Chimene ;
- » Mais je tremble d'avance & frissonne si fort ,
- » Que je crains de tomber dès la premiere scene.
- » Daignez donc avertir pour demain vos amis :
- » A vos ordres d'abord ils seront tous soumis.
- » Quand vous leur aurez dit que Chimene vous
 touche ,
- » Ils prendront tous pour moi des sentimens
 humains ,
- » Et même me battront des mains ,

- » Avant que j'aye ouvert la bouche.
- » C'est mon peu de perfections
- » Qui fait que je vous sollicite.
- » Si je me croyois du mérite ,
- » Prendrois-je ces précautions ?
- » Adieu , belle & charmante Dame ,
- » Que j'aime de toute mon ame ,
- » Et que j'aimerai même au-delà du trépas.
- » Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

LA BARONNE.

Pour moi la pauvre Enfant est pleine de tendresse.

Je veux qu'à l'applaudir tout le Public s'empresse.

J'ai déjà prévenu bon nombre d'Officiers.

Demain dans le Parterre ils seront des premiers.

• Ils prieront leurs amis de devenir les nôtres.

Ils n'applaudiront qu'elle, & siffleront les autres;

Et de cette façon , dès la première fois,

Ils la recevront tous d'une commune voix.

L I S E T T E.

Tout le Public , je crois , sera fort content d'elle.

214 *L'ACTRICE NOUVELLE,*

Pour changer de propos , sçavez-vous la nouvelle

Que l'on débite ?

LA BARONNE.

Non. Quelle est-elle ? dis-moi.

L I S E T T E

Vous faites l'ignorante.

LA BARONNE.

Ah ! je jure ma foi

Que je ne sçai non plus ce que tu me veux dire...

L I S E T T E.

Le jeune Conseiller n'a pas sur vous empire ,

Et vous ne devez pas au plutôt l'épouser ?

LA BARONNE.

Je l'avouerai , Lifette , & sans rien déguiser ,

Que depuis quelques jours on m'a sçu faire entendre ,

Qu'il ressentait pour moi la flamme la plus tendre ,

Et que l'Hymen m'en fut sur l'heure proposé ;

Que mon cœur à cela se trouvant opposé ,

La réponse pour lui ne fut pas favorable.

L I S E T T E.

Il a beaucoup d'esprit , il est bien fait , aimable ;

Il a de la Noblesse , & je ne sçai comment

On peut le recevoir d'un œil indifférent.

A ne pas l'accepter quel sujet vous engage ?

L A B A R O N N E.

Mais je t'avoueraï.

L I S E T T E.

Quoi ?

L A B A R O N N E.

Je le trouve trop sage.

Il n'a pas l'enjouement & la vivacité ,

Que font voir aujourd'hui nos gens de qualité.

J'aime l'air petit-Maitre , il m'enchanté la vue.

L I S E T T E.

De ces petits Messieurs je suis bien revenue.

Ah ! qu'ils ont , selon moi , l'air vain , fou , sot
& plat !

Et je voudrois sçavoir quel fut le premier fat

Qui fit naître à Paris cette Secte nouvelle,

Ou le colifichet qu'ils prennent pour modele.
 Est-il rien de plus sot que l'est leur entretien ?
 Ils vous parlent toujours , & ne vous disent
 rien.

Quel plaisir trouve-t'on à leur entendre dire ;
 Ah ! te voilà , Marquis , vas-tu chez Artemire ?
 Où soupes-tu ce soir ? mon carosse viendra.
 Je revins ivre hier. As-tu vu l'Opéra ?
 Céphise est de retour. Que dit de moi Belise ?
 Donne-moi du tabac. As-tu vu la Marquise ?
 Et cent autres discours , jargons des étourdis ,
 Qui pourroient rendre fou tel à qui l'on les
 dit.

Moi, je prendrai bientôt un mari , je l'espère ;
 Mais il ne sera pas d'un pareil caractère.
 Si vous faisissez ainsi , vous ne feriez que bien.

LA BARONNE , *en récitant.*

Donne-moi donc , Lisette , un cœur comme le
 tien.

(*Elle continue naturellement.*)

Mais désapprouves-tu l'air naturel & tendre
 Qui se fait remarquer dans le jeune Clitandre ?
 Je ne vois rien en lui qui lui soit reproché.
 C'est un esprit pliant qui n'a rien de caché.

LISETTE.

COMÉDIE.

217

L I S E T T E.

Non, il ne cache rien, il est plein de franchise;
Car il montre par-tout les lettres de Belise.

L A B A R O N N E.

Et Damon, qu'en dis-tu? n'est-il pas beau,
bien fait?

L I S E T T E.

Hélas! Madame, à qui faites-vous son portrait?
Je ne suis pas encor à sçavoir, je vous jure,
Qu'il peche par l'esprit, & non par la figure.

L A B A R O N N E.

Sa voix fait assez bien les honneurs d'un repas.

L I S E T T E.

Qu'il y chante toujours, & qu'il n'y parle pas.

SCENE III.

LA BARONNE, LISETTE, UN
LAQUAIS *du Conseiller.*

LE LAQUAIS.

Monsieur le Conseiller m'a chargé de remettre

Entre vos mains, Madame, aujourd'hui cette
lettre.

218 **L'ACTRICE NOUVELLE,**

LA BARONNE, *après avoir lu bas.*

Dites-lui que tantôt il se rende chez moi.

Lifette, que je suis étonnée !

L I S E T T E.

Et de quoi ?

LA BARONNE.

De cette Lettre en vers si galamment écrite.

Tu ne m'avois pas dit qu'il avoit ce mérite.

Comment ! il fait des vers ! Lifette, il me plaira.

Il veut avoir mon cœur, & je crois qu'il l'aura.

Pour se faire écouter il fait ce qu'il faut faire.

L I S E T T E.

Sans ce trait de folie il n'auroit pu vous plaire.

Lifons donc ce billet si joliment écrire.

Voyons sa Poésie.

LA BARONNE.

Elle est pleine d'esprit.

L I S E T T E.

» L'amour, ô charmante Baronne !

» Va vous intenter un procès :

» Ne doutez point de son succès ;

» Car je sçai que sa cause est bonne.

» Il faut à l'amiable en arrêter le cours.

COMÉDIE. 219

» Il peut , jusqu'au trépas , vous chicaner sans
celle ;

» Et quand on a passé sa jeunesse

» A plaider contre les Amours ,

» Il vient un tems où nous perdons toujours.

L I S E T T E.

Detraits vifs & galans la lettre est affortie.

Plaider contre l'Amour , oh ! la forte partie ,

Il faut accommoder cette affaire au plutôt.

L A B A R O N N E.

Va , pour l'accommoder je ferai ce qu'il faut ;

Mais j'entends un carosse entrer avec vitesse.

Si c'est le Chevalier & la jeune Comtesse ,

Dis-leur bien que je suis dans un moment ici.

En vers au Conseiller je veux écrire aussi.

S C E N E IV.

L I S E T T E , seule.

LA lettre sera longue , à ce que j'imagine ,
Et ne s'écrira pas sans Cornelle ou Racine.

Votre ame est contre moi de fureur possédée.

Je le dis franchement ; si vous voulez m'aimer ,

A mon humeur badine , il faut s'accoutumer.

LE CHEVALIER.

Mais , Madame , ai-je tort ? rendez-moi donc
justice.

Mes mouvemens jaloux viennent-ils du caprice ?

Quoi ! dans le même instant que je jure à vos
yeux ,

Qu'excepté mon amour rien ne m'est précieux ;

Que je fais mon bonheur de vous aimer sans cesse ;

Que j'atteste le Ciel que ma vive tendresse

Jusqu'au dernier moment de mes jours durera ;

Morbleu ! vous répondez par un trait d'Opéra ;

Et pour comble de maux , ce trait est un passage

Que je ne puis tourner qu'à mon désavantage.

LA COMTESSE.

Mais quand j'ai dit cela , c'est sans réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous me prêtiez vraiment beaucoup d'attention.

LA COMTESSE

Qu'aurois-je dû répondre ? expliquez-le vous-
même.

(*Le Chevalier veut parler , & se tait.*)

L. iij

222 *L'ACTRICE NOUVELLE,*

LA COMTESSE, continue en chantant ce passage de Roland.

» J'aimerai toujours mon Berger.

LE CHEVALIER.

Est-ce en chantant , morbleu ! qu'on doit dire
qu'on aime ?

LA COMTESSE.

Comment donc ? en pleurant. Je hais le sérieux,
Et ne veux point aimer le mouchoir sur les yeux.
Croyez-vous, dites-moi, changer mon caractère
Avec cet air chagrin , avec ce ton colere ?
Je veux bien raisonner un instant avec vous.
Je vous l'ai déjà dit , j'abhorre les jaloux ;
Et si vous ne changez avec moi de langage ,
Il ne faut plus compter sur notre mariage.
Je ne fais point un choix pour vivre dans l'ennui.
Si je prends un Epoux , c'est pour rire avec lui.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que de rire on puisse avoir envie ,
Quand on vous fait mourir tous les jours de la vie ;
Et qu'on ne prend jamais soin de vous radoucir
Sur un doute , un soupçon qu'un mot peut
éclaircir ?

Voilà ce qui fait seul aujourd'hui mon supplice.

LA COMTESSE.

Et sur quoi voulez-vous que je vous éclaircisse ?

COMÉDIE.

223

LE CHEVALIER.

Par exemple , tantôt j'ai vu . . .

LA COMTESSE.

Quoi , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui , j'ai vu de chez vous sortir le Conseiller.

LA COMTESSE *rit*.

Et quoi ! le Conseiller à présent vous occupe ?
Serez-vous donc toujours de vous-même la dupe ?
Mais quel plaisir prend-on à faire son tourment ?

LE CHEVALIER.

Sçachons.

LA COMTESSE, *en chantant*.

» Pour moi l'amour est un plaisir charmant.

LE CHEVALIER.

Encor ?

LA COMTESSE, *en riant*.

Le Conseiller , puisqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! quoi ! vous rirez toujours ?

LA COMTESSE, *en chantant*.

» Je prétends rire.

Liv

SCENE VII.

LACOMTESSE, LE CHEVALIER,
L I S E T T E.

L I S E T T E , *à la Comtesse.*

MA Maîtresse vous prie en ce même moment ,

De vouloir bien passer dans son appartement.

Elle a quelques secrets à vous dire , je pense.

L A C O M T E S S E , *au Chevalier qui veut sortir.*

Attendez-moi : je vais . . . comment donc ? vous sortez ?

(*Elle chante.*)

» Vous partez , Renaud , vous partez.

Lisette , retenez-le ; empêchez qu'il ne sorte.

SCENE VIII.

L I S E T T E , LE CHEVALIER.

L I S E T T E , *en le ramenant.*

QU'avez-vous donc , Monsieur , pour fuir de la sorte ?

COMÉDIE.

225

LE CHEVALIER.

Ah ! Lifette , tu vois un homme au désespoir.

L I S E T T E.

Et de quoi , s'il vous plaît ? ne puis-je le sçavoir ?

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux !

L I S E T T E

Qu'est-ce qui vous désole ?

Quel fujet de chagrin ?

LE CHEVALIER.

Morbleu ! j'aime une folle.

L I S E T T E.

Quoi ! la Comtesse est folle ! & comment , &
par où ?

Mais n'est-ce point plutôt qu'elle aimerait un
fou ?

Je remarque en vos yeux un amour peu tran-
quille.

L'amour est ennuyeux, quand il se tourne en bile.

LE CHEVALIER.

Eh ! qui ne seroit pas de fureur animé ,

Quand on s'étoit flatté que l'on étoit aimé ?

L I S E T T E.

Eh ! vous n'êtes aimé que trop de la Comtesse.

L v

226 L'ACTRICE NOUVELLE ,

LE CHEVALIER.

Ah ! quand on aime bien , doit-on rire sans cesser

Mais , Lifette , sçais-tu quel secret aujourd'hui

Peut avoir la Baronne avec la Comtesse ?

L I S E T T E.

Oui.

LE CHEVALIER :

Ah ! dis-le-moi , Lifette.

L I S E T T E.

Eh ! pourquoi ? je n'ai garde :

Ce n'est pas vous , Monsieur , que ce secret re-
garde.

LE CHEVALIER.

Tu ne le diras pas ? Lifette , je me meurs !

L I S E T T E , *bas*.

Oh ! je vois bien qu'il faut adoucir ses fureurs.

haut.) Rassurez-vous , Monsieur , tâchez de vous
remettre.

Au Conseiller en vers on écrit une lettre :

Voilà tout le mystère.

LE CHEVALIER.

Ah ! quelle trahison !

L I S E T T E.

Comment ! l'accès redouble ; & par quelle raison ?

Mais j'apperçois Frontin. Ta Maîtresse vient-elle ?

SCENE IX.

LE CHEVALIER , FRONTIN ,
L I S E T T E .

FRONTIN.

Lisette , elle me fuit.

L I S E T T E .

La réponse est nouvelle.
C'est à vous, ce me semble, à marcher sur ses pas ,
Monsieur.

FRONTIN.

C'est qu'elle donne audience là-bas.
A peine a-t-elle mis un pied hors de sa chaise ,
Que de nos curieux environ quinze ou seize ,
Du Café sortant tous avec empressement ,
Lui sont venus donner la main fort poliment.
Le Conseiller ensuite , empressé , plein de zèle ,
A sçu percer la foule , & se ranger près d'elle :
Et je crois qu'elle monte à présent l'escalier
Avec l'Abbé Bidet & le gros Financier :
Mais la voici.

Lvj

228 *L'ACTRICE NOUVELLE ;*

L I S E T T E , au Chevalier.

*Je vais avertir ma Maîtresse ,
Et compter vos fureurs à la jeune Comtesse.*

SCENE X.

*L'ACTRICE , L'ABBÉ , LE
FINANCIER, LE CONSEILLER,
LE CHEVALIER.*

L'ACTRICE , au Chevalier.

Vous pouvez acheter ce nouveau Régiment,
Monsieur ; j'en ai pour vous obtenu l'agrément.
Je vois avec plaisir que l'on vous est propice ,
Et que par mon canal l'on vous rende justice.

LE CHEVALIER.

Vous êtes adorable, & je ne sçai comment
M'acquitter envers vous d'un service si grand.

L'ACTRICE.

En vous faisant plaisir , moi-même je m'oblige :
Soyez de mes amis , c'est tout ce que j'exige.
Dans peu, Monsieur l'Abbé, vous aurez votre tour,
Quoique votre nom soit peu connu de la Cour.
J'ai fait pour vous un trait de véritable amie,
Et vous aurez dans peu place à l'Académie.

COMÉDIE.

279

L'ABBÉ , *d'un ton doux et tendre.*

Mademoiselle . . .

L'ACTRICE.

Et vous, Monsieur le Conseiller,
Au Théâtre demain viendrez-vous babiller ?

LE CONSEILLER.

Je me garderai bien de rompre le silence.

L'ACTRICE.

On vous sçaura bon gré de cette violence.

LE FINANCIER.

Moi, je parle toujours à table ou bien au jeu ;
Mais à la Comédie , oh ! par la ventrebleu ,
Personne mieux que moi n'observe le silence ;
Car toujours je m'endors , d'abord qu'elle com-
mence.

L'ACTRICE.

J'espère que demain vous veillerez pour moi.

LE FINANCIER.

Eh ! mais j'applaudirai , mais sans sçavoir pour-
quoi ;

Car enfin mon malheur est d'avoir la foiblesse
D'ignorer le mauvais , ou le bon d'une pièce.

L'ABBÉ.

Comment jugez-vous donc d'un ouvrage d'esprit ?

Je règle mon avis sur ce que chacun dit.
 Par exemple, en voyant pleurer dans une scène,
 Je m'attends, je sens que cela me fait peine ;
 Et sans sçavoir aussi, ni pourquoi, ni par où,
 Quand le Parterre rit, oh ! je ris comme un fou.

Vous voyez qu'il n'est pas un homme qui déguise.

Il parle comme il pense, & j'aime sa franchise.

SCENE XI.

LA BARONNE, LA COMTESSE,
 L'ACTRICE, LE CHEVALIER,
 LE CONSEILLER, L'ABBÉ, LE
 FINANCIER, LISETTE, UN
 LAQUAIS *de la Baronne.*

LA lettre au Conseiller l'a rendu furieux.

LA BARONNE, *en déclamant.*

» Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Je vais le détromper.

Vous croira-t-il, *Madame* ?

COMÉDIE.

235

LA BARONNE.

Monfieur le Confeiller, j'approuve votre flamme.
Vous avez fçu me plaire , & je veux devant tous
Le déclarer ici , vous ferez mon époux.

LE CONSEILLER.

Madame , à ce bonheur aurois-je dû m'attendre
Vous comblez les fouhais de l'Amant le plus
tendre.

LA BARONNE.

Qu'en dit le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Le Chevalier croira

Que c'est encor ici quelques traits d'Opéra.

LE CHEVALIER.

Hélas ! que voulez-vous que je penfe, Madame ,
Quand vous tardez toujours à couronner ma
flamme ?

Je ne fuis point tranquille , & ne puis vivre
heureux ,

Qu'au moment que l'hymen nous unira tous deux.

L'ACTRICE.

Madame, il faut fe rendre, & fa raifon eft bonne.
Imitez , croyez-moi , Madame la Baronne ;
Comblez du Chevalier & l'amour & les vœux,

232 *L'ACTRICE NOUVELLE,*

Cela peut pour moi-même être un augure
heureux ;

Et crois , si je voyois ce double mariage ,
Que j'en jouerois demain avec plus de courage.

L A B A R O N N E.

Vous vous aimez tous deux , hâtez ce doux lien.

L A C O M T E S S E , en chantant.

» Hélas ! que son amour est différent du mien ;
Mais je me sacrifie à son humeur jalouse.
C'en est fait , Chevalier , je serai votre Epouse.

L E C H E V A L I E R.

De mes jaloux transports ne craignez plus l'effet.
Je suis sûr d'être aimé ; mon cœur est satisfait.

L' A B B É , d'un ton douxereux.

De voir ce double hymen je suis charmé , Mes-
dames ,

Et je veux faire en Grec vos deux épitalames.

L E F I N A N C I E R.

Il s'agit bien ici du Grec & du Latin.

Moi , je parle François , j'aurai soin du festin.

L A B A R O N N E.

Puisque nous voilà tous dans la réjouissance ,
Donnons à notre Actrice un moment d'audience :
Quelques Scènes du Cid , si vous le voulez bien.

COMÉDIE.

433

L'ACTRICE.

Il ne m'est pas permis de vous refuser rien.

LA BARONNE , *à la Comtesse.*

Elle fera demain l'ornement de la Scène.

Vous y viendrez , sans doute ?

LA COMTESSE.

Oh ! je veux voir Chimène.

(*En chantant.*)

» Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

LA BARONNE.

Claquez-la bien , Messieurs.

(*tous les hommes ensemble.*)

Nous la claquerons tout.

L'ABBÉ , *toujours doucereusement.*

Pour la faire jouer avec plus de courage ,

Je ferai de Rodrigue ici le Personnage.

Au Collège autrefois je récitais des mieux.

LE FINANCIER.

Je crains bien que ceci ne devienne ennuyeux.

Qu'en dis-tu , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi , je pense au contraire

Qu'il va nous divertir : il faut le laisser faire.

LE FINANCIER , *à l'Abbé.*

Allons , Rodrigue , allons ; alerte à repartir.

234 *L'ACTRICE NOUVELLE,*

LA BARONNE, *à un Laquais.*

Quand on aura servi, qu'on nous vienne avertir.
(*Ils s'assèyent tous, excepté l'Actrice & l'Abbé.*)

L'ACTRICE.

» Quoi ! Rodrigue en plein jour, d'où te vient
cette audace ?

» Va, tu me perds d'honneur.

LA BARONNE.

Quel son de voix flatteur !

L'ACTRICE *continue.*

Retire-toi, de grace.

L'ABBÉ, *sans faire de geste & froidement sur le
ton du Collège.*

» Je vaismourir, Madame, & vous viés en ce lieu,

» Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

» Mon amour vous le doit, & mon cœur qui
respire...

LE FINANCIER.

Le mien étouffe.

LA BARONNE.

Paix.

L'ABBÉ.

Je ne sçai plus que dire.

COMÉDIE.

235

L'ACTRICE , à l'Abbé.

Ne songez qu'à vous seul , c'est là l'unique but.

LE FINANCIER.

Allons , l'Abbé Bidet , ne vous déferrez point.

L'ABBÉ *continue toujours de même.*

„ Et mon cœur qui respire ,

„ N'ose , sans votre aveu , sortir de votre empire.

L'ACTRICE.

„ Tu vas mourir !

L'ABBÉ.

„ J'y cours , & le Comte est vengé ,

„ Aussi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

L'ACTRICE.

„ Tu vas mourir !

LE FINANCIER.

Qu'il meure donc , parbleu cela m'impatiente.

LA BARONNE.

Vous ne vous taisez point ? quelle humeur étonnante !

Moi , je n'ai jamais vu rien d'égal à cela.

LE FINANCIER.

Il dit qu'il va mourir , & reste toujours là.

L'ACTRICE *continue.*

„ Celui qui n'a pas craint les Maures & mon
Père ,

236 **L'ACTRICE NOUVELLE,**

„ Va combattre Dom Sanche, & déjà désespère.

L A B A R O N N E.

Ah ! quelle expression elle met dans son jeu !

Je crois être Chimene, & je suis toute en feu.

L E F I N A N C I E R.

Pour moi, je suis gelé, quelque chose qu'on
fasse ;

Et Rodrigue me vaut une tasse de glace.

L'ACTRICE *continue.*

„ Ainsi donc au besoin ton courage s'abba

L'ABBÉ, *toujours froidement.*

„ Je cours à mon supplice, & non pas au combat.

L A B A R O N N E.

Jusqu'à son jeu muet, on voit qu'elle a de l'ame :

C'est une grande Actrice, avouez-le, Madame.

Sur les autres demain on va crier haro.

L A C O M T E S S E.

Chimene est un prodige.

L E F I N A N C I E R.

Et Rodrigue un Zero.

L'ABBÉ *continue.*

„ Et ma fidele ardeur sçait bien m'ôter l'envie ,

„ Quand vous cherchez ma mort , de défendre
ma vie ;

COMÉDIE. 237

J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point
de bras ,

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît
pas.

LE FINANCIER.

Monsieur l'Abbé , haut les bras.

L'ABBÉ.

Et pourquoi m'interrompre ? il prend bien de la
peine ;

C'est gâter à plaisir le plus beau d'une scène.

LE CHEVALIER.

Il a raison. Silence ; il récite assez bien.

LE FINANCIER.

Qu'il gesticule donc. Je ne dirai plus rien.

LA BARONNE.

Qu'on le laisse achever ; moi , j'en suis fort con-
tente :

Avec un air aisé je vois qu'il se présente ,

Et trouve qu'il seroit excellent dans son jeu ,

S'il avoit de la voix , des gestes & du feu.

Mais venons , je vous prie , à la fin de la Scène.

C'est à vous à parler.

L'ABBÉ.

Non pas : c'est à Chimène.

238 **L'ACTRICE NOUVELLE,**

L'ACTRICE *continue.*

- „ Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas ,
„ Ta vie & ton honneur sont de foibles appas :
„ Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en re-
vanche
„ Défends-toi seulement pour m'ôter à Dom
Sanche :
„ Combats pour m'affranchir d'une condition...

LE FINANCIER.

Lui combattre ! l'Abbé !

LA BARONNE.

Vous ne sçauriez vous taire ,

Monsieur ?

LE FINANCIER.

D'un coup de busque il tomberoit par terre.

L'ACTRICE *continue.*

- „ Et , si pour moi tu fens ton cœur encor épris ,
„ Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est
le prix.

„ Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

L'ABBÉ , *toujours froidement.*

- „ Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne
dompte.

LA BARONNE , *en se relevant.*

On ne peut jouer mieux , il le faut avouer :

Qu'en dites-vous , Messieurs ?

LE CHEVALIER.

On ne peut que louer, sur-tout Monsieur l'Abbé.

Madame , il a fait rage

L'ABBÉ , *doucereusement.*

Vous pensez vous moquer ; mais je suis tout en
rage.

Avec elle , en jouant , on sent je ne sçai quoi ;

Qui dans la passion fait entrer malgré soi.

LA BARONNE.

Elle sera reçue , elle s'y doit attendre.

Monsieur le Financier , vous la venez d'en-
tendre :

Dites-nous votre avis ? qu'en pensez-vous ?

LE FINANCIER.

Morbleu !

Je n'ai point vu d'Actrice avoir un si grand jeu.

L'ACTRICE.

A trop flatter les gens , on se rend condamnable.



SCENE DERNIERE.
UN LAQUAIS, LA BARONNE;
L'ABBÉ.

UN LAQUAIS.

ON a servi , Madame.

LA BARONNE.

Allons nous mettre à table.

L'ABBÉ.

Je veux auparavant vous dire un mot ici :

Au Parterre demain j'annoncerai ceci.

Messieurs , si l'Actrice nouvelle

A vous plaire aujourd'hui met des soins superflus,

Je le dis devant elle ; ne la revoyez plus ;

Mais , si vous la trouvez en mérite féconde ,

Venez la voir en foulé, elle aime le grand monde.

F I N.

**LA BOËTE
DE
PANDORE,
COMÉDIE**

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens ordinaires
du Roi, le*

Tome II.

M

A C T E U R S

*Du Prologue.*LE CHEVALIER, *M. Dubreuil.*LE MARQUIS, *M. Dufresne.*LA PRÉSIDENTE, *Mlle. Quinault.*M. SERPOLET, *M. Dangeville.*UN LAQUAIS, *M. Poisson.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MARQUIS , restons ici , le grand monde m'accable ,

Et c'est dans les foyers un bruit épouvantable :
Sur-tout un homme est là qui fait le bel-esprit ,
Et qui m'impatiente à chaque mot qu'il dit.

LE MARQUIS.

Et ce Poëte encor , d'une nouvelle espèce ,
Qui déjà s'évertue à décrier la Pièce ;
Et qui , contre l'Auteur sottement prévenu ,
Condârne son Ouvrage avant que l'avoir vu.

LE CHEVALIER.

Et ce Beau , dont la voix à l'oreille est funeste ,
Et qui nous a chanté tout l'Opéra d'Alceste :

M.

J'enai , je vous le jure , un mal de tête affreux :
Je l'ai pensé brusquer...

L E M A R Q U I S.

Que l'on est malheureux ;
De se voir accosté des gens de cette sorte !

L E C H E V A L I E R.

Le remède à cela , c'est de gagner la porte ,
Comme nous avons fait ; & lorsque par la main
Vous m'avez emmené , j'avois même dessein.
Mais avez-vous ouï cette vieille Baronne ?

L E M A R Q U I S.

Ah ! que je la connois , & qu'elle a l'ame bonne !
Je ne crois pas qu'il soit , à parler franchement ,
Dans le reste du monde un esprit plus méchant.
Il n'est point de repas , il n'est point d'assemblées ,
Où les femmes ne soient par elle déchirées ;
En arrière toujours ses grands coups sont portés ,
Et les hommes souvent ni sont pas mieux traités :
Cependant elle affecte un air doux , plein de zèle ;
Et personne ne fait se déguiser comme elle :
Que d'une Dame on vante , ou les mœurs ou l'esprit ,
Plus on en fait l'éloge , & plus elle en médit :
Elle aura , selon elle , un air de précieuse ;
Ou sa conduite , enfin , sera trop scandaleuse.
Si cette Dame arrive , aussi-tôt à grand pas ,
Elle court au-devant pour lui rendre les bras ;

PROLOGUE. 245

Et lorsque d'un côté la Traîtresse l'embrasse ,
De l'autre , au même instant , elle fait la grimace.

LE CHEVALIER.

Elle est là qui s'égaie avec de jeunes foux.

LE MARQUIS.

C'étoit pour l'éviter que j'ai couru vers vous.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! nous avons donc , cette même journée ,
L'un & l'autre à-peu-près la même destinée.
J'ai voulu d'une folle aussi me garantir ;
Et quand j'ai , comme vous , résolu de sortir ,
C'étoit pour éviter une Provinciale ,
Que je voyois venir à moi de l'autre salle ;
Elle ne manque pas de beauté , ni d'esprit ,
Mais elle est ridicule en tout ce qu'elle dit ;
Et son extravagance est à tel point poussée...



S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

OH ! pour le coup , je crois , que j'en ferai blessée.

LE CHEVALIER.

Ah ! ciel !

LA PRÉSIDENTE.

Ce qui m'arrive est trop particulier.

Mais que vois-je ? Est-ce vous, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez point , c'est moi-même , Ma-
dame :

J'enrage.

LA PRÉSIDENTE.

Chevalier , vous voyez une femme

Grosse de quatre mois , aujourd'hui jour pour jour ,

Et qui vient de verser au prochain carrefour :

Je sens du mal par-tout ; la chute étoit hardie.

LE CHEVALIER.

Il faudroit retourner...

LA PRÉSIDENTE.

Sans voir la Comédie ?

PROLOGUE.

247

LE CHEVALIER.

Au mal que vous fentez, vous devriez pourvoir ;
Et...

LA PRÉSIDENTE.

Cela ne fait rien , Monsieur , je la veux voir.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA PRÉSIDENTE.

Non , jusqu'à ce soir d'ici je ne déloge ;
Et quand je devrois même accoucher dans la loge ,
Je prétends bien la voir ; mais voici mon Laquais.
Hé bien ! la Fleur...

SCENE III.

LA PRÉSIDENTE, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

HÉ bien ! voilà pour vous des frais :
Madame , le carrosse est mis tout en canelle.

LA PRÉSIDENTE.

Madame la Comtesse , enfin , comment est-elle ,
De cette chûte-là ? dis.

LA FLEUR.

Bon ! elle est debout.
On l'a tâté , Madame ; elle n'a rien du tout.

M 4

PROLOGUE.

LA PRÉSIDENTE.

C'est assez, c'est assez ; qu'au logis on se rende,
Et dites à Monsieur, qu'à souper il m'attende.

LA FLEUR.

Où, Madame...

LE MARQUIS.

La folle!...

LE CHEVALIER.

Elle l'est en effet.

LA PRÉSIDENTE.

Mais me trompé-je ? Non, c'est Monsieur Serpolet.

SCÈNE IV.

LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, M. SERPOLET.

M. SERPOLET.

M^ADAME...

LA PRÉSIDENTE.

Serpolet, que de réjouissances!

Je retrouve aujourd'hui toutes mes connoissances.

Quoi! vous avez été quatre mois sans me voir?

J'arrivai de ma Terre avant-hier au soir.

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette femme?

PROLOGUE.

249

LE CHEVALIER.

Eh ! c'est cette étourdie,

Que je tâchois de fuir ; elle est de Normandie.

LA PRÉSIDENTE.

J'avois passé là-bas du tems sans mon époux ;

Je viens le retrouver , Monsieur ; qu'en dites-vous ?

M. SERPOLET.

C'est de votre tendresse une marque pressante.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'ai trouvé changé , je n'en suis pas contente.

Cela m'afflige fort ; car enfin il est mal ,

Et très-mal. A propos , je vais demain au Bal ;

Mais quelle est , dites-moi , cette Pièce nouvelle ?

Cette Boîte enfin ? dites donc , parle-t-elle ?

Chante-t-elle ?

M. SERPOLET.

On m'en dit l'autre-jour le sujet ;

Mais c'est fort peu de chose , à vous en parler net.

LA PRÉSIDENTE.

Est-elle en vers ?

M. SERPOLET.

En vers.

LE CHEVALIER.

Et l'intrigue en est belle

M. SERPOLET.

Bon ! elle n'en a point...

LA PRÉSIDENTE.

Pandore y paroît-elle ?

M. S.

PROLOGUE.

M. SERPOLET.

Non...

LE MARQUIS.

Est-elle en un Acte ?...

M. SERPOLET.

Oui, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Y rit-ont

M. SERPOLET.

Non, non...

LA PRÉSIDENTE.

On n'y rit pas. Comment ! y pleure-t-ont ?

M. SERPOLET.

Non.

LA PRÉSIDENTE.

Y voit-on briller l'amitié, la tendresse ?

M. SERPOLET.

Non, l'on ne l'aime point du tout dans cette Pièce.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! l'on ne l'aime point ! le peut-on concevoir ?

J'en fais un scrupule à présent de la voir ;

Et la chose, entre nous, me paroît inouïe,

Qu'il ne soit point d'amour dans une Comédie.

LE CHEVALIER.

Cela peut arriver...

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! que dites-vous là ?

Point d'amour ! Point d'amour ! la Pièce tombera.

PROLOGUE.

251

LE MARQUIS.

Apparemment qu'elle est fort pleine de morale ?

M. SERPOLET.

Morale sans morale , & tout ce qu'elle étale...

LE CHEVALIER.

Le dénouement , Monsieur , vient-il heureusement ?

M. SERPOLET.

Monsieur , elle n'a point du tout de dénouement.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! sans dénouement , sans amour , sans intrigue ?

Qu'on ne m'en parle plus , le récit m'en fatigue ;

Mes sens en sont troublés , & j'ai certain effroi...

Ah !... ah !... Monsieur , sortons , remenez-moi chez moi.

LE MARQUIS.

Peste soit de la folle...

LE CHEVALIER.

Il nous en débarrasse ;

Mais on va commencer...

LE MARQUIS.

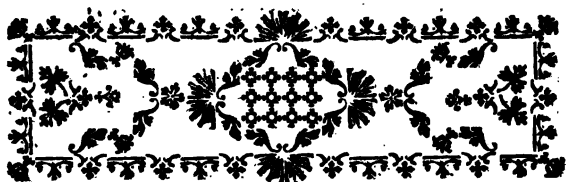
Allons donc prendre place.

Fin du Prologue.



PERSONNAGES.*De la Pièce.*

PLUTON,	<i>M. de Montmény.</i>
MERCURE,	<i>M. Armand.</i>
L'AMOUR,	<i>Mlle. Dufreste.</i>
CARON,	<i>M. Du Mirail.</i>
L'ESPÉRANCE,	<i>Mlle. Le Grand.</i>
LA VIEILLESSE,	<i>M. Duchemin.</i>
LA MIGRAINE,	<i>Mlle. Dubocage.</i>
LA NÉCESSITÉ,	<i>Mlle. Dangeville.</i>
LA HAINE,	<i>Mlle. La Morte.</i>
L'ENVIE,	<i>Mlle. Jouvenot.</i>
LA PARALYSIE,	<i>M. Poisson.</i>
L'ESQUINANCIE,	<i>Mlle. Quinault.</i>
LA FIÈVRE,	<i>Mlle. Dubreuil.</i>
LE TRANSPORT,	<i>M. Quinault.</i>



LA BOËTE
DE
PANDORE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente les Avenues du Palais
de Pluton.*

L'AMOUR, L'ESPÉRANCE.

L'AMOUR.

É, quoi ! vous me suivez jusques dans ce
séjour ?

H L'ESPÉRANCE.

L'Espérance ne peut abandonner l'A-
mour :

Comment ! l'Amour sans moi veut régner sur la terre ?

L'AMOUR. .

Ainsi l'a résolu le Maître du Tonnerre :

254 LA BOËTE DE PANDORE,

Et contre les Mortels , animé de courroux ,
Il veut que tous les Dieux secondent sa vengeance;
Et que , pour leur porter de plus sensibles coups ,
L'Amour y soit sans l'Espérance.

Je ne le cèle point , il me seroit bien doux
De rester toujours avec vous ;
Mais puis-je , sans être coupable ,
Désobéir à Jupiter ,

Et violer son Arrêt redoutable ?

L'ESPÉRANCE.

Oui , vous pouvez , cruel , y résister :
Tout ce que fait l'Amour est toujours pardonnable.

L'AMOUR.

Hé bien ! il faut vous contenter ;
Mais ne paroissions point être d'intelligence ;
A vos desirs , chère Espérance ,
Je vois quelques chemins ouverts :
Mercure doit venir pour tirer des Enfers ,
De tous les maux l'assemblage funeste ;
Qui pour servir la vengeance céleste
Doit désoler tout l'Univers.

Jamais occasion ne fût plus favorable :
Déguisez votre nom , changez de vêtemens ,
Et parmi la foule innombrable
De maux....

L'ESPÉRANCE.

Amour , je vous entends ,
Il ne faut pas m'en dire davantage.

COMÉDIE.

255

L'AMOUR.

Caron conduit Mercure au ténébreux rivage ,
Il ne faut pas paroître à présent devant lui.

Adieu. Songez à votre personnage ,
Nous nous reverrons aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

Je prétends que le Sort sans cesse nous rassemble ;
L'Espérance & l'Amour sont faits pour être ensemble.

SCÈNE II.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Nous sommes donc enfin arrivés chez Pluton ?

CARON.

Vous voilà sain & sauf, Mercure ;
Et vous n'avez point eu de fâcheuse aventure ?

MERCURE.

Ah ! les vilains endroits que votre Phlégéon ,
Votre Styx , & votre Cocyte !
Quels borbiers empestés ! grace au ciel , j'en suis
quitte.

CARON.

Quoi que vous disiez , cependant,
Proserpine s'y baigne , & trouve l'eau fort belle.

MERCURE.

Ce sont-là ses bains.

256 LA BOËTE DE PANDORE,

C A R O N.

Oui, vraiment.

M E R C U R E.

Quand elle sort de-là, dis, où se lave-t-elle?

C A R O N.

Ma foi, je n'en fais rien; mais, à ce que je voi,

- Vous venez dîner ici....

M E R C U R E.

Moi!

C A R O N.

Sans doute. Il faudra bien que Pluton vous régale.

M E R C U R E.

Je ne suis point tenté d'une table infernale;

D'autres raisons m'amènent dans ces lieux:

Je suis Ambassadeur aujourd'hui d'importance,

Et veux avoir de Pluton audience,

De la part du Maître des Dieux.

C A R O N.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau dans les Cieux?

Depuis qu'au ténébreux Empire,

J'ai pris le soin de vous conduire,

Vous n'en avez encor rien dit.

M E R C U R E.

Ne veux-tu point que j'aie en instruire chaque Om-
bre?

Et crois-tu que je sois du nombre

De ces messagers à grand bruit,

Dont le secret si mal se cache,

Que tout le monde en est instruit ,
Avant que le Maître le sache ?

C A R O N.

Je suis accoutumé , tant que dure le jour ,
A savoir ici des nouvelles ;
Et les Mortels qui , tour-à-tour ,
Arrivent jusqu'en ce séjour ,
M'en disent quelquefois de belles.

M E R C U R E.

Parbleu ! nous le savons fort bien :
Les Mortels autrement savent-ils se conduire ?
Ils disent tout sans faire rien ;
Mais les Dieux font tout sans rien dire.
Tout ce que je puis t'assurer ,
C'est qu'avant qu'il soit peu , tu verras bien du monde ;
Tant femelle que mâle , arriver sur ton Onde :
Tu n'as qu'à te bien préparer.
Les Ombres te diront encor bien des nouvelles ;
Puisque tu te plais tant à jaser avec elles.

C A R O N.

Tant mieux ; c'est-là tout mon amusement :
Et comme il est de votre ministère
De les conduire ici , j'espère
Que nous nous verrons plus souvent.
Voici Pluton. Je me retire.



SCENE III.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

AH! c'est vous, Mercure, bon jour.

MERCURE.

Jupiter aujourd'hui m'envoie à votre Empire,
Et de sa part, Seigneur, j'ai beaucoup à vous dire.

PLUTON.

De quoi seroit-il question ?

MERCURE.

Prêtez-moi de l'attention,
Vous allez le savoir : le Maître du Tonnerre
A tout le genre humain a déclaré la guerre ;
Prométhée a causé cet Arrêt si cruel,

En dérochant le feu du Ciel :
Et Jupiter, voulant soutenir sa puissance,
A juré par le Styx, & même en ma présence,
Que, loin de lui faire quartier,

Il puniroit le Monde entier,
Et que tout sentiroit le poids de sa vengeance.

PLUTON.

Il faut que Jupiter soit fâché vivement.

MERCURE.

On ne dérobe rien aux Dieux impunément.

PLUTON.

Quel nouveau zele aujourd'hui vous transportel
Vous devriez aider les fripons un peu mieux ;

On fait jusqu'où votre penchant vous porte ,
Et vous faites souvent des larcins dans les Cieux.

MERCURE.

Bon ! c'est pour rire , entre nous autres Dieux.

PLUTON.

On ne le prend pas de la sorte.

MERCURE.

Voilà comme souvent , presqu'en tout l'Univers ,
Ce qui se fait là-haut , est pris tout de travers.

Pour satisfaire donc au courroux qui l'enflamme ,
Jupiter par Vulcain a fait faire une femme ;

Qui de Vénus est le vivant portrait ,

Ayant belles couleurs , & chevelure blonde...

De Jupiter j'admire le projet ;

Et je crois qu'il suffit d'une femme en effet

Pour faire enrager tout le monde.

Chaque Dieu , chaque Déesse

Pour cette nouvelle Beauté ,

Suivant son pouvoir se cottise ,

Et d'un présent la favorise.

Mais écoutez , voici le principal :

Une Boîte de métal ,

Entre ses mains doit être mise ;

Et ce beau coffret à ressorts ,

Sera rempli , jusques aux bords ,

266 LA BOËTE DE PANDORE,

De tous les maux que votre Empire ,
Par sa puissance , peut produire :
Après quoi , cette Belle à l'instant partira ;
Et ce fera par son adresse
Que sur la terre s'ouvrira
Cette Boëte si traîtresse :

Et comme de ces maux que nous vous demandons ,
Il est très-important que je sache les noms ,
Les qualités , j'en veux voir l'étalage ;
Ensemble nous les choifirons ,
Je suis chargé de l'emballage.

P L U T O N.

Cette nouvelle me plaît fort.
Comment donc tous les maux vont régner sur la terre !

M E R C U R E.

Ainsi le veut le Maître du Tonnerre ;
Cela va des Enfers augmenter le rapport.

P L U T O N.

Oui , vraiment , & je m'imagine
Que cela rendra Proserpine
Plus sédentaire en ce sombre Manoir ;
Car vous n'ignorez pas que je suis sans le voir
Toute la moitié de l'année.

La chose fut ainsi par mon frère ordonnée ;
Et quoiqu'il soit le Souverain des Dieux ,
Ce n'est pas , entre nous , ce qu'il a fait de mieux.

M E R C U R E.

A Jupiter ne donnez point ce blâme :

**Il a fait, croyez-moi, plus pour vous que pour lui ;
Et je crois qu'il voudroit, comme vous aujourd'hui,
Être fix mois sans voir sa femme.**

P L U T O N.

**Mais vous qui parcourez tous les jours l'Univers,
Et qu'on voit si souvent, & par mont, & par plaine,
Dites-moi ce que fait la mienne,
Quand elle n'est point aux Enfers.**

M E R C U R E.

**Trop longue seroit cette histoire :
Je ne suis pas ici pour cela, dans le fond ;
Et d'ailleurs, croyez-vous que je tiens un mémoire
De tout ce que les femmes font ?
Momus à ce sujet pourroit mieux vous instruire :
Vous savez que de notre Empire
Il est l'Historien fécond.**

**Il a depuis peu fait des Œuvres très-galantes,
Où tout mystère est dévoilé.**

P L U T O N.

Sont-elles fort divertissantes ?

M E R C U R E.

C'est un Recueil, ma foi, dont il sera parlé.

P L U T O N.

Comment est-il intitulé ?

M E R C U R E.

Vies & Mœurs des Déeses errantes.

P L U T O N.

Je ne suis pas pour la lecture, moi.

262 LA BOËTE DE PANDORE,

M E R C U R E.

Vous avez raison , par ma foi :
Mais revenons au sujet qui m'amene ;
Il s'agit de servir le Souverain des Dieux.

P L U T O N.

Je vais vous contenter , & dans ces mêmes lieux ,
Par ma puissance souveraine ,
Maux , Passions , vont s'offrir à vos yeux ,
Chacun d'eux paroîtra sous une forme humaine ,
Pour que vous les connoissiez mieux.

M E R C U R E.

Pluton , que votre Seigneurie
Mette à tous ces maux-là plus de blanc que de noir :
Et qu'ils ne soient point , je vous prie ,
Si désagréables à voir.

P L U T O N.

Ils vont paroître tous , mettez-vous sur mon Trône.
Mégère , Alecton , Thésiphone ,
Animez vos Serpens ;
Et du poison de leurs haleines
A nos yeux à l'instant , sous des formes humaines ,
Produisez les maux les plus grands.
Que dites-vous de cette Compagnie ?

M E R C U R E.

Peste ! la belle Colonie !

P L U T O N.

Vous voyez le pouvoir de ces lieux infernaux ;
Les femmes , dites-moi , comment vous semblent-elles ?

MERCURE.

Toutes ces femmes-là, par ma foi, sont fort belles :

Pourquoi faut-il que ce soient-là des maux ?

Allons, que tour-à-tour, chacun ici s'avance ;

Je vais, à tous, vous donner audience.

PLUTON.

Si vous voulez, ils se présenteront

Par ordre, & suivant leur mérite.

MERCURE.

Du cérémonial, par ma foi, je vous quitte ;

Qu'ils viennent tous, comme ils se trouveront.

Mais quel est celui-ci ? L'on voit dans sa figure

Un air tout rempli de douceur.

SCÈNE IV.

PLUTON, MERCURE,

L'AMOUR, *déguisé.*

MERCURE.

QU'ÊTES-VOUS, jeune enfant, à blonde chevelure ?

L'AMOUR.

Seigneur, je suis le Mal-de-cœur.

MERCURE.

Mais ce mal-là n'est pas d'une nature

264 LA BOËTE DE PANDORE,

A tourmenter les humains, &c je croi
Que vous aurez là-haut fort peu d'emploi.

L'AMOUR, *se découvrant.*

Plus que tu ne pense, Mercure.

MERCURE.

Que vois-je ? C'est l'Amour.

L'AMOUR.

Eh ! vraiment oui, c'est moi.

Sous ce déguisement j'ai voulu te surprendre.

MERCURE.

A vous voir en ce lieu je n'ai pas dû m'attendre,

Et vous m'avez surpris, ma foi.

Si vous ne vous étiez découvert, je vous jure

Que je n'aurois pas pû vous remettre en cent ans ;

Et quoique je sois fait à vos déguisemens,

Vous auriez pû fort loin pousser cette aventure.

L'AMOUR.

Il est de mon destin, Mercure,

De ne me pas cacher long-tems.

MERCURE.

Mais à venir ici, quel sujet vous engage ?

L'AMOUR.

Comme tu fais un assemblage

De tous les maux les plus cruels,

Pour envoyer chez les Mortels,

J'ai cru devoir aussi me mettre du voyage.

MERCURE.

Comment ! l'amour est-il un mal ?

L'AMOUR.

L' A M O U R.

Non pour les Dieux ; & jamais dans mes chaînes
Ils n'auront que d'aimables peines ;
Mais aux Mortels je vais être fatal.
Jusques à présent sur la terre ,
J'en ai dans tous les cœurs , fait qu'une douce guerre ;
Mes traits , de roses parsemés ,
N'ont causé que d'heureuses flâmes ,
Et n'ont fait naître dans les ames
Que des desirs remplis aussi-tôt que formés.
Mais Jupiter , en colère extrême ,
Voulant punir tous les humains ,
Pour eux je ne suis plus le même ,
Et cede à l'ordre des Destins.

M E R C U R E.

Vous allez donc là-haut faire bien du ravage ?

L' A M O U R.

Jé causerai dans l'Univers
Plus de trouble , plus d'orage ,
Plus de désespoir & de rage
Que n'en produisent les enfers.
Amertumes , douleurs , jalousie , inconstance ,
Cruautés , pleurs , dépit , transport , fureur , ven-
geance ;
Voilà la trempe de mes traits ;
Juge quels seront leurs effets.

266 LA BOËTE DE PANDORE,

M E R C U R E.

Voilà des armes , moi , que je ferois défendre ,
Si j'étois le Maître des Cieux.

L' A M O U R.

Pourquoi ? je ne veux pas m'en servir pour les Dieux.

M E R C U R E.

Et si vous allez vous méprendre...

L' A M O U R.

Va , va , Mercure , ne crains rien.
Je vais chez les Mortels , & m'en servirai bien.
Sans nul égard pour les rangs , ni les âges ,
A tous momens je ne ferai chez eux
Que de bizarres assemblages ;
Je lierai les folles aux sages ,
Je joindrai les jeunes aux vieux ;
Et portant dans les cœurs toujours de nouveaux feux ,
Je troublerai tous les ménages ;
Mais je brûle déjà d'exercer mon pouvoir ;
Mercure , adieu.

M E R C U R E.

Jusqu'au revoir.



SCÈNE V.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

DE la façon qu'il va s'y prendre ,
Il fera bien des malheureux :
Mais je ne crois pas que ses feux
Le puissent faire ici descendre ,
Et je n'ai vu dans ce séjour
Nul Mortel qui soit mort d'amour.

MERCURE.

Il ne faut pas non plus s'attendre
Que les Mortels meurent de trop d'ardeur ;
Mais l'Amour fera naître entre eux quelque querelle ;
Il en embrasera plusieurs
Pour les attraits d'une Beauté nouvelle ;
Et tels qui prétendront en être possesseurs ,
S'entretueront pour l'amour d'elle.
Que voulez-vous de mieux ?

PLUTON.

Ah ! cela fera bien.

MERCURE.

J'admire le grave maintien
De celui-ci. Venez. Qu'êtes-vous ?

N.

SCENE VI.

MERCURE , PLUTON ,
LA VIEILLESSE.

LA VIEILLESSE.

LA Vieillesse.

MERCURE.

Et que produirez-vous aux Mortels ?

LA VIEILLESSE.

La foiblesse.

Par moi , sous de livides traits ,
Leur jeunesse sera noyée ;
Et tous n'auront que les regrets
De l'avoir bien mal employée.

MERCURE.

Vous marchez difficilement ;
Et je sens fort bien , à ce compte ,
Que vous ne pourrez pas les voir si promptement.

LA VIEILLESSE.

Il est vrai que chez eux j'irai bien lentement ,
Mais ils me trouveront bien prompte ;
Et lorsque je les surprendrai ,
Et que je les accablerai
Des maux dont ma langueur est sans cesse suivie ,
Adieu pour eux les douceurs de la vie.

A travers leurs tristes soupirs ,
Ils en voudront en vain rappeler les délices ;
Ils verront fuir bien loin d'eux les plaisirs ,
Et n'aurent plus que des desirs ,
Qui feront souvent leurs supplices.

MERCURE.

Mais les femmes auront l'esprit ingénieux ;
Elles sauront mettre en usage
Des moyens artificieux ,
Pour maintenir long-tems l'éclat de leur visage ,
Et cacheront , par-là , les deux tiers de leur âge.

LA VIEILLE SSE.

De quoi serviront tous ces soins ?
En cachant de leurs ans , en auront-elles moins ?
Il faut qu'à mon pouvoir tout cede :
Les Mortels subiront , par moi , même destin ;
Je suis de tous les maux , enfin ,
Celui contre lequel il n'est point de remède.

MERCURE.

Allez , je vous retiens. Pluton , qu'en dites-vous ?
Je crois la Vieille sse capable
De porter aux humains de redoutables coups.

PLUTON.

N'en doutez point. Ce séjour formidable
Ne produit rien qui ne soit redoutable.

N ,

270 LA BOËTE DE PANDORE ,

M E R C U R E .

Oh ! je fais de ces lieux quel est tout le pouvoir.

P L U T O N .

J'aurois pû vous cacher quelle en est l'étendue ;

Et j'aurois dû soustraire à votre vûe

Tout ce qu'ils ont d'affreux , pour vous mieux recevoir ;

Mais vous y pouvez être en sûreté , Mercure.

M E R C U R E .

Tout ce que j'y vois , je vous jure ,

Ne me fait point de peine à voir.

Celle-ci me plaît fort dans sa taille moyenne ;

Elle n'est pas mal-faite , il faut bien qu'elle vienne ;

Holà , la jeune fille , approchez près de nous ;

Parlez , quelle espèce êtes-vous ?



SCÈNE VII.

PLUTON, MERCURE,
LA MIGRAINE.

LA MIGRAINE.

MOI, Seigneur, je suis la Migraine,
Et vous pouvez en moi trouver des qualités.

MERCURE.

Et quelles sont vos facultés ?

LA MIGRAINE.

De troubler le repos des Belles,
Et d'altérer tous leurs appas.

MERCURE.

Et pensez-vous que toutes n'aient pas
Des moyens sûrs pour vous éloigner d'elles ?

LA MIGRAINE.

Je ne crains cela nullement :

Je pourrai n'être pas tous les jours chez les Belles ;

Mais mille occasions nouvelles

Me produiront dans le moment.

MERCURE.

Et de quelle façon ? Comment ?

LA MIGRAINE.

Qu'une Coquette en sa semaine ,

272 LA BOËTE DE PANDORE,

Malgré ses soins , & son ajustement ,
N'ait pû faire qu'un seul Amant ,
D'abord matière à la Migraine.

Qu'une Maîtresse , en Carnaval ,
Surprenne son Amant au Bal
Aux genoux de quelqu'inconnue ,
Voilà la Migraine venue,

Qu'une fille , en son cœur , ait d'amoureux combats ,
Et que dans le mal qu'elle endure ,
Sa mère à tous momens accompagne ses pas ;
Ce sera pour la fille une Migraine sûre.

Qu'une Belle , pendant l'absence d'un Jaloux ,
Soit avec son Amant chez elle en rendez-vous ,
Que le Jaloux frappe à la porte ;
Je ferai pour tous trois Migraine là plus forte.

Qu'une fille obsédée ait fait choix d'un Amant ,
Et que par un hazard plaisant ,
Le Galant seul la surprenne ;
Voilà pour neuf mois de Migraine.
Je pourrais bien encor m'étendre là-dessus ,
Mais par respect je ne dis rien de plus.

M E R C U R E.

Je suis content de vous , je vous arrête ;
Et pour partir tenez-vous toujours prête.

COMÉDIE.

273

LA MIGRAINE.

Je ne vais guère sans mes sœurs.

MERCURE.

Quelles font-elles ?

LA MIGRAINE.

Les Vapeurs.

MERCURE.

Hé bien ! amenez-les. Quelle est cette figure ?

L'on remarque aisément à son peu de parure ,

Qu'elle n'a pas beaucoup de vanité ;

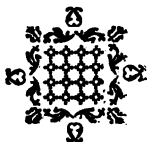
On peut dire qu'elle est , & sans rouge , & sans
mouche ;

Mais dans ses traits , quelle variété !

Elle a de la laideur , elle a de la beauté ;

Et cependant , malgré son air farouche ,

En elle on voit quelque chose qui touche.



· SCENE VIII.
MERCURE, PLUTON,
LA NÉCESSITÉ.
LA NÉCESSITÉ.

VOUS voyez la Nécessité.
Je saurai sur la terre avoir un grand empire ;
Je vais en peu de mots vous dire ,
Jusqu'où peuvent aller mes tyranniques droits ;
Et pourquoi je paroïs belle & laide à la fois :
Je ne puis aux Mortels offrir que des abîmes ,
Et tels qui seront mes victimes ,
Contre moi ne pouvant tenir ,
Se verront forcés d'en venir
A des secours illégitimes.
Par moi de jour en jour ils formeront leur cœur
Aux attentats , aux trahisons , aux crimes ,
Et porteront par-tout l'épouvante & l'horreur ;
Voilà ce qui fait ma laideur.
D'autres , je l'avouerai , me feront résistance ;
Et loin de me montrer un courage abattu ,
Par le secours de la vertu
Sauront s'armer de patience ,
En dépit des malheurs & de l'adversité ;
Voilà ce qui fait ma beauté :

Mais de ces derniers-là , Mercure ,
Il en fera peu , je vous jure.

M E R C U R E.

Votre discours est beau , je l'ai bien entendu ;

Mais vous n'êtes point du voyage.

Ne m'en dites pas davantage ,

Car ce seroit du tems perdu.

LA N É C E S S I T É.

Ne suis-je pas un mal dont la puissance est grande ?

M E R C U R E.

D'accord , mais ce mal-là par nous est condamné ;

Vous êtes , en un mot , un mal de contrebande ,

Qui de l'ordre des Dieux ne peut être émané.

LA N É C E S S I T É , *d'un ton de colère.*

Hé bien ! chez les Mortels , sans vous je pourrai naître ,

Et je saurai bientôt me montrer à leurs yeux.

M E R C U R E.

Je le crois ; tout cela peut être :

Mais ce sera leur faute , & non celle des Dieux.

De la Nécessité jusqu'où va l'arrogance !

De la douceur , elle a , sans résistance ,

Passé tout-à-coup à l'aigreur ,

Et vient de se montrer dans toute sa laideur.

P L U T O N.

C'est qu'elle a du dépit de n'être pas choisie.

M E R C U R E.

Aux autres. Quelle est celle-ci ?

Elle a beaucoup de peine à venir jusqu'ici.

SCENE IX.

PLUTON, MERCURE,
LA PARALYSIE.

LA PARALYSIE.

SEIGNEUR, je suis...

MERCURE.

Quoi ?

LA PARALYSIE.

La Paralyfie.

On peut me mettre au rang des plus grands maux ;

Les Mortels contre ma puissance

Auront beau faire résistance ,

J'empêcherai tous leurs travaux.

MERCURE.

Comment cela ?

LA PARALYSIE.

Daignez m'entendre.

A tout âge , en tout tems , je saurai les surprendre ,

Et ce sera par leurs excès ,

Que j'aurai chez eux tout accès.

Quelque légèreté qui tous les rende ingambes ,

J'attaquerai si bien leurs jambes ,

Qu'ils ne pourront faire un seul pas : ...

Je tomberai de même sur leurs bras ;

Et lorsqu'ils prétendront rire , manger , ou boire ,
Je leur arrêterai dans l'instant la mâchoire.

MERCURE.

Peste ! votre mérite est grand ,
Vous êtes un mal excellent ,
Et vous ferez ici descendre bien des ames ;
Mais pourrez-vous agir de même sur les femmes ?

LA PARALYSIE.

Tout de même , Seigneur ; hors , véritablement ,
Une seule partie , où difficilement.
Je pourrois. . .

MERCURE.

Comment ! Quelle est-elle ?

LA PARALYSIE.

La langue.

MERCURE.

Ah ! je le crois vraiment.

Ce n'est pas une bagatelle
D'arrêter les ressorts d'une langue femelle ;
Et c'est , à ne vous rien cacher ,
Ce que nous autres Dieux ne pourrions empêcher.

LA PARALYSIE.

Ma Sœur ici seroit venue ,
Mais elle est par les pieds un peu trop retenue ;
C'est un Sujet fort bon , sans contredit.

MERCURE.

Elle a du mérite ?

278 **LA BOËTE DE PANDORE,**

LA PARALYSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Comment l'appellez-vous ?

LA PARALYSIE.

La Goutte.

Nous sommes Sœurs du même lit.

MERCURE.

Nous l'enverrons chercher ; allez , cela suffit.

La Boîte , ma foi , va bientôt être close.

Seigneur Pluton , j'imagine une chose ;

Et vous approuverez , sans doute , mes desseins ,

C'est d'envoyer aussi là-haut des Médecins.

PLUTON.

Comment ! pour qu'aux Mortels ils donnent assistance ,

Et dans leurs plus grands maux toujours les soulager ?

MERCURE.

Pour soulager leurs maux ! Mais vous rêvez , je pense ;

Au contraire , vraiment ! C'est pour les prolonger.



SCENE X.

L'ENVIE, LA HAINE, MERCURE,
PLUTON.

L'ENVIE.

SUR vous j'aurai la préférence.

LA HAINE.

Non, non, ne vous en flattez pas.

MERCURE.

Quel est ce différend ? Pourquoi tous ces débats ?

PLUTON.

C'est l'Envie & la Haine ; & , selon l'apparence ,

Elles se disputent le pas

Pour paroître en votre présence.

L'ENVIE.

Seigneur , la Haine ici veut me faire la loi :

Elle croit sa puissance au-dessus de la mienne ;

Mais , quelle enfin que puisse être la sienne ,

J'aurai chez les humains plus qu'elle de l'emploi ;

Pour troubler leur repos , pour consumer leur vie ;

Quel poison est plus fort que celui de l'Envie ?

LA HAINE.

Je ne me vante point , & fais me signaler :

Je puis chez les Mortels porter par-tout la guerre ;

Pour peu qu'on m'y laisse installer ,

280 LA BOËTE DE PANDORE ;

On verra bientôt sur la terre
Jusqu'où la Haine peut aller.

L' E N V I E.

Il n'est Royaume , il n'est Empire ,
Où je ne puisse m'introduire.

Que de Mortels , grands & petits
A mon pouvoir seront assujettis !
Que d'envieux sous mon obéissance !

Les Rois de leurs voisins envieront la puissance ;
Les Courtisans , dans le fond de leur cœur ,
De leurs pareils envieront la faveur.

Chacun à l'autre dans la vie ,
Saura porter sans cesse envie.

Le Soldat enviera l'état de Commandant ;

Le Conseiller , celui de Président ;

Le Riche enviera la Noblesse ;

Les Guerriers les exploits , le Pauvre la richesse :

Enfin , sur tout ce qui respirera ,

L'Envie aura toujours un empire suprême ;

Et je ne puis vous dire même

Jusqu'où le Sexe l'étendra.

L A H A I N E.

Le mien sera plus redoutable.

Que de Mortels vont me tendre les bras !

Et qui d'une constance aveugle , inébranlable ,

Me garderont jusqu'au trépas.

De moi l'on ne pourra sans effort se défaire ;

Je m'enracinerai dans l'ame , dans le sang ;

Et parmi ceux du plus illustre rang ,

Je ferai même héréditaire.
De la Haine on verra les plus sanglans effets ;
L'homme par moi deviendra noir , perfide ,
Cruel , scélérat , parricide ,
Et je pourrai lancer mes traits
Jusqu'aux lieux mêmes où réside
La plus pure union , la plus tranquille paix.

MERCURE.

Vous avez toutes deux du mérite : il me semble
Qu'il est même égal entre vous.
Je vous admetts au rang des maux que je rassemble ;
Entre vous deux plus de courroux ,
Pour vous mettre d'accord , vous partirez ensemble.
Vos cœurs doivent être liés ,
Et je veux toutes deux que vous vous embrassiez.
(*La Haine , & l'Envie s'embrassent
en rechignant.*)

Comme on ne s'accommode guère
Avec toutes sortes d'esprits ,
Dites-nous un peu : sur la terre ,
Quels seront vos lieux favoris ?

L'ENVIE.

Moi ? je ferai par-tout , chez les peuples , les Princes ;
J'aurai , de toute part , des droits bien étendus ,

MERCURE.

Mais où régnerez-vous le plus ?

282 LA BOËTE DE PANDORE,

L'ENVIE.

Chez les Coquettes des Provinces,
Ce seront-là mes grands bureaux.

MERCURE.

Et vous, la Haine ?

LA HAINE.

Et moi chez les Bigots.

MERCURE.

Vous aurez toutes deux, je crois, de l'exercice.

SCENE XI.

MERCURE, PLUTON,
LA FIÈVRE.

LA FIÈVRE.

JE suis la Fièvre, moi, fort à votre service.

MERCURE.

Que la fièvre vous crève, & ce n'est pas sur moi
Que s'exercera votre emploi.
Voyons, quel est votre mérite ?

LA FIÈVRE.

De passer promptement dans le sang des Mortels.

COMÉDIE.

283

MERCURE.

Mais ne craignez-vous point qu'ils n'ayent par la fuite

Quelques secrets universels
Pour vous faire prendre la fuite ?

LA FIÈVRE.

Si l'on fait prudemment agir ,
Il faudra bien que je m'évade ;
Mais croyez qu'avec le malade

On me fera souvent partir.

MERCURE.

Vous me paroissez assez digne
De faire enrager les humains ,
Et votre esprit paroît des plus malins.

LA FIÈVRE.

Vous ne vous trompez pas , je suis souvent maligne.

MERCURE.

Mais quel est cet écervelé
Qui du fond de cette assemblée ,
Tout-à-coup , sans être appelé ,
Pour venir jusqu'à vous prend si haut sa volée ?

LA FIÈVRE.

C'est mon fils...

MERCURE.

Peste ! il est léger comme un oiseau
Je veux savoir comme il se nomme.
Holà , parlez nous , le jeune homme ?

SCENE XII.

MERCURE, PLUTON,
LE TRANSPORT.

LE TRANSPORT.

JE suis le Transport au cerveau,
Par moi la raison égarée,
Faisant en un instant mille divers trajets,
A de fantômes vains, laisse au cerveau l'entrée ;
J'y fais naître un amas d'objets,
Dont l'hétéroclite mélange,
Et la confusion étrange,
Précipitant les ressorts de l'esprit,
Font qu'à la fin il se trouble & périt.

MERCURE.

Voilà pour la Boëte un sujet admirable !

LE TRANSPORT.

A mon pouvoir il n'est rien de semblable.
J'offre aux regards un bizarre tableau,
Du plaisant, & du triste, & du laid, & du beau.
Par moi cent choses différentes,
Vaines, vagues, extravagantes,
Se voyent toutes à la fois :
Des vaisseaux, des clochers, des animaux, des
plantes,

Des lapins dans les eaux , des poissons dans les bois ,
Des souris sur des chats , des châteaux dans les nues ,
Des fleurs , des fruits , des hannetons ,
Des fangliers , des femmes nues ,
Des singes , des chevaux , des Abbés , des moutons.

MERCURE.

Oh ! quel parleur ! par ma foi je suis ivre.
Allez plus doucement , pour qu'on puisse vous suivre.

LE TRANSPORT.

Cela n'est point en mon pouvoir ;
Écoutez : aux Rois je fais voir
Des Empires , des traits , des finances perdues ,
Des trônes usurpés , des voisins trop puissans ,
Des places prises , & rendues ,
Des conspirations , des peuples gémissans ,
Des palais dépouillés , & des forêts tondues...

MERCURE.

Oh ! le Transport devient trop furieux.

LE TRANSPORT.

Je représente à tout ambitieux ,
Des tribulations , des chûtes ,
Des trahisons , & des culbutes ,
Des bannissemens , des prisons ;
Des gênes , des bourreaux , des glaives , des poi-
sons.²¹⁵¹⁵...

MERCURE.

Ah ! Pluton , le Transport me tue ;
Je n'y puis plus tenir , qu'on l'ôte de ma vue.

286 LA BOËTE DE PANDORE,

PLUTON, *après avoir couru avec le Transport.*
A la fin, je le tiens, il ne reviendra pas.

MERCURE.

Respirons. Ciel!

PLUTON...

Par où s'est-il pu faire issue?

LE TRANSPORT.

Plus, aux Fous je fais voir des rats,
Aux Chasseurs du gibier, aux Guerriers des combats,

Aux Avaricieux des bourses dérobées,
Aux Auteurs des Pièces tombées...

MERCURE.

Le traître!

LE TRANSPORT.

Aux Souffleurs, des trésors;
Aux Joueuses, des matadors;
Aux vieux Soupirans, des calottes;
Aux Petits-Maitres, des marottes;
Aux Commerçans, des gallions;
Aux Financiers, des millions;
Aux Pucelles, des fruits précoces;
Aux Veuves, des secondes noces;
Aux Usuriers, des intérêts;
Aux Musiciens, des cabarets;
Aux Libertins, des précipices;
Aux Gens de Robe, des épices;
Aux Femmes, des points, des colliers,
Du blanc, du rouge, des paniers.

COMÉDIE.

287

MERCURE.

A ce transport , il faut mettre des bornes.

LE TRANSPORT.

A leurs Amans...

MERCURE.

Oh ! tais-toi.

LE TRANSPORT.

Des faveurs.

A leurs maris.

MERCURE.

Te tairas-tu ?

LE TRANSPORT.

Des cornes.

MERCURE.

Peste soit du Transport ! Va-t-en crier ailleurs ;

Qu'on me le mette à part avec sa mère.

Ma foi , je suis bien las de ce préliminaire ;

J'ai peine à respirer , oui , je suis tout en eau ,

Et je crois que j'aurai le transport au cerveau :

Eloignons de ces maux le cruel assemblage :

Pluton , e n'en veux pas consulter d'avantage.

De leur pouvoir je suis trop éclairci ,

Que , sans autre examen , ils partent tous d'ici.



SCENE DERNIERE.

L'ESPÉRANCE.

L'OCCASION , pour moi , ne peut être plus belle :
Suivons sans différer cette foule cruelle.

Mortels , que je vous plains ! quels redoutables
coups ,

Vous prépare aujourd'hui la céleste vengeance !

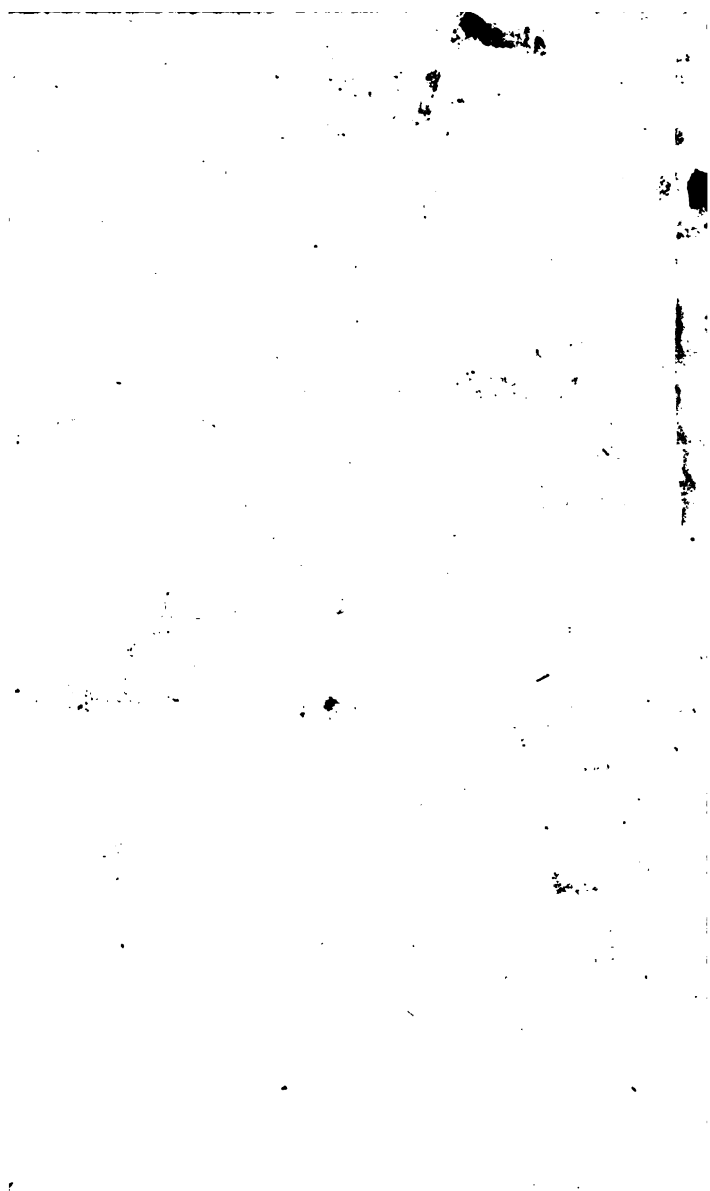
Mais sachez les supporter tous ;

Il est un prix pour la constance ,

Quel que soit des Dieux le courroux ,

Attendez tout de l'Espérance.

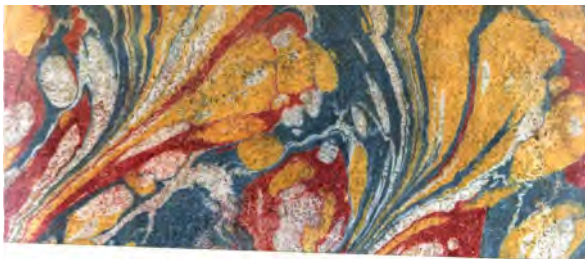
F I N.











UNS 158 c. 6



